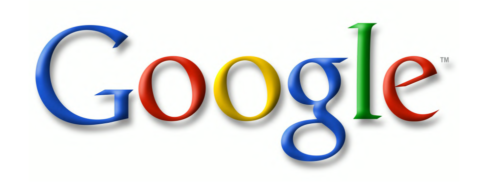
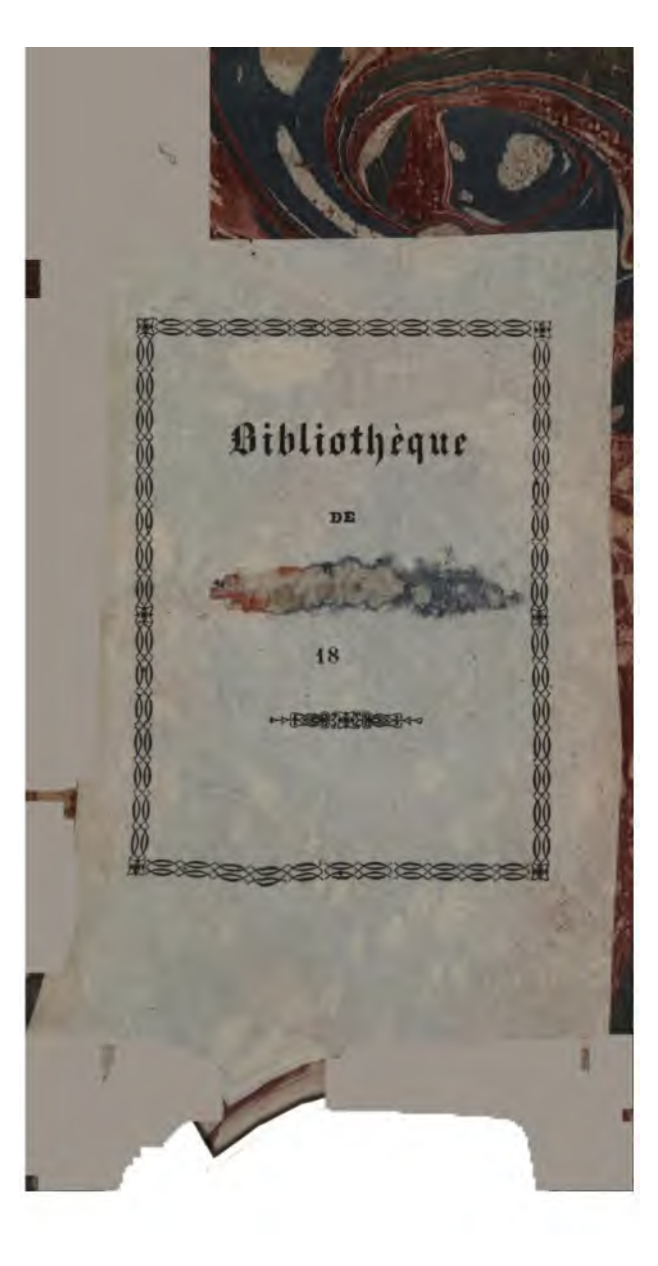



Bibliothèque
DE
18



LETTRES
SUR
QUELQUES
ECRITS
DE CE TEMS,

Élie Catherine

PAR M. FRÉRON.

Parcere personis, dicere de vitiis. Martial.

TOME SIXIÉME.



A LONDRES.

Et se trouvent à Paris,

Chez DUCHESNE, Libraire, rue saint Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint Benoît, au Temple du Goût.

M. D. CC. LII.

des pièges à la bonne foi ; qui changeât de dogme, selon les tems & les lieux, Indépendant à Londres, Catholique à Paris, Dévot en Austrasie, Tolérant en Allemagne : si, dis je, la Patrie avoit produit un Ecrivain de ce caractère, je suis persuadé qu'en faveur de ses talens on feroit grace aux travers de son esprit & aux vices de son cœur.

Il en est de même des femmes galantes, qui sçavent allier le génie, l'étude & la volupté : elles sont respectées, malgré leurs foiblesses. Telle est notre façon de penser ; telle étoit celle des Grecs. Ils fermoient les yeux sur la vie licentieuse d'*Aspasie* ; ils les ouvroient sur son éloquence & sur son érudition. Elle gouvernoit les principaux de la République. Les *Périclès*, les *Platons* & les *Socrates* rendoient hommage à ses vertus encore plus qu'à ses attraits.

Ninon Lenclos a joué à Paris le même rôle qu'*Aspasie* à Athènes. Cette fille célèbre, digne du dernier siècle, n'étoit, pour ainsi dire, connue dans celui-ci que par tradition. On rappelloit confusément quelques traits de sa vie ; on citoit, on défiguroit quel-

ques saillies de son esprit. Les uns ne la regardoient que comme l'émule des *Phrinés* & des *Laïs*, les autres comme la rivale des *Catons* & des *La Rochefoucaults*. M. *Bret* nous a mis en état de décider qu'elle étoit l'une & l'autre, par un petit ouvrage intitulé : *Mémoires sur la Vie de Mlle de Lenclos.*

Ninon * *Lenclos* nâquit à Paris le 15 Mai 1616. Elle étoit fille unique de M. *de Lenclos*, Gentilhomme de Touraine, qui tenoit un rang distingué parmi les *Braves* de ce tems-là. Sa mère étoit *Raconis*, maison illustre dans l'Orléannois. Beauté, graces, esprit, *Ninon* avoit reçu de la nature tout ce qu'elle peut donner. M. *de Lenclòs* ne négligea point les ressources de l'art. Il faisoit lire à sa fille les meilleurs Ecrivains, entre autres *Montagne*, qu'elle aima toute sa vie. Il jouoit très-bien du Luth ; c'est ce qui a fait dire ridiculement que *Ninon* étoit la fille d'un joueur de Luth. Il lui apprit lui-même à toucher de cet instrument ; elle y fit de si grands progrès, que ce talent fut mis dans la suite au nombre de ses perfections. Comme il étoit hom-

* *Ninon* est un diminutif d'*Anne*, qui étoit son nom de baptême.

me de plaiſirs, il lui en inſpiroit le goût ; mais il lui donnoit en même-tems des leçons de probité. Madame *de Lenclos* tâchoit envain, par ſes conſeils & par ſon exemple, de corriger cette éducation profane. C'étoit une femme d'une piété exemplaire. Elle menoit tous les jours ſa fille à Vêpres & au Sermon. Mais *Ninon* prenoit furtivement quelque livre agréable pour ſe deſennuyer à l'Egliſe.

Elle n'avoit que quatorze ans lorſqu'elle perdit ſa mère en 1630. Son père mourut un an après en 1631. Il voulut paroître auſſi Philoſophe à ſa mort, qu'il croyoit l'avoir été pendant ſa vie. » Approchez, *Ninon*, » lui dit-il, vous voyez que tout ce » qui me reſte en ce moment eſt un » ſouvenir fâcheux des plaiſirs qui me » quittent. Leur poſſeſſion n'a pas été » de longue durée, & c'eſt la ſeule » choſe dont je puis me plaindre à la » nature. Mais hélas, que mes regrets » ſont inutiles ! Vous qui avez à me » ſurvivre, profitez d'un tems pré» cieux, & ne devenez jamais ſcru» puleuſe ſur le nombre, mais ſur le » choix des plaiſirs. «

Ce conſeil, ſi conforme au goût de

Ninon, fut la règle de sa conduite. Elle commença par arranger sa petite fortune, avec un ordre qu'on ne devoit guère attendre de son âge. Son patrimoine n'étoit pas aussi considérable qu'il eût pû l'être, si son père n'avoit beaucoup dissipé. Elle mit à fonds perdu le peu qui lui restoit. Elle se fit par ce moyen neuf à dix mille livres de rentes. Un des motifs qui l'engagea à placer ainsi son bien, c'est qu'elle prit dès-lors la résolution de ne se marier jamais. Elle aimoit trop la liberté pour songer à un pareil engagement. L'exemple & les leçons de son père lui étoient d'ailleurs toujours présens. Il avoit lui-même porté ce joug impatiemment, & plus d'une fois il avoit tracé à sa fille le plan de vie qu'il souhaitoit qu'elle suivît, & dont elle ne s'écarta point.

Le premier de ses amans heureux fut le Comte *de Coligny*, le dernier de cette illustre Maison. Il étoit Protestant; & l'on prétend que *Ninon* contribua beaucoup à lui faire abjurer le Calvinisme. Leur tendresse dégénéra bientôt en amitié. Ce refroidissement éclaira *Ninon*. Elle fit sur l'amour des réflexions, contre lesquelles les Prudes s'é-

leveront à haute voix, & qu'elles approuveront tout bas. L'amour ne lui parut plus qu'une illusion des sens, qu'un besoin, qu'un sentiment aveugle qui ne suppose aucun mérite dans l'objet qui le fait naître, ni ne l'engage à aucune reconnoissance; en un mot, un caprice, dont la durée ne dépend pas de nous, & qui est sujet au dégoût & au repentir. Elle ne trouva rien que de très-raisonnable dans cette découverte; elle se conduisit en conséquence. Tant que son goût subsistoit, elle aimoit de bonne foi; mais sitôt qu'il étoit fini, ce qui lui arrivoit souvent, tout étoit rompu sans retour. Elle le déclaroit même à ses Amans avec une franchise qui leur ôtoit la liberté de se plaindre.

Le Comte *de Coligny* eut des successeurs, entre autres le Marquis *de Villarceaux*, celui de tous qui fut aimé le plus long-tems. Madame *de Villarceaux* en étoit furieuse. Elle avoit un jour beaucoup de monde chez elle. On demanda à voir son fils. Il parut, accompagné de son Précepteur. On loua son esprit. La mère voulut justifier les éloges. Elle pria le Précepteur d'interroger son

élève ſur les dernières choſes qu'il avoit appriſes. Allons, Monſieur le Marquis, dit le grave Pédagogue: *Quem habuit ſucceſſorem Belus Rex Aſſiriorum?* *Ninum*, répondit le jeune Marquis. Madame *de Villarceaux* frappée de la reſſemblance de ce nom avec celui de *Ninon*, ne put ſe contenir. Voilà, dit-elle, de belles inſtructions à donner à mon fils, que de l'entretenir des folies de ſon père. Le Précepteur eut beau proteſter qu'il n'y entendoit point malice: rien ne fut capable de l'appaiſer. Le ridicule de cette ſcène ſe répandit dans toute la Ville; il parvint à *Ninon* qui en rit long-tems.

Tout le monde ſçait l'aventure du Marquis *de la Châtres*. Il aimoit, il étoit aimé, lorſqu'il reçut un ordre d'aller joindre l'Armée. Il étoit inconſolable, moins encore de la néceſſité que des ſuites de ſon éloignement; il connoiſſoit le cœur de *Ninon*. Il s'aviſa d'un expédient tout à fait ſingulier. Il exigea d'elle un Billet, par lequel elle s'engageât à lui garder la fidélité la plus inviolable. *Ninon* eut beau repréſenter que ce qu'il demandoit étoit extravagant; il fallut faire

le Billet & le ſigner. Le Marquis le baiſa mille fois, le ſerra précieuſement, & partit avec la plus grande ſécurité. Deux jours après *Ninon* ſe trouva dans les bras d'un nouvel Amant. La folie de ce Billet lui revint alors, & dans le moment le plus voluptueux, elle s'écria deux ou trois fois : *Ah le bon Billet qu'a la Châtres* ! Bon mot qui depuis a paſſé en Proverbe. M. *de Voltaire*, qui fait un uſage ſi heureux de tout ce que ſa fertile mémoire lui préſente, a craint que ce trait ne ſe perdît. Il l'a placé dans ſa *Prude*, Comédie peu connue, peu digne de l'être : un certain *Blanford*, Capitaine de Vaiſſeaux, compte épouſer une Me *de Dorfiſe*. un Chevalier *Mondor* ſe vante devant lui d'être aimé de cette *Dorfiſe*. *Blanford* lui dit :

Mon très-cher, apprenez
Qu'à ſes vertus mes jours ſont deſtinés ;
Qu'elle eſt à moi ; que ſa juſte tendreſſe
De m'épouſer m'avoit paſſé promeſſe ;
Qu'elle m'attend pour m'unir à ſon ſort.

Le Chevalier Mondor *en riant.*

Le bon Billet qu'a là l'ami Blanford !

Le Marquis *de Sévigné*, fils de l'il-

luſtre Marquiſe de ce nom, ſe préſenta & fut bien reçu. Mais une infidélité lui fit donner ſon congé. Il demanda pardon avec tant de vivacité, tant de promeſſes de ne plus retomber, qu'on oublia ſa faute, à condition, non-ſeulement, qu'il ne reverroit plus la *Champ-mêlé*, mais encore qu'il ſacrifieroit les Lettres qu'il avoit reçues de cette Comédienne. Le deſſein de *Ninon* étoit de les envoyer à l'Amant en titre de la *Champ-mêlé*. Madame *de Sévigné*, à qui ſon fils raconta à quel prix il avoit obtenu ſa grace, lui fit ſentir l'indignité de ce procédé. Le Marquis courut chez *Ninon*, & moitié par force, moitié par adreſſe, *il retira*, dit la Marquiſe, *les Lettres de cette pauvre Diableſſe*, qui furent brûlées ſur le champ. Cette anecdote ne fait pas beaucoup d'honneur à l'Héroïne de M. *Bret*. Elle avoit le défaut de ſon ſexe; elle étoit jalouſe des autres femmes. Le bonheur du Marquis ne fut pas de longue durée. *Ninon*, pour de bonnes raiſons, le mit bientôt au rang de ſes amis. C'étoit, diſoit-elle, *une ame de bouillie, un corps de papier mouillé, un cœur de citrouille fricaſſé dans de la neige: un hom-*

me au-dessous de la définition. Toutes ces plaisanteries ne tomboient sans doute que sur le tempérament foible du Marquis ; car il avoit beaucoup d'esprit. Il en donna des preuves dans sa querelle littéraire avec *Dacier* sur ce passage d'*Horace* :

Difficile est propriè communia dicere.

Le Sçavant fut défait par l'homme de qualité. L'un se présenta au combat avec un équipage aussi lourd que celui d'un ancien Soldat Romain ; l'autre, armé à la légère, voltigea autour de son ennemi, & le perça de mille traits.

La liste des adorateurs de *Ninon* ne finit pas. Outre ceux que j'ai déja cités, elle eut encore le grand Prince *de Condé*, le Duc *de la Rochefoucault*, le Comte *de Saint-Pol*, qui fut depuis appellé le Duc *de Longueville*, le Marêchal d'*Albret*, le Comte d'*Estrées*, l'Abbé *Deffiat*, le Marquis *de Gersey*, M. *de Gourville*, le fameux Jean *Bannier*, parent des Rois de Suéde. Le Comte *de Choiseul*, depuis Marêchal de France, qui se mit aussi sur les rangs, éprouva que *Ninon* cherchoit moins à satisfaire sa vanité que son

goût. Il ne put réussir. *C'est un très-digne Seigneur*, disoit-elle ; *mais il ne donne jamais envie de l'aimer.* Ce qui mit le comble à sa honte, c'est qu'il se vit préférer un rival, dont il ne se seroit jamais défié. C'étoit *Pécourt*, célébre Danseur de ce tems-là. Il rendoit de fréquentes visites à *Ninon*. Le Comte *de Choiseul* le rencontra un jour chez elle ; *Pécourt* avoit un habit assez ressemblant à un Uniforme. Après quelques propos ironiques, le Comte lui demanda d'un ton railleur dans quel Corps il servoit. *Pécourt* lui répondit avec fierté : *Je commande un Corps où vous servez depuis long-tems.*

Si *Ninon* étoit legère dans ses amours, elle étoit sûre en amitié, fidelle aux loix de l'honneur, exacte à sa parole, desintéressée ; & sur-tout d'une probité scrupuleuse. l'Auteur en rapporte ce trait. M. de *Gourville*, attaché au parti du grand Condé, fut proscrit & obligé de sortir du Royaume. La veille de son départ il apporta à *Ninon* dix mille écus, & la pria de les lui garder. Au sortir de chez elle, il alla déposer une pareille somme entre les mains d'un Ecclesiastique qui avoit une grande réputation de

ſainteté. *Gourville* revint au bout de ſix mois. Il alla d'abord chez l'homme de bien, qui lui nia le dépot. Trompé ſi cruellement, il n'imagina pas être plus heureux auprès de *Ninon;* il craignit même de l'aller voir, de peur d'être forcé de haïr & de mépriſer ce qu'il avoit tant aimé. *Ninon*, informée du retour de *Gourville*, fut piquée de ſon ſilence. Elle l'envoya chercher; il ſe rendit chez elle. *Monſieur*, lui dit-elle, *il m'eſt arrivé un grand malheur pendant votre abſcence, j'ai perdu .....* (à ces mots *Gourville* crut ne s'être pas trompé dans ſes conjectures) *j'ai perdu le goût que j'avois pour vous; mais je n'ai pas perdu la mémoire, & voici les dix mille écus que vous m'avez confiés.* Rempli d'admiration, il lui raconta le procédé de l'Eccléſiaſtique. Elle n'en parut point ſurpriſe. Ce contraſte n'en eſt pas moins étonnant; & la probité de la Prêtreſſe de Vénus eſt un phénomène auſſi rare que l'infidélité du Miniſtre de la Religion.

Ninon, dans le cours de ſes galanteries, eut deux enfans. Le premier occaſionna une diſpute entre le Comte d'*Eſtrées* & l'Abbé *Deſſiat*, qui tous

deux prétendoient aux honneurs de la paternité. Soit que cette querelle amusât *Ninon*, soit qu'en effet elle ne se crût pas assez sûre de sa décision pour la risquer, elle ne voulut point prononcer. Après bien des démêlés, les deux Rivaux prirent un jour chacun un cornet dans un Trictrac, & ils jouèrent aux dez à qui appartiendroit l'enfant. Le sort le donna au Comte d'*Estrées*, qui dans la suite, devenu Maréchal de France & Vice-Amiral, le mit dans la Marine, & prit soin de sa fortune. Il s'appella le Chevalier *de la Boissière*; c'étoit un très bon Officier, mais d'un caractère singulier. La Musique étoit sa passion, & il n'en connoissoit pas une note. Il avoit un cabinet rempli de Violons, de Guittares, de Basses-de-Violes, de Clavessins, de Luths, & de toutes sortes d'instrumens à cordes, & il ne sçavoit jouer d'aucun. Il demeuroit à Toulon; il invitoit à sa table tous les Musiciens Italiens qui passoient par cette ville, soit pour venir en France, soit pour s'en retourner en Italie. Après les avoir bien régalés, il leur faisoit exécuter un petit concert pour lui tout seul. Il est mort

à Toulon, Capitaine de Vaiſſeaux, en 1732, à l'âge de ſoixante-quinze ans, ſans avoir été marié.

Le père du ſecond fils de *Ninon* n'étoit point équivoque; c'étoit le Marquis *de Gerſey*. La deſtinée de cet enfant fut affreuſe. M. *de Gerſey* l'avoit fait élever ſous le nom du Chevalier *de Villiers*. Quoiqu'il lui eût caché ſa naiſſance, & qu'il eût obtenu de *Ninon* qu'elle ne lui révéleroit point ce ſecret, il crut devoir l'introduire chez ſa mère, pour y prendre cette fleur de politeſſe & d'urbanité qu'elle avoit l'art de répandre ſur tous ceux qui l'approchoient. C'étoit ſans contredit la meilleure école qu'il y eût alors pour la jeuneſſe; & les mères les plus vertueuſes briguoient pour leurs enfans l'avantage d'y être admis. Le Chevalier *de Villiers* eut ce bonheur. Il étoit né avec une ame ſenſible; il ne put ſe défendre des charmes de *Ninon*. En effet, quoiqu'elle eût alors cinquante-ſix ans, elle étoit dans tout l'éclat de ſa beauté. Elle s'apperçut de l'amour du Chevalier, ſans en être allarmée. Elle crut que ce ne ſeroit qu'un feu de jeuneſſe, qui s'éteindroit de lui-même. Elle ne connoiſſoit pas

le caractère violent de ſon malheureux fils. Il ſe jetta un jour à ſes pieds, & lui fit l'aveu le plus tendre & le plus paſſionné. *Ninon*, ſans paroître émue, lui répondit froidement qu'il étoit trop jeune pour lui parler d'amour, elle trop âgée pour l'écouter. Il inſiſta de nouveau; il lui proteſta qu'il l'adoroit, & qu'il mourroit de douleur, ſi elle le voyoit avec indifférence. *Ninon* prit alors un ton ſévère, Elle le menaça de toute ſa haine, s'il oſoit encore l'entretenir de ſes feux; elle le fit ſortir. Le Chevalier ſe livra au plus affreux déſeſpoir. *Ninon* avertit M. *de Gerſey* qui fut le premier à lui conſeiller de découvrir un ſecret, qu'elle ne pouvoit plus garder. Elle écrivit un jour à ſon fils qu'elle avoit à lui parler dans ſa petite Maiſon du Faux-bourg S. Antoine, à Piquepuſſe. Il y vola. Elle ſe promenoit dans ſon jardin. Il tomba à ſes genoux, prit une de ſes mains, & la baigna de ſes larmes. Aveuglé par ſon yvreſſe, il alloit ſe porter aux dernieres entrepriſes: *Arrêtez*, lui dit ſa mère, *malheureux que vous êtes. Il eſt donc des deſtinées au-deſſus de toute la prudence humaine. Il faut arracher le bandeau qui vous couvre.*

les yeux. Apprenez que vous êtes mon fils, & frémiſſez d'horreur des feux criminels dont vous brûlez. A ces mots, ce jeune homme, frappé comme d'un coup de foudre, reſte immobile; ſon viſage ſe couvre d'une pâleur mortelle; il lève les yeux ſur ſa mère, il les baiſſe; puis la quittant précipitamment, ſans lui dire une ſeule parole, il entre dans un petit bois qui étoit au bout du jardin, & ſe paſſe ſon épée au travers du corps. *Ninon*, accablée par ſa propre douleur, ne ſongea pas d'abord à ſuivre ſon fils. A la fin ne le voyant point reparoître, l'inquiétude la fit entrer dans le petit bois. A peine eût-elle fait trente pas qu'elle apperçut le corps ſanglant de cet infortuné. Elle vola inutilement à ſon ſecours. Ses yeux preſque éteints ſe tournèrent ſur elle; il ſembloit vouloir lui parler; les efforts qu'il fit pour prononcer quelques mots, peut-être criminels, hâterent ſon dernier ſoupir. Les cris de ſa mère firent accourir ſes Domeſtiques; ils l'arrachèrent à cet horrible ſpectacle. Ses amis prirent des précautions pour en dérober la connoiſſance au Public.

Ninon fut long-tems à revenir de l'impreſſion qu'avoit fait ſur elle ce triſte evenement. On dit même que de ce moment elle vêcut plus retirée. A *Ninon* galante ſuccéda *Ninon* philoſophe. Pour diſtinguer l'une de l'autre, on ceſſa de l'appeller *Ninon ;* ce nom convenoit à la diſſipation de ſes premières années; ſa réforme en demandoit un plus reſpectable; juſqu'à ſa mort on ne lui donna plus que le nom de Mademoiſelle *de Lenclos*. Elle occupoit dans la rue *des Tournelles*, derriere la Place Royale, une maiſon propre & commode, qu'elle avoit achetée à vie; elle y raſſembloit la meilleure compagnie de ſon tems, en hommes, & même en femmes. Ses principales amies étoient la Comteſſe *de la Suze*, la Comteſſe *d'Olone*, la Marêchale *de Caſtelnau*, la Marêchale *de la Ferté*, la Ducheſſe *de Sully*, la Comteſſe *de Fieſque*, Madame *de la Fayette*, Madame *de Choiſy*, Madame *de Coulanges*, Madame *du Tort*, la Marquiſe *de Lambert*, la Ducheſſe *de Bouillon-Mancini*, la Comteſſe *de Sandwich*, qui vit encore, &c. Elle avoit connu Madame *de Maintenon*, lorſque celle-ci n'étoit que Madame

Scarron. Elles vêcurent dans la plus grande intimité, jusques-là qu'après la mort de *Scarron*, elles n'avoient qu'un même lit pendant des mois entiers. Madame *Scarron*, parvenue à la plus haute fortune, n'oublia jamais son amie ; elle voulut même l'attirer à la Cour ; mais Mademoiselle *de Lenclos* ne put consentir à perdre sa liberté. Elle menoit une vie douce & tranquille ; elle voyoit tout ce qu'il y avoit de plus aimable & de plus distingué en France ; elle jouissoit de la plus grande considération : que pouvoit-elle souhaiter davantage ?

Le même esprit philosophique la rendit insensible aux offres de *Christine.* Cette Reine, fameuse par son abdication, vint à Paris. L'éloge qu'elle avoit entendu faire de Mademoiselle *de Lenclos*, lui donna la curiosité de la voir. Elle ne trouva point au-dessous d'elle de l'honorer de sa visite. Elle fut enchantée de sa conversation. Elle la combla de louanges & de présens, & fit tous ses efforts pour l'emmener avec elle à Rome. Mademoiselle *de Lenclos* s'en défendit avec tous les menagemens qu'elle devoit à cette Princesse. *Christine* dit en partant,

qu'elle n'avoit trouvé aucune femme en France qui lui eût plû autant que l'*illustre Ninon*. Elle se rappella souvent avec plaisir un mot qui lui étoit échapé en parlant des *Précieuses*, qu'elle avoit appellées *les Jansenistes de l'Amour*.

Les Beaux-esprits les plus renommées, tels que *Scarron*, *Saint-Evremond*, *Desyveteaux*, l'Abbé *de Château-neuf*, l'Abbé *Regnier-Desmaretz*, *Chapelle*, *Chaulieu*, *Molière*, &c. étoient de la société de Mademoiselle *de Lenclos*. Quelques-uns même ne lui furent pas indifférens. L'Abbé *de Chaulieu* n'eut pas, dit-on, à se plaindre de ses rigueurs. *Chapelle*, son maître, fut moins heureux ; il soupira long-tems en vain. Il se vengea en poëte. Il ne fut pas le seul qui fit des vers contre elle. Elle avoit trop de mérite & de célébrité pour n'être pas en butte aux traits de la satire. On voit dans les recueils de chansons de ce tems-là qu'elle ne fut point ménagée. Elle s'avisa de bâiller un jour fort indécemment à l'Académie Françoise, où l'on prononçoit un beau discours de réception. Un Académicien crut devoir venger l'honneur de sa Com-

pagnie. Il fit ſur le champ l'Epigramme ſuivante :

Dans un Diſcours Académique,
Rempli de Grec & de Latin,
Le moyen que *Ninon* trouve rien qui la pique ?
Les figures de Rhétorique
Sont bien fades après celles de l'*Arétin*.

Le grand nombre de vers faits à ſa louange dut la conſoler des couplets ſatyriques. Les Poëtes, ceux même qui ne l'étoient pas, la chantèrent à l'envi. Le célébre *Hughens* abandonna un moment le compas pour prendre la lyre. C'étoit peut-être le plus grand miracle qu'euſſent operé les charmes de Mademoiſelle *de Lenclos* que d'avoir inſpiré des vers François à un Geométre, & qui plus eſt, à un Geométre Allemand ; ſi ſa mauvaiſe proſe rimée mérite le nom de vers.

Elle a cinq inſtrumens, dont je ſuis amoureux,
Les deux premiers ſes mains, les deux autres ſes yeux ;
Pour le dernier de tous, & cinquième qui reſte,
Il faut être galant & leſte.

De tous les vers compoſés en ſon honneur, les plus heureux ſont ces quatre de Saint-Evremond, qu'on a toujours mis depuis au bas de ſon portrait, & qui la caractériſent ſi bien.

L'indulgente & ſage Nature
A formé l'ame de *Ninon*
De la volupté d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

Elle ne ſe repentit jamais d'avoir reçu chez elle des gens de Lettres, ſi ce n'eſt M. *Rémond*, ſurnommé *le Grec*, parce qu'il ſçavoit très-bien le Grec, & qu'il avoit fait bâtir une maiſon à la Grecque, qui étoit inhabitable. Il étoit frère de M. *Rémond de Saint-Mard*, qui vit encore, & qui nous a donné cinq petits volumes de petites idées. Mademoiſelle *de Lenclos* ſe plaignoit en badinant des peines inutiles qu'elle avoit priſes pour former M. *Rémond*. „ J'ai été la dupe de ſon érudition Grecque, diſoit-elle; auſſi „ l'ai-je banni de mon école, parce- „ qu'il a toujours pris la philoſophie „ & le monde à gauche, & qu'il n'eſt „ pas digne d'une ſociété auſſi ſenſée „ que la mienne. Quand Dieu eut fait „ l'homme, ajoutoit-elle quelquefois,

„ il ſe repentit ; je ſuis de même à
„ l'égard de *Rémond.* „

Elle fut plus contente de l'Abbé *Gédoyn ;* il lui fut préſenté en *1696* comme un jeune homme de beaucoup d'eſprit, qui avoit été élevé en bonne école ; il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit ſorti des Jéſuites. Il n'avoit que vingt neuf ans ; & , ce que vous trouverez, Monſieur, de bien extraordinaire, c'eſt qu'il devint éperduement amoureux de Mademoiſelle *de Lenclos*, qui en avoit près de quatre-vingt. Il eſt vrai qu'elle étoit encore fraîche & belle. Elle trouva le jeune Abbé fort à ſon gré, & conſentit à redevenir *Ninon* pour lui. Mais elle ne voulut le rendre heureux qu'au bout d'un certain tems qu'elle lui fixa. Le terme arrivé, il ſe rendit chez elle ; il la trouva couchée ſur ſon canapé. Il ſe jetta à ſes genoux, & la conjura, au nom de l'amour le plus tendre, de tenir la parole qu'elle lui avoit donnée. Elle avoit trop de probité pour y manquer. L'Abbé *Gédoyn*, enchanté de ſa bonne fortune, lui demanda pourquoi elle l'avoit fait languir ſi long-tems. „ Helas, mon cher
„ Abbé, répondit-elle, pardonnez-
„ moi

„ moi ce retardement, ma tendresse „ en a souffert autant que la vôtre, „ mais c'est l'effet d'un petit grain „ de vanité que j'avois encore dans „ la tête. J'ai voulu, pour la rareté „ du fait, attendre que j'eusse quatre-„ vingt ans accomplis, & je ne les ai „ eus que d'hier au soir. „ Elle le garda un an, & ce fut elle qui le quitta, & qui rompit la première. Il fut sensiblement touché de cette rupture. Il continua cependant de la voir, de l'aimer & de l'estimer.

Elle vêcut encore quelques années, rassemblant toujours chez elle tout ce que la Cour & la Ville avoient de plus poli & de plus estimable, & tout ce que la République des Lettres avoit de plus illustre & de plus distingué. » Elle vit son païs se renouveller, com-» me dit M. *Bret*, & changer plus » d'une fois de goût, sans qu'elle ait » jamais cessé d'être de celui de tout » le monde, sans être jamais diffé-» rente d'elle-même, & sans ressem-» bler à personne. Elle eût été dans » tous les âges, chez tous les peu-» ples policés, ce qu'elle fut à Paris; » parce qu'elle ne dut à l'inconstance » des modes aucune des graces &

» des qualités solides qui formèrent
» son caractère. »

Mademoiselle *de Lenclos* eut l'attention, sur la fin de ses jours, d'aller à sa Paroisse aussi souvent que ses forces le lui permettoient. Elle fit une confession générale, & reçut le saint Viatique avec tous les sentimens d'une véritable piété. Les approches de la mort n'altérèrent point cependant la tranquillité de son ame; elle conserva jusqu'au dernier moment les agrémens & la liberté de son esprit. On a conservé ce quatrain qu'elle fit quelques heures avant que d'expirer :

Qu'un vain espoir ne vienne point s'offrir,
Qui puisse ébranler mon courage.
Je suis en âge de mourir;
Que ferois-je ici davantage ?

Elle mourut à Paris, dans sa maison de la rue des Tournelles, le 17 Octobre 1706, sur les cinq heures du soir, à l'âge de quatre-vingt-dix ans & cinq mois. Elle fut regrettée universellement. C'est d'elle seule que l'on peut dire qu'elle porta les fleurs du printems bien au-delà de l'Automne. Enfin, elle joignit toutes les vertus de notre séxe aux graces du sien; ce

qui l'a placée peut-être au-dessus des plus grands hommes.

Tel est, Monsieur, le précis de l'ouvrage intéressant de M. *Bret*, que j'ai lû avec beaucoup de plaisir. Ses Mémoires ressemblent à son Héroïne; ils réunissent l'agréable & le sérieux. Elle avoit quelques petits défauts; ils en ont aussi quelques-uns. 1°. Le stile en général est trop pénible, trop recherché; il y a dans quelques endroits une affectation de laconisme, bien opposée aux vraies graces de la diction. 2°. On a trouvé quelques morceaux écrits trop romanesquement. L'histoire du fils de *Ninon*, qui se tua pour elle, est absolument dans ce cas. En la lisant, on croit assister à une scéne de Tragédie. 3°. L'Auteur n'a pas assez ménagé les réfléxions. Leur abondance arrête la rapidité de la narration.

Dans le même tems que M. *Bret* a donné ses *Mémoires sur la vie de Mademoiselle de Lenclos*, on a vû paroître une autre brochure sous le titre de *Mémoires & Lettres pour servir à l'histoire de Mademoiselle de Lenclos*. Cet ouvrage est d'un homme d'esprit & Mémoires & Lettres

de bonne compagnie, quoique ſçavant. Il l'a fait à la ſollicitation d'un Preſtolet famélique, à qui M. *Bret* avoit montré ſon manuſcrit plus de ſix mois auparavant. Si l'Auteur de la ſeconde hiſtoire, connu pour un très-galant homme, eût ſçû que M. *Bret* en avoit une toute faite, il ne ſe ſeroit certainement pas donné la peine d'écrire ſur le même ſujet. L'Éditeur, pour groſſir le Volume, y a inſéré les Lettres de *Ninon* & de *Saint-Evremond*, tant de fois imprimées dans les Œuvres de ce dernier. Il ne nous a pas fait grace non plus du moindre petit bout de vers où il eſt queſtion de Mademoiſelle *de Lenclos*; enſorte que ces additions occupent les deux tiers de la brochure. A l'égard de l'hiſtorique, il eſt ſans art, ſans ordre & ſans ſuite. Les Anecdotes ſont jettées au hazard, & fréquemment coupées par de longues tirades de poëſie ou de proſe. Il n'y a que le ſtile qui m'a paru plus naturel & plus facile que celui du premier Biographe. Malgré cet avantage, on a généralement donné la préférence aux Mémoires de M. *Bret*, parce qu'il y a plus de faits & qu'ils ſont mieux liés.

Les deux hiſtoriens ont omis une particularité que je tiens d'une perſonne bien inſtruite & digne de foi. Le Comte *de Fieſque* étoit bien avec *Ninon ;* ſon goût s'affoiblit ; une autre ſçut lui plaire. Il n'oſa déclarer de vive voix ſon infidélité ; il écrivit à *Ninon.* Elle étoit à ſa toilette ; on la peignoit ; elle prit des ciſeaux, & coupa ſes cheveux qu'elle avoit très-beaux : ſacrifice unique depuis celui qui fut fait d'aſſez mauvaiſe grace à Dalila. Voilà, dit-elle au Valet de Chambre, la réponſe que j'ai à faire à votre Maître. Le Domeſtique remit la treſſe au Comte de Fieſque, qui touché de ce procédé, s'habilla à la hâte, & alla ſe jetter aux genoux de *Ninon*, avec qui il continua de vivre.

Un trait lancé par une main inconnue a frappé les deux hiſtoriens. Le voici :

Foibles Vandeicks de l'illuſtre *Ninon ;*
Vous la peignez du côté qui vous flatte ;
Voluptueuſe, & jamais delicate ;
On cherche en vain l'elève de Caton.
Vos traits laſcifs nous la font méconnoître ;
Ninon Lenclos n'obéït qu'à ſes ſens.
Ainſi, malgré vos efforts impuiſſans ;
Caton Lenclos eſt encore à paroître.

Il ne manque à cette épigramme, pour être bonne, que d'être fondée. L'imputation qu'elle renferme est très-injuste. Les deux Auteurs, surtout M. *Bret*, ont représenté *Ninon* & Mademoiselle *de Lenclos*.

Je suis, &c.

A Paris ce 25
Mars 1752.

LETTRE II.

Recueil de Fables, &c.

AVez-vous lû, Monsieur, deux volumes in-12 imprimés à Orléans, intitulés : *Mythologie ou Recueil des Fables Grecques, Esopiques & Sybaritiques, mises en vers François, avec des notes & des réflexions, par M. Pierre de Frasnay?* Comme cet ouvrage a été loué dans quelques Journaux, j'ai eu la curiosité de le parcourir. Il renferme non-seulement toutes les Fables d'Esope, ou attribuées à Esope, que l'Auteur appelle *Esopiques*, mais encore les Fables *Sybaritiques*, c'est-à-dire, quelques petites histoires que l'on trouve dans Athénée, touchant les mœurs effeminées des Sybarites.

Je ne vois pas trop pourquoi M. *de Frasnay* appelle sa collection *Mythologie*, titre qui signifie parmi nous l'histoire des Dieux & des demi-Dieux du Paganisme. On ne s'en sert point pour exprimer des Fables, telles que celles d'Esope. J'aimerois autant donner le nom de *Mythologie* à nos Romans, & même à plusieurs de nos histoires. Quoiqu'il en soit, ce Recueil est précédé d'une docte Préface, où l'on agite des questions importantes. Philostrate s'est-il contredit sur l'inventeur de *l'art de forger des Fables*? Esope est-il le Locman des Arabes? Mahomet & Luther jouent un rôle dans cette Préface.

Elle est suivie d'une pièce de Vers adressée au Lecteur. M. *de Frasnay* s'y compare modestement à Socrate. Ce Philosophe, endormi dans la prison, fut invité par les Dieux à mettre en vers les Fables d'Esope. Tel étoit au moins le sens de l'avis céleste. Esope, un des Dieux du Parnasse, est venu lui-même trouver M. *de Frasnay*, qui étoit plongé dans les douceurs *d'un sommeil gracieux*. L'Esclave Phrygien le prie en termes très-obligeans de traduire ses Fables. M.

de Frasnay s'éveille en sursaut; il trouve sous son chevet un petit livre qu'Esope y avoit mis; il l'ouvre, & il voit que c'est un *galant cannevas* de ses Apologues. Il prend sur le champ la résolution de les rendre en Vers; ce qu'il a fait, dit-il, *grace à Phœbus*.

Elégante simplicité, naïveté piquante, moralités légères & placées, narration agréable & facile, idées heureuses, expressions plus heureuses encore, *La Fontaine* réunit tout: original lors même qu'il traduit; quel homme, quel génie! C'est peut-être le seul Ecrivain parfait dans son genre. Cependant on a la bonté de nous donner encore une traduction en vers de tout ce qu'a fait Esope; c'est-à-dire, qu'on nous présente les plus belles Fables de *La Fontaine*, remises en vers François par M. *Pierre de Frasnay*. Il est vrai que le nouveau Fabuliste se récrie: *il y a une différence infinie entre La Fontaine & moi*; cela est judicieux. *Il me convient d'être son disciple & son imitateur*; cela n'est pas modeste: il ajoute, *& non son concurrent*. Mais rimer les mêmes Fables que *La Fontaine*, n'est-ce pas entrer en concurrence avec lui?

Il est juste de mettre ces rivaux

vis-à-vis l'un de l'autre, & de voir qui des deux ſortira vainqueur de cette lutte Poëtique. Je prendrai la Fable ſi connue du Corbeau & du Renard. Il eſt très-inutile de diſtinguer les morceaux par les noms des Auteurs.

Maître Corbeau, ſur un arbre perché,
Tenoit en ſon bec un fromage.
Maître Renard, par l'odeur alléché,
Lui tint à peu près ce langage:
Eh, bonjour, Monſieur le Corbeau;
Que vous êtes joli, que vous me ſemblez beau!
Sans mentir, ſi votre ramage
Se rapporte à votre plumage,
Vous êtes le Phénix des hôtes de ce bois.

Vous trouvez, Monſieur, ces Vers admirables; mais vous n'avez pas l'idée du vrai beau. Ecoutez:

Sur un arbre un jeune Corbeau
Tenoit en ſon bec un morceau
D'une viande par lui ravie.
Et le Renard ſe ſert d'une façon jolie
Pour attraper le dîner de l'Oiſeau.
Il s'approche, & lui dit: Que tu me parois beau!
Sans doute les oiſeaux te rendroient leur hommage;

Et l'on verroit ton front ceint du Royal
bandeau,
Si ton chant se trouvoit pareil à ton plumage.

Que ce *morceau de viande* est délicat ! Le *dîner* de l'oiseau est encore bien agréable. *Le front d'un corbeau ceint du bandeau Royal, un chant pareil au plumage* : voilà ce qui s'appelle des expressions neuves & des images singulières. Qui pourroit leur préférer la simplicité des vers suivans :

A ces mots le Corbeau ne se sent pas de joie ;
Il ouvre un large bec, laisse tomber sa proie.
Le Renard s'en saisit, & dit : Mon beau Monsieur,
Apprenez que tout flatteur
Vit aux dépens de celui qui l'écoute.
Cette leçon vaut bien un fromage sans doute.
Le Corbeau honteux & confus
Jura, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendroit plus.

Tout cela est si naturel, qu'il n'est pas possible de le dire autrement. On

a pourtant découvert une nouvelle manière.

A ce discours le Corbeau trop flatté,
Pour faire voir de sa voix la beauté,
Ouvre son bec, laisse tomber sa viande.
Le Renard accourut; sa vîtesse fut grande.
Pour s'en saisir il ne fit que deux sauts;
Et puis il tint au Corbeau ce propos:
Pour posséder la suprême puissance,
Il te faudroit un peu plus de prudence;
Elle apprend qu'il ne faut aux flatteurs se fier.
Je te le dis en confidence;
Et tu dois m'en remercier.

L'application de ces derniers vers ne seroit pas difficile à faire. Je crois avoir parlé des éloges donnés à l'Auteur par quelques Journalistes. Si je ne citois que cette Fable, on pourroit penser que c'est la seule qui soit dans ce goût. M. *de Frasnay* s'est surpassé lui-même dans la Chatte changée en femme. Je n'en rapporterai que quelques vers.

Femme devint, femme d'appas pourvûe,
Charmant & les cœurs & la vûe;

N'ayant griffes du tout en son individu :
Par elle son amant n'est blessé ni mordu.

La Chatte métamorphosée conserve ses inclinations, & saute en bas du lit de son mari, pour courir après un rat L'époux s'en plaint à Venus. Voici la réponse majestueuse de la Déesse.

Chatte elle étoit au tems de ses amours :
Chatte, n'en doutez point, elle sera toujours.

La Fable du Renard qui a perdu sa queue est encore dans un goût nouveau.

Un Renard échapé d'un maudit Traquenard,
Pour gages y laissa portion de soi-même,
Je veux dire la queue. En sa douleur extrême,
Plein de honte, & n'osant paroître nulle part,
Il voulut de la queue interdire la mode ;
Et prouva bien ou mal aux Renards assemblés
Que la queue est un meuble inutile, incommode.

L'Auteur critique souvent *La Fon-*

caine. Il lui reproche, tantôt d'avoir mis deux moralités dans une seule Fable, tantôt de n'avoir pas été fidelle au texte, & d'avoir *changé l'économie de la Fable.* Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour appliquer à M. *de Frasnay*, censeur de *La Fontaine*, une Epigramme de Rousseau contre *La Motte*, faite d'après la Fable du Renard.

Maître *Frasnay*, peut-être on vous croiroit :
Mais par malheur vous n'avez point de queue.

M. *de Frasnay* excelle sur tout dans ce qui regarde la galanterie.

Une Chienne parloit de sa fécondité
Avec un peu trop d'avantage ;
Et même en tiroit vanité.
Mon ventre, dit-elle, a porté
Huit Toutous à la fois, & même davantage ;
Et tous les trois mois tour à tour
Huit aimables Toutous de moi prennent le jour.

Le petit *Toutou*, dont M. *Bibiena* nous a donné l'histoire, & *le petit Pompée*, dont une plume Angloise a dé-

crit les avantures, ſont peut-être de cette famille là. Comme elle eſt nombreuſe, on pourra nous offrir ſouvent de pareils ouvrages.

Je n'ai rien mis en lettres italiques, parce que tout eſt de la même force. On n'a jamais vû tant de rimeurs que dans ce ſiècle; mais, il faut l'avouer à la gloire de M. *de Fraſnay*, perſonne ne verſifie comme lui. Il me reſte à faire voir qu'il eſt auſſi bon proſateur que bon Poëte. Il a enrichi ſes Fables de notes & de reflexions tout à fait curieuſes. Par exemple: *Eſope*, dit-il, *parle de coquillages blancs reſſemblans à des œufs. Au lieu de ces coquillages, j'ai mis des œufs de fayence. Je ne ſçai ſi ces ouvrages étoient connus du tems d'Eſope; je crois même que ces Vaſes de Samos ſi vantés étoient des ouvrages de fayence.* Il corrige ſouvent avec ſuccès Eſope & Planude. *Il y a*, dit-il, *dans Planude la Chienne & la Truye, j'ai crû que la Jument poulinière étoit un perſonnage plus convenable.* Sentez-vous, Monſieur, tout le prix de cette préférence? Les comparaiſons décorent bien un ouvrage. » Un homme pru-» dent, dit notre Fabuliſte dans ſes Ré-» fléxions, doit avoir dans ſon cer-

» veau des expédiens pour toute ſorte
» d'affaires, de même qu'un Apoti-
» caire bien aſſorti a dans ſa boutique
» des drogues pour toute ſorte de
» maux » *M. de Fraſnay* me paroît cet homme prudent qui reſſemble à un Apoticaire. On trouve dans ſon Recueil toute ſorte de drogues. Il en connoît lui-même le mérite ; car après nous avoir prévenus qu'il l'avoit composé, *grace à Phœbus*, craignant sans doute qu'on ne l'eût oublié, il nous en avertit encore par un petit Epilogue :

Dans ces écrits, *dictés par la ſageſſe*,
On ne lit point *de vains propos* ;
Phœbus y mit avec adreſſe
Autant d'inſtructions qu'il y plaça de mots.

On pardonne aux Poëtes de vanter eux-mêmes leurs ouvrages. Quand on tient la lyre il eſt aſſez naturel qu'on joue pour ſoi quelques petits airs. L'Auteur, qui penſe avec raiſon que le Public s'intéreſſe à tout ce qui le regarde, nous rend compte de ſes occupations. Il nous apprend

Qu'il paſſe doucement la vie
Dans l'innocente compagnie
Des Quadrupèdes, des Oiſeaux.

Je ſuis fâché que l'Auteur n'ait pas appellé ſon Livre : *Parodie des Fables de la Fontaine ;* ce titre auroit mieux convenu à tous égards. Mais, dira-t-on, il y a dans ce Recueil un grand nombre de Fables que l'on ne trouve point dans *la Fontaine*. Cela eſt vrai ; elles ſont très-propres à rappeller le Rondeau ſi connu.

J'en trouve tout fort beau ;
Papier, dorure, images, caractère,
Hormis les vers qu'il falloit laiſſer faire
A la Fontaine.

A propos d'images, il y en a une au devant du Recueil. M. *de Fraſnay* s'y eſt fait repréſenter enſéveli dans un profond ſommeil, conſéquemment à l'idée de ſon Prologue. Si, à la place de l'Auteur, on eût gravé un Lecteur, cette Eſtampe eût été on ne peut pas mieux placée à la tête des Fables *Fraſnaitiques*.

Les Beaux eſprits ſe rencontrent.

Vous vous ſouvenez ſans doute, Monſieur, de ces vers charmans qui coururent il y a quelques années ſous le nom de M. *de Voltaire*, & qu'on diſoit publiquement qu'il avoit adreſſés à une Princeſſe, ſœur du Roi de Pruſſe.

Je parcourois en dernier lieu un très-mauvais livre qui se vend beaucoup, intitulé, *Bibliothèque des Gens de Cour.* Je fus assez surpris de trouver ces mêmes vers à la page 370 du premier volume, & d'apprendre qu'ils étoient de *la Motte*, qui les composa il y a long-tems pour une Princesse du Sang de France. Cette découverte m'a paru mériter que je vous en fisse part. Je vais vous transcrire ces deux déclarations ingénieuses & téméraires. Je commence par celle de *la Motte.*

Qu'un peu de vérité flatte dans un mensonge !
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des Rois j'étois monté.
Vous écoutiez alors tout ce qu'Amour fait dire.
Les Dieux, à mon réveil, ne m'ont pas tout ôté :
Je n'ai perdu que mon Empire.

Voici le joli Madrigal de M. *de Voltaire.*

Souvent un air de vérité
Se mêle au plus grossier mensonge.
Cette nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des Rois j'étois monté.

Je vous aimois, Princeſſe, & j'oſois vous
le dire.
A mon réveil, les Dieux ne m'ont pas tout
ôté :
Je n'ai perdu que mon Empire.

Les petits ennemis de ce grand homme ne manqueront pas de triompher, & de crier au Plagiat. Que ces inſectes mépriſables ſachent une fois pour toutes, que M. *de Voltaire* eſt un eſprit vaſte qui contient tous les eſprits, & qu'ayant reçu de la nature tous les talens inégalement partagés entre les Poëtes Anciens & Modernes, il eſt naturel que ſon heureux génie produiſe ſans effort les mêmes choſes que les uns & les autres ont enfantées avec beaucoup de peine.

C'eſt bien malgré moi, Monſieur, que j'uſurpe les droits ſacrés de l'Auteur du Mercure. Mais vous voulez abſolument que je vous explique le Logogryphe que je vous ai envoyé dans ma Lettre du 12 Mars; il faut vous obéïr. Le mot eſt LOUISE. Il produit *Iole*, *Solive*, *Iſle*, *Oui*, *Oeil*, *Solis*, nom de l'Hiſtorien du Méxique.

Je ſuis avec confuſion, &c.

A Paris ce 5 Avril 1752.

LETTRE III.

M. Le Chevalier *de Mouhy* renonce enfin aux ouvrages frivoles qui l'ont occupé; il subſtitue la vérité à la fiction, l'hiſtoire au Roman. Le premier fruit de ſes travaux utiles vient de paroître. C'eſt un livre qui a pour titre : *Tablettes Dramatiques, contenant l'Abrégé de l'Hiſtoire du Théâtre François, l'établiſſement des Théâtres à Paris, un Dictionnaire des Pièces, & l'Abrégé de l'Hiſtoire des Auteurs & des Acteurs.* Tablettes Dramatiques.

Le plan de l'ouvrage eſt à peu près tracé dans cette annonce. En effet, après une préface qui n'eſt ni longue, ni inſolente, ni inutile, l'Auteur donne un Abrégé très-ſuccinct de l'Hiſtoire du Théâtre François depuis ſon origine juſqu'à l'acquiſition de l'Hôtel de Bourgogne, où les Confrères de la Paſſion bâtirent en 1547 un Théâtre, le même que les Comédiens Italiens occupent encore à préſent. Ce morceau eſt ſuivi d'un Eſſai Chronologique ſur l'établiſſement des différens Théâtres à Paris, depuis celui de Saint

Maur en 1398 jusqu'en 1689, époque de l'érection du Théâtre de la Comédie Françoise, tel que nous le voyons aujourd'hui. Après cet Essai vient le Dictionnaire qui renferme toutes les Piéces du Théâtre François jouées ou imprimées depuis 1552 jusqu'au mois de Février de cette année 1752 inclusivement. L'histoire abrégée des Auteurs Dramatiques est placée à la suite du Dictionnaire. M. *de Mouhy* a partagé ces Auteurs en deux classes. La première est de ceux qui sont connus, la seconde de ceux qui le sont peu. Enfin, l'ouvrage est terminé par une Liste Chronologique des Acteurs & des Actrices qui ont paru sur le Théâtre François depuis 1510 jusqu'à ce jour.

Voilà, comme vous voyez, Monsieur, une matière assez ample. Vous craignez sans doute que l'Auteur n'ait fait que l'effleurer. Lisez-le, Monsieur, & vous conviendrez qu'il a saisi tout ce que l'histoire de notre Théâtre peut offrir d'intéressant. Quand on reprocheroit à son Dictionnaire quelques omissions, quelques erreurs de titres & de dates, il n'en seroit pas moins le plus complet de tous les Ca-

talogues qu'on nous a donnés jusqu'ici. Il vous reste peut-être encore une difficulté ; c'est de sçavoir comment M. *de Mouhy* a pû renfermer tant de choses en un seul volume de quatre cens pages tout au plus. Rien n'est plus simple. Il a imaginé une manière d'imprimer qui, après beaucoup d'essais, a réussi. Une seule ligne présente ce qui en exigeroit nécessairement plusieurs. Chaque ligne est coupée en cinq petites parties. La premiere indique le titre de la piéce ; la seconde, le nom de l'Auteur ; la troisième l'année où elle a été jouée ; la quatrième, le nombre des représentations ; la cinquième, l'année & le format de l'impression. Sous chaque ligne on trouve un jugement ou quelque anecdote sur la piéce dont il s'agit. Il seroit à souhaiter que tous les Auteurs, ou plutôt les Libraires devinssent aussi économes que M. *de Mouhy*. Moyennant de grandes marges & de gros caractères, on multiplie les volumes sans nécessité. Je connois tel Recueil de vers en trois Tomes, qui en vérité pourroit être, sans aucune gêne, imprimé en un seul. On employe une page entière pour mettre un miséra-

ble Madrigal de quatre vers. Eſt-il étonnant qu'on ſe plaigne de la rareté du Papier ? C'eſt tromper indignement le Public. Rien n'eſt plus capable de dégoûter de la Littérature ; & tôt ou tard les Bibliopoles ſe verront les dupes de leur avare prodigalité.

Un livre tel que les *Tablettes Dramatiques* ne ſe lit point. Il éſt fait, ainſi que tous les Dictionnaires, pour être conſulté. En le feuilletant au hazard, je ſuis tombé ſur quelques endroits, où il me paroît que l'Auteur s'eſt trompé. En parlant du *Nicomède* de Pierre *Corneille*, Tragédie repréſentée en 1652, il rapporte ce que *Joly* dit dans l'Avertiſſement qui précède l'édition qu'il a donnée des Poëmes Dramatiques de ce grand homme ; ſçavoir, que la liberté qui fut accordée aux Princes dans le tems qu'on jouoit *Nicoméde*, en augmenta le ſuccès. *Cette remarque*, ajoute M. *de Mouhy*, *paroîtra bien ſingulière, quand on ſe rappellera que l'époque de la liberté des Princes eſt en 1641, & que cette pièce n'a été jouée qu'onze ans après.* Si M. *de Mouhy* eût conſulté une hiſtoire de France, il ſe feroit bien donné de garde de trouver de la *ſingularité*

dans la remarque judicieuse de *Joly*. Louis XIV ne regnoit pas en 1641. Le Prince de Condé, le Prince de Conti & le Duc de Longueville furent arrêtés en 1650, & remis en liberté en 1651. La mémoire de cet événement étoit donc encore récente, lorsque *Corneille* donna son *Nicomède*.

M. *de Mouhy*, en parlant de la Tragédie de Caton d'Utique par *Deschamps*, dit : *Elle est bien au-dessous de la fameuse Pièce d'Adisson, dont elle est tirée.* 1°. Le *Caton* de *Deschamps* n'est point tiré du *Caton* d'*Adisson*. Ces deux piéces ne se ressemblent point du tout. Les deux Auteurs travaillèrent chacun de leur côté, sans se connoître, & firent représenter leurs ouvrages presqu'en même tems, l'un à Londres, l'autre à Paris. On imprima même en 1715 un parallèle des deux Tragédies. Par ce parallèle, qui est bien fait, on voit évidemment que les deux *Catons* n'ont rien de commun que le nom. 2°. La Tragédie de *Deschamps*, mise fort au-dessous de celle d'*Adisson*, lui est fort supérieure. J'en demande bien pardon à Messieurs les Anglois ; mais ce fameux *Caton* d'*Adisson* m'a paru une assez

mauvaiſe pièce. Le ſujet échappe à chaque inſtant à l'Auteur, & pour fournir la carrière des cinq Actes, il a recours aux Epiſodes d'un double amour romaneſque; enſorte qu'il y a trois Tragédies dans une. Ce qu'on peut dire à l'avantage du Poëte Anglois, c'eſt qu'il ſent lui-même le ridicule de ces Epiſodes; car il rappelle de tems en tems l'action principale par la réfléxion que font les Amans qu'ils auroient autre choſe à faire que l'amour, & qu'ils ont tort de s'amuſer à des converſations galantes. Il faut avouer, malgré cela, qu'il y a des traits vraîment ſublimes dans le rôle de *Caton*. 3°. M. *de Mouhy* met *Deſchamps* parmi les Auteurs inconnus. S'il eſt peu connu, c'étoit à M. *de Mouhy* à le faire connoître, & à lui donner une place honorable dans ſon livre. Sa Tragédie de *Caton* eſt pleine de beautés.

Deſchamps n'eſt pas le ſeul Ecrivain eſtimable, que M. *de Mouhy* relegue impitoyablement dans la claſſe obſcure des Poëtes ignorés. *Danchet*, *Boivin*, & *de Caux* partagent ſon ignominie. Leurs mânes en gémiſſent; l'Auteur augmente leur ſupplice

plice dans les Enfers. L'Abbé *de Pure* les insulte là bas, tout fier de se voir au rang des Ecrivains célèbres. Il est à la tête d'une légion de Rimailleurs oubliés que M. *de Mouhy* met obligéamment au nombre des Auteurs connus, tels que d'*Assesan*, *Aubry*, *Auvray*, *Billard*, *Bordelon*, *Bosquier*, *Bounin*, *Bouscal*, *Brie*, *Chappuseau*, *Claveret*, *Crosilles*, *Dalibray*, *Feau*, *Ferrier*, *Flacé*, *Godard*, *Grévin*, *Guersans*, *Loyer*, *Magnon*, *Mathieu*, *Monin*, *Montreux*, *Peruse*, *Pichou*, *Séguineau*, *de la Taille*, *Tournebu*, &c. Je vous avoue, Monsieur, que c'est pour la première fois que j'entends parler de tous ces grands hommes. Le pauvre *Linant* n'est placé ni parmi les Auteurs connus, ni parmi les inconnus : il est dans les Limbes.

Je suis fâché que M. *de Mouhy* ait dit, en parlant du grand *Rousseau*, qu'il avoit eu plusieurs Protecteurs illustres, *qu'il avoit eu le malheur de ne pouvoir conserver*. Cette circonstance, qui n'est pas fort intéressante, donne à entendre que ce fut par sa faute que *Rousseau* perdit ses Protecteurs; ce qui n'est pas. Quand cela seroit, il me semble qu'il vaudroit mieux taire ce qui fait

tort aux gens de lettres, & ne relever que ce qui eſt à leur avantage, comme M. *de Mouhy* en uſe par rapport à M. *de Voltaire.* Il nous apprend un trait que j'ignorois, c'eſt qu'il retira ſon *Oreſte*, pour remplir la parole qu'il avoit donnée à M. *Deſtouches* de laiſſer jouer ſa Comédie de *la force du Naturel.* Si *Oreſte* avoit eu quelque ſuccès, ce beau procédé eût encore fait plus d'honneur à M. *de Voltaire.*

M. *de Mouhy* met le Pere *du Cerceau* parmi les Auteurs connus, & c'eſt avec juſtice; mais pourquoi n'y pas placer pluſieurs de ſes illuſtres Confrères, tels que les PP. *la Rue, Brumoy, Bougeant, Porée*, &c. qui ont fait quelques Pièces Françoiſes. A l'article de *Benſerade*, on nous apprend que ce Poëte devint amoureux de la belle *Corſe*, Comédienne. J'ai cherché cette belle *Corſe* parmi les Actrices, & ne l'ai point trouvée. Cela fâche un Lecteur qui aime les jolies femmes & leurs hiſtoires.

Dans ce même Catalogue des Acteurs il y a, je crois, une mépriſe. On y dit que *le Sage* fut reçu le 7 Juin 1728, & mourut le 8 Septembre 1743. Quelques lignes après, on fait mention de *Montmény* qui, ſelon

l'Auteur, fut reçû le 7 Juin 1728, & mourut le 8 Septembre 1743. Ces deux Comédiens ont donc été reçûs dans la même année, dans le même mois, dans le même jour, & sont morts la même année, le même mois & le même jour. Cela est assez singulier. Mais j'ai peur que ces deux Acteurs n'en fassent qu'un. En effet, le nom de famille de *Montmény* étoit *le Sage*; il étoit fils de *le Sage*, Auteur célèbre.

Le Comédien *Baniéres*, dit *le Toulousain*, fit une triste fin. Il débuta en 1729 par *Mithridate*. Il joua le rôle avec tant d'emportement, qu'il fit rire tout le monde. A la fin de sa piéce, il se présenta au Parterre, & le supplia de revenir le samedi suivant, pour juger s'il avoit profité de sa leçon. Il joua ce jour-là avec tant d'intelligence, qu'il fut extrêmement applaudi. Quelque tems après, ce Comédien ayant été reconnu pour Déserteur, fut arrêté, & condamné, par un Conseil de Guerre, à avoir la tête cassée; ce qui fut exécuté. M. *de Mouhy* pouvoit ajoûter que *Baniéres* étoit innocent; qu'il avoit un Congé qui n'étoit pas encore expiré; mais que

malheureusement il avoit perdu ce Congé.

L'Auteur dit modestement à la fin de sa Préface, que loin que la Critique le desoblige, il en sera fort reconnoissant : *Je souhaite*, ajoûte-t-il, *qu'on ne me pardonne rien, afin d'être en état de profiter des lumières qu'on aura bien voulu me procurer, si je me trouve dans le cas de faire une autre édition.* Si M. *de Mouhy* y parvient, comme il y a tout lieu de l'espérer, il mettroit peut-être encore plus d'ordre dans son Dictionnaire, en le partageant en deux parties. La première offriroit toutes les pièces représentées sur le Théâtre François; la seconde, toutes les pièces non représentées. C'est un arrangement que j'abandonne à la sagacité de l'Auteur. Bien des gens souhaiteroient qu'il eût fait mention des pièces que nous avons traduites ou imitées des différentes langues. Il en a été cité un grand nombre; mais il en a omis plusieurs. Il devoit nous faire connoître toutes nos richesses en ce genre, & former un trésor complet de nos Pièces de Théâtre, représentées ou non, originales ou copiées, en vers ou en prose. Tel qu'il est, le livre de M. *de Mouhy* est un bon livre,

un livre néceſſaire, un livre à conſulter à chaque inſtant.

Pour ne rien laiſſer à déſirer, il a donné une liſte des Auteurs vivans en 1752. MM. *Alliot*, *de la Chazette*, *Clairon*, *Deſcazeaux*, *Landon*, *du Vaure*, &c. ne ſont pas omis; mais on a oublié Meſſieurs *Duclos*, *Mauger*, *Moiſſy*, *Clément*, &c. On trouve auſſi parmi les Auteurs vivans un M. *de Launay*, qui eſt mort il y a deux ans. Il avoit été Secrétaire des Commandemens de M. le Comte *de Clermont*. Il a fait des fables & quelques comédies.

Je ſaiſirai, Monſieur, toutes les occaſions de combattre le préjugé qui défend à des Citoyens diſtingués par la naiſſance ou par des places, de s'honorer du titre d'homme de Lettres. Le livre de M. *de Mouhy* nous fournit plus d'une preuve de cette bizarre circonſpection. Dans ſon Dictionnaire Dramatique, au lieu du nom de l'écrivain, on lit ſouvent *Anonime* à côté de pluſieurs pièces, dont les Auteurs ne ſont point ignorés. Je me borne à citer *François II* & *le Fat Puni*. Les Connoiſſeurs ſçavent à qui nous devons ces ouvrages; & il me ſemble qu'ils font aſſez d'honneur aux plu-

mes élégantes qui les ont produits, pour qu'il fût permis de les nommer. Cette fausse délicatesse étoit inconnue à nos pères. L'illustre *de Thou* rougissoit-il de mettre son nom à la tête de son Histoire ? C'est aux seuls Auteurs de mauvais livres à garder l'incognito, comme on se cache après avoir fait une mauvaise action. Ils sont cependant les plus empressés à s'annoncer au Public, peu curieux de les connoître.

Oraison funèbre. Nous rétrécissons, Monsieur, le sentier de la gloire pour les Princes nés du sang de nos Rois. On nous éléve dans l'idée fausse qu'ils ne peuvent se rendre recommandables qu'à la tête des Conseils & des Armées. La Politique & la Guerre leur ouvrent sans doute une carrière brillante : mais n'ont-ils que cette voye pour parvenir à la considération ? Feu M. LE DUC D'ORLÉANS a sçû se distinguer par une conduite, dont il avoit peu de modèles parmi ses semblables, & qui probablement n'aura pas beaucoup d'imitateurs. Je laisse à part le caractère sacré que la Religion imprime à ses motifs : je n'en parle qu'en homme & en Citoyen. Si ce Prince se fût

borné dans sa retraite à lever des mains pures au Ciel ; si la piété seule eût dirigé ses largesses ; s'il les eût appliquées à des établissemens plus saints qu'utiles, son zèle ne mériteroit que l'encens de l'Eglise. Mais il a fait de ses vertus & de ses richesses un usage, dont le bien public a été l'objet. Il a acquitté les dettes immenses de sa Maison, & n'a point abusé du malheureux exemple d'être injuste, parce qu'on peut l'être sans danger. Il a aimé les arts & les sciences ; il les a cultivés avec génie, récompensés avec discernement. Il a fondé un Collège à Versailles ; en Sorbonne une Chaire de Langue Hébraïque. Des prix distribués en son nom ont excité l'émulation dans les Ecoles. Il a tiré des Corps entiers de Religieux de l'ignorance où ils croupissoient. Il a créé des sujets pour tous les ordres de l'Etat, par les differentes sortes d'éducation qu'il a procurée. Il a rendu à la Société des membres qu'il eût peut-être fallu en retrancher un jour. Il a prévenu sans distinction les besoins de l'indigence. La sagesse a trouvé auprès de lui autant de ressources que le libertinage en a dans le monde. Il

a enlevé au vice de jeunes personnes, qui en auroient accrû l'empire. Enfin, ses mains libérales ont réparé l'injustice de la fortune & l'inclémence des Airs. La Terre, dans les Provinces de son Appanage, pouvoit être stérile impunément. De pareilles actions ne sont pas seulement d'un Chrétien; elles sont d'un Citoyen, d'un Philosophe, d'un homme d'Etat. La mémoire de M. LE DUC D'ORLÉANS sera éternellement précieuse à l'humanité, aux Mœurs, aux Lettres, à la Religion.

Vous m'accuserez sans doute de témérité d'avoir osé louer ce Prince vertueux, après le bel éloge qu'en a fait un Orateur sacré. Je parle, Monsieur, de l'Oraison funèbre prononcée dans l'Eglise de l'Abbaye Royale de Sainte Geneviève. Le P. *Bernard*, Chanoine Régulier de cette Abbaye, étoit appellé par une vocation particulière à célébrer M. LE DUC D'ORLEANS. Il y a onze ans qu'il publia une Ode à l'occasion des prix de sagesse que ce Prince fit distribuer au Collége de Nanterre, où le P. *Bernard* étoit alors Professeur d'Eloquence. Son Ode fut trouvée très-belle; je l'ai conservée comme une des meilleures

qui aient été faites depuis le grand *Rousseau*. Je me souviens qu'on applaudit sur-tout à cette strophe :

Loin d'ici tous ces jeux, où la frivole Grèce,
Prodigue sans discernement,
Accordoit à la Course, à la Lutte, à l'Adresse
Des honneurs, qu'aux Vertus on devoit seulement.
De ces prix la flatteuse amorce
N'exerçoit que les Corps, sans exercer les cœurs ;
Et formoit des Héros décidés pour la force
Mais équivoques pour les mœurs.

On admira aussi le tour heureux dont il se servit pour faire entrer dans son Ode l'éloge de M. LE DUC D'ORLEANS, Régent. Il peint la Renommée occupée à publier les actions du Père & du fils. Il est d'abord question de celui-ci :

Quand c'est lui qu'elle vante, intéressante & tendre,
Elle fuit les bruyans éclats :
Terrible, quand sa voix d'Achille ou d'Alexandre
Aux peuples effrayés racontoit les combats ;

Ou quand, ſur le ſommet du Pinde,
Suivant des yeux PHILIPPE en ſes exploits divers,
Du péril qu'il courut à Steinkerque, à Nervinde,
Elle fit trembler l'Univers.

L'Orateur ne le cede point au Poëte. Son diſcours funèbre mérite d'être lû. Tout le monde a ſaiſi la beauté du plan. Comme les Grands ont plus à perdre que les autres hommes, la Mort a quelque choſe de plus redoutable pour eux. Elle les dépouille toujours perſonnellement; elle flétrit ſouvent leur mémoire. La Mort ne dépouille point M. LE DUC D'ORLÉANS: il avoit ſacrifié volontairement tout ce que la Mort peut enlever. La Mort ne le dégrade point dans l'eſtime des hommes; il s'eſt acquis une gloire que la Mort ne peut obſcurcir. Je ne ſuivrai point le P. *Bernard* dans ſes ſubdiviſions. Vous aimez mieux un bel endroit qu'une analyſe. » Ce ſe» roit, dit l'Orateur, dégrader notre » Religion que de la croire incom» patible avec les places éminentes, » & de s'imaginer que pour être Chré» tien, il faille ceſſer d'être Grand.

» Elle ne trouble point l'ordre des Con-
» ditions ; elle en rectifie l'usage. Que
» les Princes remplissent les obliga-
» tions qui leur sont propres, & ils
» trouveront le Salut au milieu du
» tumulte & des écueils de la Cour.
» Tel est l'ordre général. Mais qui
» osera contester au Très-Haut le droit
» de s'affranchir des règles commu-
» nes? La Grace n'a-t-elle pas différen-
» tes formes? Elle a sanctifié Louis IX
» sur le Trône ; il lui a plû de ne sanc-
» tifier LE DUC D'ORLÉANS que dans
» le silence de la retraite. Elle a ins-
» piré à l'un plus de courage, à l'autre
» une crainte plus vive. L'un a plus
» compté sur le secours divin ; l'au-
» tre s'est plus défié de lui-même.
» L'un n'a pas rougi d'allier les op-
» probres de la Croix avec l'éclat du
» Diadême ; l'autre n'a point voulu
» de partage, & s'est enfui chargé seu-
» lement de la Croix. Il a été dit à
» l'un comme à Moyse : Allez, je vous
» envoye ; soyez le Chef de mon peu-
» ple ; l'autre a pris pour lui ces paro-
» les de l'Ange au juste Loth : Sau-
» vez-vous sur la Montagne, de peur
» que vous ne périssiez avec les au-
» tres. Saint Louis a fait cesser

» les abominations de Babylone ; LE
» DUC D'ORLEANS en a redouté la
» contagion & les anathêmes. Tous
» deux dignes de notre vénération,
» tous deux Héros dans le Chriſtia-
» niſme ; puiſqu'il ne faut pas moins
» de force pour abandonner tout ce
» qui peut ſéduire, que pour vivre
» au milieu des preſtiges de la vanité,
» ſans en être ébloui. »

Le P. *Bernard* a conſacré dans ſon diſcours un trait admirable, dont il n'y a peut-être jamais eu d'exemple, & qui décèle bien la grandeur d'ame de M. LE DUC D'ORLEANS. » Un
» Prince, qui dans une affaire liti-
» gieuſe, où il ſe voit forcé malgré
» lui de plaider, porte le deſintéreſſe-
» ment & l'amour de l'équité juſqu'à
» fournir à un particulier de l'argent
» pour ſoutenir ſes droits contre lui,
» & qui, après avoir perdu ſon pro-
» cès, rend graces encore à ſa Partie
» de ce que, en le pourſuivant, elle
» lui a épargné une injuſtice. »

La ſeconde partie de cette Oraiſon funèbre eſt ſupérieure à la première. Elle demandoit auſſi plus de force & d'élévation. M. LE DUC D'ORLEANS y eſt repréſenté comme un protec-

teur des ſciences, comme un Père des pauvres, comme un modèle d'édification. » Juſte appréciateur des » talens, il en peſoit le degré; il en » démêloit le frivole; il en récom- » penſoit l'utile. Quoique ſenſible aux » graces touchantes de la Poëſie, » quoique parfaitement inſtruit de ce » que les Belles-Lettres ont d'amé- » nité, il donnoit rarement accès à » ceux qui n'excelloient que dans ce » genre d'étude. Les Belles-Lettres » lui paroiſſoient un moyen plûtôt » qu'une fin. D'ailleurs une raiſon » perſonnelle lui faiſoit éviter les Poë- » tes; ils ſont preſque toujours ten- » tés de louer. » Vous conviendrez, Monſieur, que ce dernier trait fait honneur à la délicateſſe d'eſprit de l'Orateur.

M. LE DUC D'ORLEANS, dans la protection dont il honoroit les ſciences, avoit égard au bien de la Societé & aux intérêts de la Religion. » Il » déteſtoit, dit le P. *Bernard*, ces gé- » nies ſuperficiels, dont une imagina- » tion fougueuſe fait l'unique talent; » qui croyent raiſonner juſte, parce » qu'ils s'expriment avec élégance; » convaincre, parce qu'ils ſéduiſent;

„ & qui réunis de concert contre no„ tre ſainte Religion, ſont convenus „ entre eux de ne briller qu'à ſes dé„ pens, & de ſe faire lire par les traits „ ſaillans d'impiété dont ils aſſaiſon„ nent leurs écrits. „ Jamais ſiècle en effet n'a été plus fertile que le nôtre en Ecrivains ſéditieux qui, à l'exemple du Poëte *Linière*, n'ont d'eſprit que contre Dieu. Ils ſe diſent les Apôtres de l'humanité, & ils ne voyent pas que c'eſt être mauvais Citoyen, que c'eſt faire un mal réel aux hommes que de leur ôter des eſperances qui ſeules adouciſſent les maux de cette vie; que c'eſt bouleverſer l'ordre des ſociétés, irriter le pauvre contre le Riche, le foible contre le Puiſſant, armer des millions de bras qui ſont arrêtés par un frein ſacré autant que par les loix. Il faut être bien dépourvû de talens pour être réduit à ſe diſtinguer par une façon de penſer qui deshonore aux yeux des vrais ſages. Il n'y a pas de ſi mince Auteur, qui, s'il vouloit ſe permettre de pareils écarts, ne pût briller au même prix. Ce mépriſable acharnement contre la Religion marque d'ailleurs plus de foibleſſe que de force dans l'eſprit. On

ne parleroit, on n'écriroit pas tant contre elle, si on ne la redoutoit intérieurement. Les Prosateurs, les Poëtes qui en font l'objet de leurs Satyres ressemblent à ces voyageurs tremblans qui ont peur des voleurs, & qui chantent de toutes leurs forces pour cacher leur crainte.

M. LE DUC D'ORLEANS étoit lui-même très-sçavant. ,, Si vous en doutiez, Messieurs, je vous dirois que
,, personne ne possédoit mieux que lui
,, toutes les Langues Mères; que sur
,, chaque genre de connoissances il
,, avoit des lumières à étonner les
,, maîtres de l'art. Je vous parlerois
,, de plusieurs ouvrages que sa plume
,, féconde a enfantés; d'un Traité sur
,, les spectacles, où il prouve com-
,, bien ce plaisir prétendu innocent
,, est contraire à l'esprit du Christia-
,, nisme; d'une Dissertation contre les
,, Juifs, capable de leur ouvrir les
,, yeux, si un voile vengeur ne leur
,, fermoit encore tout accès à la lumiè-
,, re; d'un Commentaire suivi sur les
,, Epîtres de saint Paul & les Pseau-
,, mes de David, où l'esprit est frappé
,, des recherches, & le cœur attendri
,, par l'onction. Mais ce que je ne puis

„ omettre, c'eſt que ſa vaſte érudition
„ ne lui donna jamais une plus haute
„ idée de lui-même; qu'il étoit ſça-
„ vant ſans faſte, ſans étalage, ſans
„ entêtement; qu'il avoit l'humilité
„ d'écouter la critique, & la grandeur
„ d'en profiter. „ Le P. *Bernard* ne pouvoit citer dans une Chaire Chrétienne que les ouvrages que M. LE DUC D'ORLEANS a faits ſur la Religion. Mais ce prince permettoit quelquefois à ſa plume des amuſemens littéraires. On m'a fait lire, entre autres, une traduction en vers blancs de l'Eneide de Virgile. Cette verſion eſt élégante, & n'a contre elle que la ſingularité des vers blancs, auxquels il feroit difficile d'accoutumer nos oreilles.

L'Orateur a varié ſon ſujet par quelques épiſodes liés avec art. Tel eſt le parallèle des Invalides & de l'Ecole Militaire, de Louis XIV & de Louis XV. „ L'un a ouvert un refuge
» à de braves Guerriers, courbés ſous
» le faix des ans, uſés par les Com-
» bats, couronnés mille fois par la
» Victoire; l'autre érige un lieu d'e-
» xercice où les ſiens apprendront,
» preſqu'en naiſſant, à combattre &
» à vaincre. L'un a ſçû récompenſer

» de fidéles sujets ; l'autre travaille à
» les rendre dignes de la récompense.
» Le premier établissement immortalise
» la reconnoissance & l'humanité de
» Louis XIV ; le second marque dans
» Louis XV une sage prévoyance &
» une prudente activité. Ces deux Mo-
» numens, voisins l'un de l'autre,
» annonceront à l'envi la gloire de
» deux regnes successifs, où le nom
» François a eu tant d'heureuses épo-
ques d'illustration. ».

Le P. *Bernard* a eu la satisfaction de ne rien dire qu'il n'ait vû, qu'il n'ait entendu, & dont il n'ait été mille fois le témoin. Il a peint son Héros d'après la vérité, & il a eu cet avantage, que pour le faire admirer, il n'a point été obligé d'aggrandir de petites actions, ni de chercher des nuances pour déguiser des foiblesses. Son Oraison funébre est aussi Chrétienne que l'a été la vie de M. LE DUC D'ORLEANS. On y auroit peut-être souhaité un peu plus de poësie ; ce genre d'éloquence en est susceptible. L'Auteur, qui certainement étoit en état d'y en mettre, a craint sans doute que le langage poëtique, trop prodigué, ne fît tort à celui de l'Evangile.

Plagiat. Ce n'eſt pas de nos jours, Monſieur, que le Plagiat s'eſt introduit ſur le Parnaſſe. Il y a long-tems qu'on en a reconnu la commodité. On nous accable de généalogies de Maiſons. Que ne nous donne-t-on celle de nos Beaux-Eſprits? Plus d'un Roturier eſt devenu Gentilhomme pour s'être emparé des titres vermoulus d'une nobleſſe ancienne & ruinée. Plus d'un Ecrivain s'eſt fait un nom pour s'être approprié des pièces charmantes enſevelies dans de vieux bouquins ignorés. Un ouvrage où l'on découvriroit ces larcins groſſiers ou déguiſés, ne ſeroit point un ouvrage inutile. Il ſeroit bien agréable de voir la filiation des idées, & de remonter juſqu'à la ſource des choſes que nous admirons le plus, & dont notre ignorance fait honneur à nos Auteurs modernes. Vous en connoiſſez pluſieurs, qui, ſi on les dépouilloit, ſeroient préciſément dans le cas du Geai de la fable. Il eſt ſur-tout un Poëte, regardé par quelques fanatiques comme l'aigle de notre âge: je parierois bien qu'un homme, qui auroit beaucoup lû, ne trouveroit rien de neuf dans ſes œuvres, ſi ce n'eſt quelquefois le coloris, la partie la moins

essentielle de l'art, & malheureusement aujourd'hui la plus recherchée.

Quoi qu'il en soit, j'allai voir dernièrement un célébre Amateur qui a une très-belle collection de livres qu'il a lûs. Notre conversation tomba par hazard sur les larcins littéraires. Je fus bien surpris, lorsqu'il me dit que la fameuse Idylle de Madame *Deshoulières*, intitulée, *les Moutons*, étoit copiée presque mot pour mot d'un ancien Poëte François. Pour m'en convaincre, il tira de sa Bibliothéque un volume qui a pour titre : *Promenades de Messire Antoine Coutel, Chevalier, Seigneur de Monteaux, des Ruez, Fouynais, &c.* Il me fit voir à la page 103 l'Idylle en question. C'est peut-être un des plus jolis morceaux qui se trouvent dans le recueil des bagatalles de Madame *Deshoulières*, & je suis persuadé qu'il ne contribua pas peu à sa réputation. Vous aurez le plaisir de comparer l'une & l'autre pièce. Voici d'abord celle d'*Antoine Coutel.*

Hélas ! petits Moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans allarmes ;
Sitôt qu'estes aymés, vous estes amoureux ;

Vous ne ſçavez que c'eſt de répandre des larmes.

Vous ne formez jamais d'inutiles déſirs :
Vous ſuivez doucement les loix de la nature ;
Vous avez ſans douleur tous ſes plus grands plaiſirs,
Exemps de paſſions qui cauſent la torture.

Nous ſommes malheureux, les ayant parmi nous ;
Car quoyque nous ayons la raiſon en partage,
Cette méme raiſon que n'avez point chez vous,
Nous réduit bien ſouvent dans un dur eſclavage.

N'en ſoyez point jaloux, innocens animaux :
Contre tant d'ennemis ce n'eſt point un reméde ;
Elle fait, ou plutôt elle agrandit nos maux,
Lorſque dans un beſoin nous implorons ſon ayde.

Elle promet beaucoup, & fait beaucoup de bruit ;
Impuiſſante qu'elle eſt, elle eſt toujours ſévère :
Un peu de vin la trouble, un Enfant la ſéduit ;
Et cependant partout on la craint, & révère.

Elle s'oppoſe à tout, & ne ſurmonte rien.

Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups estans dessous l'abboy de votre chien,
Que nous, nos sens gardés d'une telle chimère.
Ne vaut-il donc pas mieux, dans votre liberté,
Dans cette oisiveté, vivre comme vous faites ?
Et sans tant d'embaras, avec tranquillité,
Ne vaut-il pas bien mieux estre comme vous estes ?
A quoy bon les honneurs ? A quoi bon de l'esprit ?
Des biens de la fortune ? Et ceux de la naissance ?
Ces prétendus trésors, qui sont tant en crédit,
Ne valent pas le prix que vaut votre indolence.
Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
Par eux plus d'un remord nous afflige & nous ronge :
Nous voulons les garder, & les rendre éternels,
Sans penser qu'eux & nous passerons comme un songe.
Il n'est rien d'asseuré dans ce vaste Univers ;

Tout y est inconstant, & rien qui soit solide;
La fortune suivant ses caprices divers,
Fait, deffait ici-bas, & tout elle décide.

Notre prudence est vaine au moindre de ses coups.
Petits Moutons, paissez sans regle & sans science:
Vous estes plus heureux & plus sages que nous,
Quoy qu'en puisse jaser la trompeuse apparence.

Les changemens que Madame *Deshoulières* a faits à cette pièce ne lui ont pas coûté beaucoup de peine, comme vous allez voir.

Hélas, petits Moutons, que vous êtes heureux!
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans allarmes.
Aussi-tôt aimés qu'amoureux,
On ne vous force point à répandre des larmes.
Vous ne formez jamais d'inutiles désirs.
Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature;
Sans ressentir ses maux, vous avez ses plaisirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'imposture,

Qui font tant de maux parmi nous,
Ne se rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raison pour partage;
Et vous en ignorez l'usage.
Innocens animaux, n'en soyez point jaloux;
Ce n'est pas un grand avantage.
Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
Contre les passions n'est pas un sûr remède.
Un peu de vin la trouble, un Enfant la séduit;
Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
Est tout l'effet qu'elle produit.
Toujours impuissante & sévère,
Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien.
Sous la garde de votre chien
Vous devez beaucoup moins redouter la colère
Des loups cruels & ravissans,
Que sous l'autorité d'une telle chimère
Nous ne devons craindre nos sens.
Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
Dans une douce oisiveté?
Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes
Dans une heureuse obscurité,
Que d'avoir sans tranquillité
Des richesses, de la naissance,
De l'esprit & de la beauté?

Ces prétendus tréſors, dont on fait vanité,
Valent moins que votre indolence.
Ils nous livrent ſans ceſſe à des ſoins criminels;
Par eux plus d'un remords nous ronge.
Nous voulons les rendre éternels,
Sans ſonger qu'eux & nous paſſerons comme un ſonge.
Il n'eſt dans ce vaſte Univers
Rien d'aſſuré, rien de ſolide.
Des choſes ici bas la fortune décide
Selon ſes caprices divers.
Tout l'effort de notre prudence
Ne peut nous dérober au moindre de ſes coups.
Paiſſez, Moutons, paiſſez ſans régle & ſans ſcience:
Malgré la trompeuſe apparence,
Vous êtes plus heureux & plus ſages que nous.

Il faut convenir que Madame *Deshoulières* avoit le goût bon; car cette pièce eſt ce qu'il y a de mieux dans le recueil poudreux de Meſſire Antoine *Coutel*. qui vivoit en 1640. L'Idylle de Madame *Deshoulières* eſt de 1674.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 15
Avril 1752.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE IV.

JE me trompe peut-être, Monſieur, mais je ne connois point de ſujet plus ſuſceptible du ſublime de l'Epopée que la conquête du Méxique. Quelle carrière immenſe & neuve cet évenement extraordinaire n'ouvre-t-il pas à l'imagination? La découverte d'un Monde nouveau, dont on ignoroit l'exiſtence ; la ſurpriſe muette des Peuples qui l'habitent à l'aſpect de nos vaiſſeaux, de ces Maiſons flottantes & animées, qu'ils prennent pour des Monſtres Souverains des vents & des eaux ; leur ſaiſiſſement, lorſqu'ils entendent pour la première fois le fracas meur- Le Méxique conquis.

trier de notre Artillerie; leur frayeur à la vûe de nos chevaux & de nos Cavaliers, qu'ils se figurent ne former qu'un seul être; le contraste des visages, des habillemens, des armes, des mœurs, de la Religion; le préjugé qui leur persuade que nous sommes des Dieux; la tradition reçûe parmi eux que leur Empire seroit détruit par les enfans du Soleil, qui viendroient de l'Orient; des millions d'hommes vaincus par une poignée d'Etrangers: est-il quelque Lecteur que tant de merveilles trouvent insensible, & dont l'esprit se refuse à l'admiration qu'elles méritent?

L'Antiquité, même fabuleuse, n'offre rien de comparable à cette expédition. J'ose dire aussi qu'il n'est point de Héros qui puisse soutenir le parallèle avec FERNAND CORTEZ. Il se trouve placé, pour ainsi dire, entre les deux Mondes ligués contre lui. L'Ancien & le Nouveau conspirent sa ruine. Il a en tête une effroyable multitude d'Indiens; il est obligé de retourner sur ses pas pour aller combattre une flotte d'Européens. Il en triomphe; il leur pardonne; ils se rangent sous ses

drapeaux. Il revole à ſa conquête. Enfin, après vingt batailles, après la priſe ou la ſoumiſſion de cinquante Villes, après la défaite de trois Empereurs, après le ſiège opiniâtre d'une Capitale, plus peuplée que Paris, & défendue par l'Art & la Nature, le grand CORTEZ, avec douze cens hommes, vient à bout de ſon entrepriſe en moins de trois années, & le Méxique obéït paiſiblement à ſes loix.

La gloire la mieux acquiſe eſt ſouvent conteſtée. On voit dans une Tragédie d'Euripide un Perſonnage qui accuſe Hercule d'être poltron; c'eſt-à-dire, qu'il y a eu un homme qui n'a pas été de l'avis du genre humain, & qui a donné un démenti à toute la Terre. Le *Pour* & le *Contre*, dit *Balzac*, ſont venus au Monde avec le *Mien* & le *Tien*, & la Raiſon n'eſt pas plus ancienne que la Déraiſon. Il s'eſt trouvé des Ecrivains, dont la plume jalouſe a pris à tâche de flétrir les lauriers de CORTEZ. Ils repréſentent les Américains comme des Peuples ignorans, foibles & ſtupides: ils imputent encore à leur vainqueur des cruautés inouies.

Sans entrer ici dans des discussions apologétiques, il est certain 1°. que l'Empire du Méxique étoit le plus plus puissant & le plus formidable qu'il y eût dans cette partie du nouveau Monde. Son étendue, du Levant au Couchant, étoit de plus de cinq cens lieues, & sa largeur, du Midi au Septentrion, de deux cens. L'Etat étoit gouverné par un Prince belliqueux. Les Peuples étoient soumis à une Religion, à des Loix. Guerriers par inclination, ils étoient rédoutés de leurs voisins. Cependant, dira-t-on, un petit nombre d'Etrangers sème la terreur & l'épouvante dans des armées de deux cens mille combattans. Je ne vois rien là que de très-naturel. Je suppose que les habitans de quelque Planète, de la Lune, par exemple, se frayassent un chemin jusqu'à notre globe sur des châteaux ailés soutenus par les vents, & que du haut des airs des machines inconnues fissent pleuvoir sur nous la flamme & la mort, je doute que nos plus grands Philosophes, que nos Guerriers les plus intrépides pussent se défendre d'un premier mouvement de surprise & d'effroi. Telle dut être,

& telle fut l'impreſſion que fit l'arrivée des Européens ſur les Indiens. Mais lorſque leurs yeux furent accoutumés à cette nouveauté, ils ſe battirent avec fureur, ſouvent avec avantage, & défendirent en deſeſpérés leurs Dieux, leur Patrie & leurs Rois.

2°. Quant à l'inhumanité des vainqueurs, il ſeroit difficile de les juſtifier pleinement ſur cet article. Mais les Ecrivains qui leur font ce reproche confondent les premiers tems de la conquête avec les tems poſtérieurs. Il eſt évident par les Lettres qui nous reſtent des Rois Catholiques *Ferdinand* & *Iſabelle*, qu'ils avoient autant d'envie d'étendre la Religion Chrétienne que la domination Eſpagnole. L'attention de faire monter des Miſſionaires ſur les Vaiſſeaux en eſt une preuve. Le Cardinal *Ximenès* étoit dans les mêmes ſentimens, & *Charle-Quint*, quoique moins ſcrupuleux, s'oppoſa toujours aux projets trop cruels qu'on lui ſuggéra pour exterminer les Américains ou pour les réduire dans l'eſclavage. Le livre de *Barthelemi de Las Caſas*, Evêque de Chiappa, qui a publié par tout l'U-

nivers l'avarice & la barbarie des Conquérans, eſt une déclamation plutôt qu'une hiſtoire. CORTEZ épargna tant qu'il put le ſang des Indiens, & il eût été à ſouhaiter pour ces malheureux que tous les Eſpagnols euſſent imité ſa clémence, au rapport de quelques Ecrivains.

Le vainqueur du Méxique a donc toutes les qualités d'un Héros, & ſes victoires fourniſſent à Calliope le plus beau ſujet de Poëme épique, qui fut jamais. Ses grandes actions tiennent tellement du prodige, qu'un Poëte pourroit peut-être les chanter avec ſuccès, ſans le ſecours d'un autre Merveilleux. Si cependant il vouloit avoir recours à des cauſes ſurnaturelles, & employer ce qu'on appelle les *Machines*, le ſujet même lui en fourniroit. Il n'auroit, par exemple, qu'à peindre le Nouveau Monde ſoumis à l'empire de Satan, les vains efforts de l'Ange des ténèbres pour conſerver ſa domination dans ces triſtes climats, CORTEZ triomphant par l'étendart de la Croix : quoique à dire vrai, cette fiction ne ſeroit pas neuve.

C'eſt ſous ce point de vûe édifiant

qu'un Anonyme vient de nous présenter le *Méxique Conquis* en douze Livres. Ce Poëme (si l'on peut donner ce nom à un ouvrage en Prose) est précédé d'un Discours, qui m'a paru très judicieux. » Lorsque, dit » l'Auteur, l'éloignement & l'igno» rance du siècle, les passions des Au» teurs contemporains cachent ou dé» robent la cause des grands évene» mens, elle devient du ressort de l'in» vention. Il semble que cette inven» tion remplisse le vuide que notre » curiosité regrette. Il en est des faits » historiques comme de ceux de la » Nature. Dès que la certitude man» que sur leur origine, un systême » vraisemblable peut y suppléer. » J'ajoute que, quand même les causes des évenemens seroient parfaitement connues, il seroit permis à un Poëte de changer ces causes, & de s'écarter de la marche ordinaire de la Nature. C'est surtout dans cette sorte d'invention que brille la grande Poësie, & non dans une narration séchement rimée de faits historiques.

L'Anonyme s'excuse de ce qu'il a traité son sujet en Prose. Il en apporte une raison à laquelle il n'y a point

de replique ; c'eſt qu'il ne ſçait point faire de Vers. Mais, ſans renouveller ici les paradoxes littéraires, il n'y a perſonne qui ne convienne avec lui que la Poëſie conſiſte principalement dans les images, dans la force & la nobleſſe des penſées, dans la chaleur & le brillant des expreſſions, & que toutes ces beautés, les ſeules vraies, ne ſont point interdites à la Proſe. Malgré cela, il donne ſans balancer la préférence à la Verſification. Il s'exprime là-deſſus avec une modeſtie, admirable dans un Proſateur. » La » Meſure & la Rime, dit-il, doivent » donner plus de force aux traits & » au coloris, par la préciſion qui naît » de la gêne même du Vers. C'eſt un » avantage qu'on ne peut leur con- » teſter, & que j'admire. Les mêmes » beautés de détail, bien traitées en » Proſe, peuvent émouvoir : expri- » mées par une verſification noble, » elles ont le droit d'enlever. »

L'eſſentiel eſt de plaire ſoit en Vers, ſoit en Proſe. Je diſtinguerai, Monſieur, dans *le Méxique Conquis*, la partie Hiſtorique & la partie Poëtique. Tout le monde connoît l'*Hiſtoire de la Conquête du Méxique*, par *An-*

tonio de Solis. L'élégance de ſa plume, la juſteſſe & la ſolidité de ſes réflexions, la gloire de ſes compatriotes conſacrée dans cette Hiſtoire; tout concourut à lui donner beaucoup de vogue en Eſpagne. L'ouvrage eſt ſi intéreſſant par lui-même, que la traduction Françoiſe, qui d'ailleurs eſt bien écrite, fut reçue parmi nous avec un ſuccès qui ſe ſoutient depuis un demi ſiècle. Mais il y a peu de fond à faire ſur tout ce qu'avance *Antonio de Solis*. Il a la bonne foi de prévenir lui-même ſon Lecteur qu'il ſera obligé d'embraſſer le vraiſemblable, & de chercher ſouvent le poſſible: ce ſont ſes propres termes. Il décrie les Auteurs d'après leſquels il a travaillé; il blâme juſqu'à *Dias* qu'il ſuit néanmoins. Il aſſure, au commencement de ſon Hiſtoire, qu'il ſe ſervira de Mémoires particuliers qu'il a raſſemblés, & lorſqu'il prend un parti ſur quelque fait incertain, on ne le voit jamais s'appuyer de ces prétendus Mémoires. On ſeroit aſſez diſpoſé à croire qu'il en a eu effectivement, s'il avoit l'attention de les citer; mais il paroît que ſa probité répugne à ſoutenir juſqu'au bout cette

fiction. On peut lui reprocher encore le desordre & la confusion qui regnent dans les batailles, dans les siéges, & dans toutes les dispositions militaires qu'il entreprend de tracer. Sa description de la ville même du Méxique est si imparfaite, si peu détaillée, qu'elle ne peut satisfaire le Lecteur le moins difficile. Ajoutez à cela qu'il est superstitieux & crédule : il rapporte des prodiges sans nombre, plus capables d'aliéner que d'établir la confiance. Il tombe encore dans de fréquentes contradictions ; j'en rapporterois mille exemples, si c'étoit ici le lieu. Enfin, son Histoire, dont j'avoue que la lecture est très-amusante, n'est qu'un tissu d'agréables mensonges. C'est l'idée qui m'en est restée : je viens de la relire à l'occasion du *Méxique conquis*.

Je ne prétends pas que l'Auteur de ce dernier ouvrage soit plus véridique qu'*Antonio de Solis* : il n'a point travaillé sur des Mémoires particuliers. Mais, dumoins, il est mieux lié, plus suivi, plus judicieux ; &, fiction pour fiction, on doit préférer celle qui est vraisemblable à celle qui ne l'est pas. Les événemens, quoique

produits par le merveilleux, ſont ici placés avec ordre. On les voit naître les uns des autres, ſans s'embaraſſer & ſans ſe détruire. C'eſt une chaîne légére & non interrompue; on ne perd jamais le fil dans le détour de ce labyrinthe poëtique. Tout ce qu'il y a de plus eſſentiel dans l'Auteur Eſpagnol ſe trouve enchaſſé avec art, & reſſerré avec préciſion dans l'Ecrivain François. Celui-ci va plus loin. Il donne une idée générale & juſte de tout le Nouveau Monde, tel qu'il eſt aujourd'hui; ce que n'a pu faire l'Hiſtorien. CORTEZ, au dixième livre, eſt tranſporté dans la Sphère de l'Avenir, *Colomb* lui découvre les poſſeſſions des différens peuples de l'Europe en Amérique. Il entre dans un détail curieux de leur navigation, de leur commerce, de la poſition & des productions de chaque partie de ce Continent. Ce morceau eſt bien fait & très-inſtructif. *Le Mexique conquis*, comme l'Hiſtoire, eſt donc plus étendu que celle *d'Antonio de Solis*, & me paroît auſſi intéreſſant.

Comme Poëme, il me ſeroit aisé de vous en faire voir l'ordonnance, la proportion & l'union de toutes les

parties, le choix des obstacles & des ornemens, l'art de suspendre l'attention jusqu'à un dénouement imprévû. Mais ma méthode en général n'est pas d'analyser. Je suis impatient de vous faire lire quelques beaux endroits. L'Auteur, dans le premier livre, peint son Héros, & les principaux guerriers qui doivent combattre sous ses ordres. On admire la justesse & la varieté de ses caractères. Lorsque la Flotte est près de mettre à la voile, Satan en est informé par le Démon de Cozumel. Le Monarque des Enfers rassemble les chefs & les milices de son Empire, dans un Temple bâti sur la Mer du Sud. Des amas de vapeurs & d'exhalaisons sont les matériaux qui ont servi à la construction de l'Edifice. Les parties les plus déliées de la matiere ont acquis de la solidité. On a mis en usage les Météores & les différentes réfléxions de la lumiere, pour leur donner l'apparence des marbres & des metaux les plus précieux. On les a employés avec un art qui imite les prodiges de la sculpture & le coloris des pinceaux les plus hardis. » Ce Temple est à dé» couvert; c'est une Rotonde. Il

» s'élève sur cent dégrés qui l'environ-
» nent de toutes parts ; il est ouvert
» de tous côtés. Un double rang de
» mille Colonnes d'Ordre Corinthien,
» placées à distance égale, est sa seule
„ enceinte ..... Les chapitaux des
„ Colonnes sont chargés de Trophées
„ ou de Génies. Ceux-ci tiennent des
„ médaillons, dans lesquels sont re-
„ présentés les principaux exploits de
„ Satan. On n'y a rien oublié de tout
„ ce qui peut flater la vanité du Mo-
„ narque, & depuis le combat des
„ Anges rebelles & la chûte du
„ premier homme, on y voit l'his-
„ toire de l'erreur & des vices
„ qui ont précipité le genre hu-
„ main dans l'Abîme. Le Trône du
„ Souverain est élevé au milieu du
„ Temple. Déja les Démons les plus
„ redoutables occupent les Trônes
„ inférieurs, rangés autour du sien.
„ La Multitude les environne, & se
„ répand jusques sur les dégrés; & les
„ Puissances de l'air, architectes de cet
„ édifice, voltigent sur la Galerie su-
„ périeure. „ Voilà, Monsieur, une fic-
tion assez belle, & vous conviendrez
que ce *Pandæmonium*, ou Palais de
Satan, élevé par des causes Physiques,
offre un tableau plus vraisemblable

que la maſſe de Métal que Milton fait ſortir de terre au ſon des inſtrumens.

L'Auteur, dans les batailles qu'il décrit, obſerve toujours les règles de la Tactique, & cette exactitude ne nuit point à la chaleur. Sa narration eſt en images. Je ne citerai que ce petit morceau. „ Muſe des combats, „ tu dédaignes de raconter ceux où „ la confuſion & le deſeſpoir ne laiſ- „ ſent aucune place aux faits héroï- „ ques. Tu vois avec horreur toute „ une Nation qui ſe précipite ſur le „ glaive Eſpagnol. Une Colonne hé- „ riſſée de fer & de feux, ſemblable „ à la foudre chaſſée par un vent „ violent, extermine plutôt qu'elle „ ne combat. Les cris & l'acharne- „ ment ſont de vains obſtacles; elle „ ſe fraie un chemin à travers le Car- „ nage, qui ne ceſſe que par la rapi- „ de retraite de l'ennemi. „

La mort de *Montéſume*, Empereur du Mexique, qui termine le huitième Livre, m'a paru intéreſſante. L'Auteur, en traçant ſon caractère, concilie les contradictions d'*Antonio de Solis* ſur les grandes qualités & la foibleſſe qu'il attribue à ce Prince, en

le peignant comme la victime d'une erreur volontaire sur l'Idolatrie. *Montésume*, comme on sçait, fut blessé mortellement d'un coup de pierre, en voulant arrêter par sa présence les efforts de ses sujets, révoltés contre les Espagnols, qu'il avoit pris ou feint de prendre sous sa protection. » Il n'a-
„ voit rien de barbare que la naissance.
„ Son cœur étoit noble, son esprit
„ sublime, sa politique profonde. Il
„ s'étoit élevé sur le Trône par sa
„ valeur; il s'y étoit maintenu par sa
„ sagesse; généreux, sévère, l'injus-
„ tice trouvoit en lui un vengeur. Ses
„ graces & ses bienfaits prévenoient le
„ mérite. Réservé, concis, éloquent,
„ l'agrément & la dignité habitoient
„ sur ses lévres; falloit-il que l'éclat
„ d'un naturel si beau fût terni par le
„ despotisme? Il se plongea dans la
» mollesse & dans la cruauté. La su-
» perstition consacra ses défauts; l'or-
» gueil ne lui permit pas de les recon-
» noître. Esclave de l'Enfer, le Ciel,
» qui seul pouvoit rompre ses chaî-
» nes, ne s'ouvrit point pour lui. Les
» vœux ardens des Castillans furent
» rejettés. Les Divinités & les Pas-
» sions, auxquelles il avoit sacrifié,

» saisirent leur victime. » La douleur des Méxicains aux obsèques de leur Empereur est exprimée d'une manière touchante. » Ils partent : un pro-» fond silence & leur tristesse commen-» cent cette pompe lugubre. Toute » la Nation est accourue à ce specta-» cle. L'air retentit de gémissemens. » Le corps sanglant du Monarque » est deposé dans le Temple du Dé-» mon de la guerre. Ce deuil est son » ouvrage & son triomphe. Les Mi-» nistres impurs achèvent leurs super-» stitieuses cérémonies. Le Peuple » les suit aux tombeaux des Rois. C'est » là que les restes du grand Monté-» zume sont consumés par les flam-» mes. Ils deviennent un holocauste » agréable à Satan. Ses cendres sont » arrosées de sang humain. Alors les „ regrets s'exhalent en cris confus, & „ les cavernes répètent longtems „ les clameurs & les hurlemens qui „ accompagnent ces terribles funé-„ railles.

L'Auteur ne réussit pas moins à personnifier les Etres Moraux. Voici comme il peint la Politique. „ Fille „ de l'orgueil & de la timidité, elle „ nâquit en Asie au milieu de la cor-

„ ruption des mœurs. Elle parcourut
„ la Grece ; elle se fixa en Italie.
„ Satan l'adopta. Il l'établit pour re-
„ gner sur les Souverains soumis à la
„ foi. Sous le masque de la modé-
„ ration, elle introduisit dans leurs
„ ames les vices qui l'accompagnent.
„ L'hypocrisie, l'artifice, le soupçon,
„ maux funestes aux peuples & aux
„ Etats, viennent à sa suite. Elle souf-
„ fle sans cesse les étincelles des révo-
„ lutions ; elle jette les semences de
„ la guerre au milieu de la sécurité
„ de la paix. Par elle la trahison, la
„ perfidie, frayent le chemin aux pro-
„ jets ambitieux. Elle se plaît dans
„ les Cours, où le Despotisme don-
„ ne la loi, où le luxe couvre & en-
„ tretient la soumission & la misère. „

Ces différens traits suffisent, Monsieur, pour vous donner une idée avantageuse du génie & du stile de l'Auteur. Quelques gens de lettres de ma connoissance, qui ont lu cet Ouvrage, m'en ont paru satisfaits. S'il y a quelque défaut, c'est que l'amour de *Cortez* & de *Marine* n'est pas assez intéressant. Cette *Marine* étoit Indienne, & fille d'un Cacique. Elle s'attacha au Général Espagnol. Si l'on

en croit *Antonio de Solis*, elle devint sa concubine, & en eut même un enfant. Cependant notre Auteur en fait une Prophéteſſe, & une Martyre de la chaſteté. Ce qui peut autoriſer cette fiction, c'eſt que le même *Antonio* dit qu'elle paſſoit pour inſpirée parmi quelques Eſpagnols, & généralement chez les Indiens. Quoi qu'il en ſoit, ſes amours avec CORTEZ auroient mis plus de chaleur & d'intérêt dans le Poëme, ſi l'Auteur les eût rendus plus ſenſibles par des détails.

Le Mexique conquis eſt dédié à M. *Le Duc de Penthièvre* Un Ouvrage, qui reſpire la Religion & les mœurs, où la puiſſance divine ſe manifeſte avec tant d'éclat ſur les progrés de la Foi & ſur le ſort des Empires, pouvoit-il paroître ſous de plus heureux auſpices que ſous ceux d'un Prince, modèle de toutes les vertus morales & Chrétiennes dans un âge & dans un rang, qui ſemblent diſpenſés de donner de pareils exemples.

Lettre. Comme l'Electricité eſt à la mode, vous lirez avec plaiſir, Monſieur, la Lettre ſuivante, écrite à une Dame par un Sçavant qui a de l'eſprit. La

clarté de son systême, & la briéveté de sa Lettre m'autorisent à vous la communiquer.

„ Vous êtes curieuse, Madame ; „ de savoir quelle est la cause de „ l'Electricité en général, & en par„ticulier de celle des Nuages ora„geux, qui fait aujourd'hui la ma„tière de la plûpart des conversations. „ Je vous ai déja renvoyée au Livre „ de M. l'Abbé *Nolet*, où cette ma„tière est traitée d'une manière sça„vante & ingénieuse, mais vous „ voulez absolument que je vous dise „ mon sentiment. Le voici.

» Il est certain que la matiere du » feu, que plusieurs Physiciens disent » être répandue partout, & dont ils font » la matière de l'Electricité, est sujette » à de très-grandes difficultés. Le feu » enfermé & qui n'est pas dans » un air libre & circulant, s'éteint dans » le moment ; comment donc celui » qui est dans les pores des corps ne » s'éteint-il pas ? Un corps chaud se » refroidit peu à peu en communiquant » sa chaleur aux corps voisins ; comment » la chaleur de ce feu enfermé dans „ les pores d'un corps n'a-t-elle pas le » même sort ? Un feu se consume bientôt » si on ne lui fournit sans cesse de l'ali-

» ment : qui eſt-ce qui fournit de l'a-
» liment à celui-ci dans ſa priſon ?
» Le feu eſt extrêmement élaſtique
» & s'etend de tous les côtés, témoin
» celui qui eſt dans un Canon qui
» cauſe de ſi grands effets en ſe di-
» latant ; il eſt plus élaſtique & s'é-
» tend bien plus que l'air. D'où vient
» que le feu qui eſt dans la Zone
» Torride ne s'étend pas dans les
» Glaciales, comme feroit l'air de
» cette Zone Torride, s'il n'y en
» avoit point dans les autres Zo-
» nes ? D'où vient qu'un tuyau de fer
» qui a moins de pores donne plus de
» feu qu'une verge ſolide qui en a da-
» vantage ? Il y a une infinité d'autres
» difficultés ſur cette matière du feu
» répandue & enfermée dans les pores
» de tous les corps ; mais je crois que
» celles-ci vous ſuffiront pour paroî-
» tre & briller même dans une con-
» verſation.

» Paſſons donc à notre manière
» d'expliquer l'Electricité. Il eſt aiſé
» de voir que ſa matière vient du
» Globe Electrique frotté. Si la
» verge de fer ne communique point
» avec lui, ſi le Globe ceſſe de
» tourner, cette verge ne donne plus

» d'Electricité. C'est donc le Globe
» qui est la source d'où la matière
» Electrique se communique à la
» verge. Mais quelle est donc cette
» matière qui vient du Globe? Il
» faut tâcher de vous la mettre sous
» les yeux, si nous le pouvons. Si
» l'on couvre le Globe d'une Etoffe,
» par exemple d'un Velours, nous
» en verrons sortir continuellement
» une espèce de poussière, quand
» on le frottera. Il donnera même
» une odeur, & d'autant plus forte
„ que le frottement en sera plus fort;
„ & si on continue à le frotter longtems
„ & fortement, il donnera de la cha-
„ leur, de la fumée, & même du feu.
„ Cette poussiere visible, cette odeur
„ & cette fumée, sont sans doute
„ des parties du corps frotté; il doit
„ donc en être de même du Globe
„ nud & sans étoffe. Il doit en sortir,
„ aussi bien que des mains qui le
„ frottent, des particules, comme il
„ en sort de tous les corps frottés.
„ La difficulté est de sçavoir com-
„ ment ces particules vont à la verge
„ de fer & y donnent des étincel-
„ les. Elles trouvent, au sortir du

„ Globe, un air qui a un mouvement
„ en tous ſens, de l'aveu de tout le
„ monde, & de plus, ſuivant tous
„ ceux qui ne ſont pas Newtoniens,
„ une matiere qu'on appelle éthérée
„ qui emporte & enveloppe la Terre,
„ & qui a auſſi un mouvement en
„ tous ſens. Cet air & cette autre
„ matière repouſſent ces particules
„ dans tous les ſens, & s'il y a au-
„ près d'elles un corps dont les par-
„ ties ne ſoient pas mues dans tous les
„ ſens comme ſont tous les ſolides,
„ & parmi ceux ci les plus durs, tel
„ qu'eſt le fer, elles ſe réfugient au-
„ près de ces corps qui ne les re-
„ pouſſent point. Voilà donc la rai-
„ ſon pourquoi elles paſſent du Globe
„ à la verge de fer.

„ Ce n'eſt pas tout. Il faut en-
„ core donner la raiſon pour laquelle
„ nous tirons des étincelles de cette
„ verge. Quand nous en approchons
„ un ſolide, tel que le doigt, du fer,
„ ou tout autre, ce ſecond ſolide étant
„ ainſi approché, les particules qui
„ voltigent autour de la verge ont la
„ même raiſon pour s'approcher de
„ lui, étant repouſſées par l'air & par la
„ matière éthérée, qu'elles en ont d'ap-

„ procher de la verge ; elles courent
„ donc avec une grande viteſſe pour
„ ſe réfugier auprès de lui. Mais elles
„ ne peuvent faire cela ſans choquer
„ ce corps, & ſans en être réfléchies.
„ De ſorte que celles qui ſont réflé-
„ chies rencontrant celles qui vien-
„ nent encore au nouveau ſolide, il ſe
„ fait entr'elles un choc violent dans
„ le chemin. Or nous ſçavons que
„ toutes les fois qu'il y a un choc
„ rude entre deux corps, & qu'il ſe
„ détache des particules de ces corps,
„ il ſe fait du feu ; il doit donc ſe faire
„ du feu dans celui-ci. Ce feu ne
„ paroît que dans l'inſtant que les
„ deux corps aprochent l'un de l'au-
„ tre, & ceſſe, lorſqu'on tient le ſe-
„ cond ſolide fixe au meme point,
„ parce que la premiere partie de
„ l'athmoſphère qui ſe précipite de
„ la verge au ſecond ſolide n'eſt re-
„ fléchie & ne choque celle qui vient
„ après elle qu'au premier inſtant, &
„ que dans le ſecond elles demeurent
„ toutes deux en equilibre ſans ſe
„ choquer.

„ Voilà, Madame, les principes ſe-
„ lon leſquels j'explique ce que l'on
„ découvre tous les jours dans l'Ele-
„ ctricité.

„ Vous ne manquerez pas de me
„ demander l'application de ces prin-
„ cipes aux découvertes que M. *Fran-*
„ *quelin* vient de faire de l'Electricité
„ des Nuages orageux. La voici en
„ deux mots. Il y a toujours deux
„ vents contraires, l'un supérieur &
„ l'autre inférieur, dans un tems d'ora-
„ ge. Ces deux courants se frottent l'un
„ l'autre dans la ligne du contact; voilà
„ donc déja un frottement, comme il
„ y en a un dans l'Electricité du Globe
„ & du tube electrique, & peut-être
„ qu'un jour on trouvera de l'Electri-
„ cité venant de ces vents seulement,
„ sans nuage orageux : mais puisqu'on
„ n'a trouvé jusqu'à présent de l'Elec-
„ tricité que dans les nuages, il faut
„ s'en tenir à cette cause. Il est dif-
„ ficile que ces deux vents contraires
„ se frottent sans qu'il se fasse des tour-
„ billons sur la ligne de leur contact,
„ de même que deux courants contrai-
„ res d'eau ne peuvent se frotter
„ l'un l'autre, sans qu'il se forme
„ des tourbillons entre eux. Ces
„ tourbillons d'air entrainent avec
„ eux les vapeurs & les exhalaisons
„ qu'ils trouvent sur leur chemin ;
„ ce qui fait qu'ils sont vûs com-
me

„ me des nuages épais & noirs. Vous „ n'avez pas besoin maintenant, „ Madame, que je vous en dise da- „ vantage. Vous voyez déja de vous- „ même, que ces tourbillons ou ces „ nuages sont dans l'air ce que des „ globes de leur grandeur, & qui „ tourneroient avec leur vîtesse, y „ feroient. En tournant avec une „ rapidité extrême ils frottent toute „ la vaste masse d'air qui répond à „ leur circonférence, ils repoussent „ au loin une quantité prodigieuse de „ particules que le mouvement en „ tout sens de l'air & de la matiere „ éthérée, chasse contre les solides „ qui se trouvent dans la sphere de „ leur activité, sur-tout contre le fer. „ Voilà, Madame, ce que vous vou- „ lez sçavoir de l'Electricité: je pense „ que si je vous en disois davantage, „ je ne pourrois que vous ennuyer: „ je crois seulement que je ne peux „ me dispenser de vous dire en deux „ mots, comment le choc de deux „ Atmosphères électriques, rend les „ particules de ces deux Atmosphé- „ res lumineuses. Ces particules ne „ peuvent se choquer ainsi, sans „ prendre un mouvement de rotation.

„ Il est aisé d'en faire l'expérience.
„ Si l'on choque des corps sensibles
„ par les côtés, on les verra s'en
„ aller en piroüetant. Ces particules
„ ainsi piroüetantes avec une grande
„ vîtesse, poussent d'un centre à la
„ circonférence la matiere éthérée
„ dans laquelle elles sont; & cette
„ impulsion de la matiere éthérée,
„ communiquée à nos yeux, fait sur
„ nous la sensation de la lumiere. Mais
„ restons-en là : je comprends que je
„ ferai bien de finir, & de vous assu-
„ rer du profond respect, &c.

Je suis, &c.

A Paris, ce 5
Octobre, 1752.

LETTRE V.

Eclaircissemens sur deux Plagiats.

LES deux Plagiats que je vous ai indiqués, Monsieur, dans mes Lettres du 5 & du 15 Avril de cette année, ont excité sur le Parnasse une dispute qui dure encore. Plusieurs personnes ont fait entendre, soit de vive voix, soit dans des écrits publics, que

mes accusations n'avoient aucun fondement. Ce reproche exige que je me justifie. Je commence par l'Idylle de Madame *Deshoulières*, intitulée, *les Moutons*. Cette pièce charmante se trouve, à quelques changemens près, comme je l'ai fait voir, dans les *Promenades peu fréquentées de Messire Antoine Coutel, Chevalier, Seigneur de Monteaux, &c.* Est-ce Madame *Deshoulieres*; est-ce *Coutel* qui est le plagiaire? Je n'ai rien négligé pour résoudre ce problême, & je me flatte que mes recherches & mes réflexions m'ont mis en état de vous écrire quelque chose de vraisemblable sur ce point intéressant.

Quelques Lecteurs ont prétendu que *Coutel* n'avoit jamais vû le jour, & que c'étoit un nom imaginaire. Il m'a donc fallu m'assurer d'abord de l'existence de ce Poëte. Pour m'en éclaircir, je ne pouvois mieux m'adresser qu'au célébre M. *de Clairambault*. Il m'a renvoyé à M. l'Abbé *Cherin* qui lui est attaché & qui par les lumieres de son esprit & la douceur de ses mœurs, est digne de travailler dans le Cabinet d'un Généalogiste aussi poli que sçavant. M.

l'Abbé *Cherin* s'eſt donné la peine de parcourir avec moi les titres qui concernent la famille de *Coutel*. Nous avons trouvé l'extrait Baptiſtaire de notre Poëte, copié ſur les Regiſtres de la Paroiſſe de S. André des Arts. Cet extrait eſt conçu en ces termes : *Le 9 Septembre, l'an 1622, environ ſept heures du ſoir, Baptême d'Antoine, fils de M. Antoine Coutel, Conſeiller du Roi en la Cour des Aydes à Paris, & de Demoiſelle Marie Forget*; &c. Dans un autre Volume, qui contient encore des titres de cette famille, nous avons lû : *Antoine Coutel, Chevalier, Seigneur de Montéaux, Ruez, &c. y demeurant Baillíage de Blois, maintenu dans ſa Nobleſſe par Jugement de M. de Machault, Intendant de la Généralité d'Orléans, du 25 May 1668.* Reſte à ſçavoir ſi ce *Coutel* ſe mêloit de rimer. Sa famille l'atteſte, & ſon petit neveu, qui eſt un homme de condition, m'a aſſuré que dans les Châteaux de Ruez & de Monteaux, il étoit reſté beaucoup de vers manuſcrits de ſa façon. Voilà donc l'exiſtence & le talent de *Coutel* bien conſtatés. Il s'agit maintenant de prouver qu'il a fait l'Idylle des Moutons;

1°. La pièce de Madame *Deshoulières* a été composée en 1674. C'est la datte qu'on lui donne dans toutes les éditions. On peut fixer à peu près l'année où *Coutel* a fait son Idylle. Il a présidé lui-même à l'édition de son Recueil, comme on le voit par une Dédicace qui est à la tête, & qui est de lui, sous le titre de : *L'Auteur à Philis, Préface.* Il rappelle à cette *Philis* qu'elle a eu la plus grande part à ses *Promenades.* » Vous pourrez, » lui dit-il, y considérer avec quel» que sorte de plaisir la puissance de » vos singulieres perfections, qui, » *depuis plus de vingt ans*, se se» roient augmentées, si elles n'eussent » été dès-lors au souverain degré de » leur grandeur. » Il est bien évident par ces paroles que les *Promenades* n'ont été imprimées que *plus de vingt ans* après qu'elles ont été faites. L'Auteur dans cette même Préface prévient *Philis* que ses Ouvrages *sentent la jeunesse.* » Mais je confesse in» génûment, ajoûte-t-il, que si j'ai » aucun talent, celui du Parnasse, » ou qui en approche, m'est le plus » foible & le dernier, auquel mon » génie a le moins d'inclination : il

» n'y aura pas de quoi s'étonner si
» je n'y ai pas réussi avec tout le
» succès que j'eusse désiré : & puis
» vous sçavez, PHILIS, combien
» d'autres affaires, & d'autres ou-
» vrages plus sérieux & d'un autre
» prix, m'ont toujours occupé. » On
ne doit donc regarder ces *Promenades*
que comme les amusemens des pre-
mières années de *Coutel*. Je suppose
qu'il aura cessé de versifier à trente
ans ; il me semble que c'est assez étendre sa jeunesse poëtique, suivant
l'axiome de M. Gresset.

Persuadé que l'harmonie
Ne verse ses heureux présens
Que, sur le matin de la vie,
Et que sans un peu de folie,
On ne rime plus à trente ans.

Coutel, né en 1622, avoit trente
ans en 1652. La datte de son Idylle
est donc au plus tard en 1652, & par
conséquent antérieure de 22 ans à
celle de Madame *Deshoulières*, qui
est de 1674. A l'égard de l'année où
les poësies de *Coutel* ont paru, ce
doit être vers 1668. Il y a dans son
Recueil des pièces Latines dattées de

1661. On y trouve quelques pièces Françoises aussi dattées ; mais la datte la plus ancienne est de 1648 ; ce qui fait présumer qu'en effet *Coutel*, comme il le dit lui-même, avoit renoncé de bonne heure à la poësie. En 1648 il n'avoit que vingt-six ans, & c'est l'âge de faire des vers tels que les siens, qui consistent presque tous en poësies galantes, en Madrigaux, en Chansons, &c. qu'il adresse à des personnes de sa connoissance, cachées sous des noms de Bergers, *Lucidas*, *Clymène*, *Philis*, *Placidas*, *Dapnis*, &c. Son Idylle des Moutons a pour titre : *Sur l'indolence, à Lucidas pour Sylvandre.* Quand je place l'édition du Recueil de *Coutel* en 1668, ce n'est, comme vous voyez, Monsieur, que vingt ans après la jeunesse de l'Auteur, & en cela je me trouve d'accord avec ce qu'il nous dit lui-même. Or cette date de 1668 est antérieure à celle de l'Idylle de Madame *Deshoulières*, & plus antérieure encore à l'année où cette Idylle a été imprimée, puisque le premier Recueil de Madame *Deshoulieres* n'a été donné au Public qu'en 1687.

2°. Plusieurs Ecrivains ont parlé

avant moi de ce plagiat. Dans le cinquiéme Volume des *Nouveaux Memoires d'Histoire, de Critique & de Littérature*, par M. l'Abbé d'*Artigny*, ouvrage, qui, pour le dire en passant, est extrêmement curieux, & dont je vous rendrai compte, on trouve à la page 388 une Lettre de feu M. le Président *Bouhier* à feu M. l'Abbé *le Clerc*, sçavant illustre qui travailloit à un Traité du *Plagiat Littéraire*. Le Président *Bouhier*, dans cette Lettre dattée du 11 Février 1735; dénonce à M. l'Abbé *le Clerc* l'Idylle de Madame *Deshoulières*, insérée, dit-il, *dans un assez mauvais recueil de vers imprimé en 1649, par les soins d'un nommé Coutel.* M. *Bouhier* n'avoit point vû ce Recueil. Ainsi l'on ne peut lui reprocher la fausse datte de 1649. Mais il justifie singulièrement Madame *Deshoulières*. „J'ai peine, „dit-il, à me résoudre à la croire „plagiaire, ayant donné tant de „preuves de son génie, & de son „caractere original. Je croirois vo-„lontiers que toute jeune qu'elle étoit „d'ailleurs, etant conduite par le „sieur *Hénaut*, son Maître en Poësie, „qui peut-être dès-lors cultivoit les

„grands talens de cette jeune per-„sonne, elle avoit donné cet essai „de ses productions, corrigé sans „doute par *Hénaut* qui le fit impri-„mer. Après quoi, quand elle fut „devenue plus habile, elle voulut „remanier cette piéce, suivant sa „nouvelle maniere, & la remit dans „l'état où elle a paru depuis dans le „Recueil de ses poësies.» J'ai autant de répugnance que M. *Bouhier* à croire Madame *Deshoulières* coupable d'un plagiat. Mais les raisons qu'il allégue, ne sont pas assez fortes pour m'ôter ce soupçon. Elle nâquit, selon lui, en 1638. (il se trompe, c'est en 1633 ou 34.) Elle aura fait son Idylle à onze ans, c'est-à-dire, vers 1650, telle qu'elle se trouve dans *Coutel*. Ces suppositions sont assez gratuites, & d'ailleurs notre Poësie avoit reçu dans ce tems-là beaucoup de changemens. On l'avoit purgée des hiatus, des enjambemens & des mots surannés qui se trouvent dans la piéce de *Coutel*. On voit dans les vers de *d'Hénaut*, ce Maître de Madame *Deshoulières*, qu'il observe lui-même les nouvelles règles. Est-il probable qu'il eût enseigné les an-

ciennes à son écoliere ? La pièce de *Coutel* ne peut donc être la première ébauche de Madame *Deshoulières*. D'ailleurs, par quelle raison d'*Hénaut* auroit-il fait paroître cet essai prétendu parmi les poësies de *Coutel* ? D'où vient ne pas le faire imprimer à Paris ? Qu'étoit-il besoin d'aller chercher dans le Blésois un Poëte ignoré ? Comment ce Poëte lui-même a-t'il consenti qu'on insérât dans ses œuvres une pièce qui n'étoit point de lui ? Enfin pourquoi contredire la datte de 1674. que Madame *Deshoulières* a mise elle-même à la tête de son Idylle ? Il me semble que voilà assez de difficultés pour rendre le systême du Président *Bouhier* insoûtenable.

3°. Celui de feu M. l'Abbé *Desfontaines* n'est pas appuyé sur de plus solides fondemens. Il fait mention de ce plagiat dans le premier Tome de ses *Observations sur les écrits modernes*, page 189. Il prétend que *Coutel* est le plagiaire. Voici les preuves qu'il employe. « Dans l'exemplaire des » *Promenades* qui m'a été communi- » qué, dit-il, on a écrit au commen- » cement que l'Auteur en a fait pré-

» ſent en 1681. Il eſt vraiſemblable
» que c'eſt à peu près le tems où le
» livre a paru. Un Auteur qui a pro-
» duit un ouvrage au grand jour, ſe
» hâte de le donner à ſes amis, & ne
» s'aviſe guères d'en faire préſent au
» bout de vingt ans. « L'Abbé *Desfontaines* ne dit pas ſi la date de 1681 eſt de la même encre, de la même main que le reſte de la Note. Sans cette uniformité, on peut conclure que l'Auteur aura fait préſent de ſon Livre à un Ami, qu'une autre perſonne l'aura pû acquérir dans la ſuite, & marquer l'année de l'acquiſition : uſage aſſez commun & que peuvent atteſter ceux qui manient de vieux Livres. Mais je veux que l'écriture ſoit la même ; eſt ce une raiſon pour que le Livre n'ait été imprimé qu'en 1681 ? Quoiqu'un Auteur ſe hâte de donner ſes ouvrages à ſes Amis, cela n'exclut pas la poſſibilité de les donner long-temps après qu'ils ont été imprimés.

Accordons encore à l'Abbé *Desfontaines* que le Recueil de *Coutel* n'a effectivement paru qu'en 1681, il ſera toujours antérieur à celui de Madame *Deshoulières*, qui n'a vû le jour

pour la premiere fois qu'en 1687. On ne manquera pas de me répondre que la piéce de Madame *Deshoulières* ayant été faite en 1674, elle a pû la lire à ses Amis dans ce tems-là, & leur permettre d'en tirer des copies; qu'une de ces copies a pû parvenir jusqu'à Blois, & tomber entre les mains de *Coutel*, qui l'aura mise en vieux langage, pour faire croire qu'elle étoit de lui. Mais il faut considérer qu'en 1674, *Coutel* avoit cinquante deux ans. L'ambition Poëtique est un peu amortie à cet âge. Il y avoit long-temps qu'il ne faisoit plus de vers. Il étoit dévot, & travailloit à des ouvrages sérieux. Nous avons de lui quelques Livres de Piété, entr'autres un intitulé, *la manière d'aller au Ciel.* Sur la première page du Livre, il y a un triangle pour désigner le Paradis, le Purgatoire, l'Enfer. De plus, qu'on se souvienne que l'édition de son Recueil a été faite sous ses yeux. Un homme est il assez impudent pour faire imprimer publiquement sous son nom une piéce aussi connue que devoit l'être celle de Madame *Deshoulières*? Le plagiaire se contente de réciter comme de lui

des ouvrages qui n'en ſont pas ; mais il ne s'expoſe guères aux riſques de l'impreſſion. Il eſt bien plus naturel de penſer que Madame *Deshoulières*, qui étoit jeune & par conſéquent ſenſible à la réputation d'eſprit, n'aura pas crû faire un grand larcin en s'appropriant la piéce ignorée d'un Poëte de Province. Ajoutons qu'il eſt plus ſimple & plus ordinaire de mèttre en bon François ce qui eſt en vieux Gaulois, que de mettre en vieux Gaulois ce qui eſt en bon François.

» Toutes les difficultés s'évanouiſ-
» ſent, dit encore l'Abbé *Desfontai-*
» *nes*, en obſervant que cet Ecrivain
» obſcur a joué le même tour au Poëte
» *Bertaut*, dont à la page 7 il a couſu
» à une de ſes Piéces ces vers *ſi con-*
» *nus*:

Felicité paſſée
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir ?

J'avoue que ces vers ſont de *Bertaut*. Je conviens encore qu'ils ſe trouvent dans les poëſies de *Coutel*. Mais

c'eſt précisément parceque ces vers étoient *ſi connus* & cités alors auſſi ſouvent que nous citons aujourd'hui les beaux Vers de *Malherbe* ſur la Mort, *le Pauvre en ſa Cabane, où le chaûme le couvre, &c.* qu'on doit écarter toute idée de plagiat. Le Quatrain de *Bertaut*, qui fait partie d'une Chanſon de *Coutel*, étoit un point donné, une eſpéce de défi, de bout rimé à remplir. Cela eſt ſi vrai qu'on le retrouve dans une autre Chanſon de *Coutel*. C'eſt par la même raiſon qu'on lit dans ſon Recueil pluſieurs piéces de vers ſur ces paroles données, *Quoi, voulez-vous changer ?*

4°. Quelques autres Partiſans de Madame *Deshoulières* ont imaginé une explication qui vous paroîtra bien étrange. Ils ſoutiennent que la piéce de *Coutel* n'eſt autre que celle de Madame *Deshoulières* déguiſée, réduite par Quatrains en vers de douze ſyllabes, traveſtie artificieuſement en langage plus ancien avec des négligences affectées, pour dérober, au véritable Auteur & le mérite de l'invention, & celui de quelques expreſſions heureuſes, qui ont pû contribuer au ſuccès de l'Idylle. Sa

querelle avec *Racine*, arrivée en 1677, décide la queſtion. Ce Poëte piqué du Sonnet que Madame *Deshoulières* avoit fait contre ſa *Phèdre*, ſe ſera vengé d'elle, en la faiſant paſſer pour plagiaire. Rien de plus aiſé, ſi on les en croit, que de ſubſtituer ou un feuillet du même format, du même caractere que le reſte du Livre de *Coutel*, ou une feuille entière, pour empêcher qu'un ſimple *Carton* n'éclairât ſur la ſupercherie qu'on avoit intérêt de cacher. On aura ſans doute pris la même précaution par rapport à la Table des Matières qui indique la page & le titre de la piéce de *Coutel*. Une pareille manœuvre a certainement peu d'exemples, & paroît même aſſez difficile dans l'exécution, par le beſoin d'admettre des confidens, & par le riſque d'en être trahi. Je n'inſiſte pas ſur le plus ou le moins de frais qu'entraine la néceſſité d'acquérir & de contenir les complices. Mais, ou le changement qu'on ſuppoſe n'a eu lieu que dans quelques exemplaires, ou il a été fait dans tous. Si ce n'eſt que dans quelques-uns; on devroit en trouver où il ne fût pas; mais il exiſte dans

tous ceux qu'on connoît. Il n'étoit guères possible que le changement se fît dans tous les exemplaires. Comment recouvrer ceux de l'Auteur, de ses Amis, ceux même qui avoient été distribués avant qu'on eût imaginé de faire servir ce Livre à la noirceur qu'on méditoit. On dira peut-être que par animosité personnelle, ou pour se prêter à celle des autres, *Coutel* aura lui-même consenti à supprimer les exemplaires de la premiere édition, qui auroient pû déceler la fourberie : ou plutôt, sans avoir recours à toutes ces suppressions presqu'impossibles, on aura envoyé à *Coutel* la piéce déguisée de Madame *Deshoulières*, pour l'insérer parmi les siennes dans le tems même qu'il faisoit imprimer son Recueil. Il faut au moins indiquer ou faire entrevoir ses raisons de haine contre Madame *Deshoulières*, ou ses liaisons avec *Racine*, si l'on veut se flatter de faire seulement naître quelques doutes. *Coutel* d'ailleurs auroit-il hazardé un pareil procedé, dont il auroit été assez facile de le convaincre? Les hommes sont capables de tout; mais heureusement ils n'ont pas toujours l'es-

fronterie de soutenir les reproches; ni l'intrepidité de braver la honte.

Il est plus raisonnable de dire que *Coutel* étant mort, les ennemis de Madame *Deshoulières* n'ayant rien à craindre d'un homme qui n'existoit plus, se sont déterminés à cette supposition d'autant plus aisément que le Recueil peu connu avoit eu probablement peu de Lecteurs. Sans répéter ici ce que j'ai déja dit, & qui peut servir à détruire cette idée, je m'arrête uniquement au peu d'effet qu'a produit une méchanceté si combinée, si rafinée. Ce n'étoit certainement pas l'intention de son Auteur qu'elle lui fût inutile. Il devoit s'empresser de jouir de sa vengeance, en mettant sous les yeux du Public le prétendu original de l'Idylle de Madame *Deshoulières*. Cependant nulle anecdote, nulle épigramme, nulle indication, quelque vague qu'elle puisse être, ne nous laisse seulement entrevoir que Madame *Deshoulières* ait été soupçonnée, ni qu'elle ait eu à se justifier. On sçait sa prévention pour *Pradon*, son aversion pour *Racine* & d'autres détails qui la concernent. Mais on ne trouve nulle part le moin-

dre veftige de fes plaintes contre l'injuftice affreufe qu'on lui auroit faite. Auroit-elle gardé le filence dans une affaire de cette nature ? *Racine*, de fon côté, auroit-il porté la méchanceté jufqu'à fe ménager une vengeance tardive & douteufe dans la poftérité ? Une pareille idée entre-t-elle dans le cœur humain ? Je ne puis me refufer encore une reflexion. Pour juftifier Madame *Deshoulières* par eftime pour fes talens, on ne craint point d'accufer *Racine*, qui mérite au moins à cet égard une prévention auffi favorable.

5°. J'ai entendu dire (car tout fe dit) que le Livre imprimé fous le nom de *Coutel*, n'eft qu'un Recueil de Vers de différens Auteurs ; & dans ce cas l'Editeur auroit fort bien pû y inférer la piéce de Madame *Deshoulières*, fans s'expofer à aucun reproche legitime. Mais indépendamment de l'avis de l'Imprimeur au Lecteur & de la Préface de l'Auteur, qui conftatent que le Recueil eft entiérement de *Coutel*, j'en appelle à ceux qui auront parcouru le Livre ; ils conviendront que les vers font tous de la même main. Le goût fur cet arti-

cle est plus fort que le raisonnement. D'ailleurs, pourquoi l'Editeur auroit-il fait dans la pièce de Madame *Deshoulières* les changemens qu'on y trouve ?

6°. Comment se peut-il, dira-t-on, que *Coutel* ait fait une pièce aussi jolie ; & que tout le reste de son Recueil soit misérable ? Quand cela seroit ; n'avons nous pas mille exemples de mauvais Poëtes, à qui il est échapé des pièces heureuses. *Cotin*, si décrié, a fait le fameux Madrigal que tout le monde sçait, & qui finit ainsi :

Nous n'étions que nous trois, elle, l'A-
mour & moi,
Et l'Amour fut d'intelligence.

A-t-on oublié ce que dit *Boileau* ?

On a vû quelquefois une Muse grossière
Inspirer sans génie un Couplet à *Linière*.

Mais ceux qui, comme l'Abbé *Desfontaines*, prétendent que le Recueil de *Coutel* est détestable, n'ont sans doute pas pris la peine de le lire. Pour moi qui l'ai lû avec attention, j'y ai trouvé des pièces qui prouvent son

talent pour la Poësie, & qui me persuadent qu'il a pû faire l'Idylle des Moutons. Ce que j'avance ici ne peut se justifier que par des exemples; je vais en mettre quelques-uns sous vos yeux. Je vous ai dit que *Coutel* avoit fait plusieurs pièces sur ces paroles données, *Quoi, voulez-vous changer?* En voici une entière, où certainement il y a de l'esprit, & une versification facile.

Quoi, voulez-vous changer comme une passagère?
Voulez-vous me quitter ainsi qu'un Etranger?
Changez plutôt, Dapnis, cette humeur trop légère,
Quittez plutôt, Dapnis, ce désir de changer.
Non, non, Belle, changez, puisque dans la Nature
L'on ne voit rien de beau qui n'ait son changement.
On n'admireroit pas des Jardins la Peinture,
S'ils n'avoient aux saisons un nouvel ornement.
Le jour nous paroît beau après une nuit sombre,

Et la nuit claire, après un trifte & fâcheux
jour :
Dans l'ardeur de l'été l'on fe repofe à
l'ombre ;
Dans la froideur d'hyver la chaleur a fon
tour.

Cloris a des Amans, Hylas a des Amantes,
Qui cefferont enfin de fe faire l'amour ;
Les efprits font changeans, les faifons font
changeantes ;
Soyez auffi, Dapnis, changeante à votre
tour.

Oui, Polémas vous aime & d'une ardeur
extrême ;
Mais mille autres que lui vous ont offert
leurs cœurs.
Faire plufieurs fujets, ne l'être point foi-
même,
C'eft la marque & le droit des plus nobles
Vainqueurs.

Mais non, ne changez pas, foyez toujours fidelle :
Ne mérite-t-il pas poffèder votre amour ?
Non, changez, mais changez, pour n'être
plus cruelle,
Et pour faire regner la douceur à fon tour.

Coutel sçait changer son stile suivant les sujets qu'il traite, & il a le ton des différens genres de Poësie. La satyre demande quelquefois de ces vers qu'Horace appelle *Sermoni propiora*. Notre Poëte, dans une satyre contre ceux qui avoient trouvé une de ses Elegies mauvaise, en veut surtout à un Avocat qui s'étoit avisé de censurer ses vers :

Or écoutez, Cloris, écoutez sa Sentence ;
Vous en appellerez comme d'incompétence :
Car comment sur des Vers, ignorant ce que c'est,
Pourroit-il par le Droit prononcer un Arrêt ?
Que nous serions heureux, si faisant son office,
Chacun ne se mêloit que de son exercice !

Je r'ouvre le Recueil de *Coutel*, & je trouve encore dans une de ses piéces cette Strophe, que je vous prie de lire. Il s'agit de l'avantage d'être né d'un sang noble :

Cette faveur n'est point une faveur commune ;

La raiſon n'y peut rien, non plus que la
Fortune :
C'eſt un préſent du Ciel qui ne ſçauroit
périr :
De toutes les grandeurs c'eſt toujours la
première,
Qui répand ſa lumière
Sur le reſte des biens que l'on peut acqué-
rir.

Je pourrois, Monſieur, vous citer encore pluſieurs autres morceaux qui vous donneroient une idée avantageuſe de notre Poëte. Mais ce que j'en ai rapporté ſuffit à mon but, qui étoit de vous faire voir que ce *Coutel* n'eſt pas ſi mépriſable qu'on l'a publié.

7°. J'ai dit que vers le milieu du dernier ſiècle notre Poëſie avoit eſſuyé beaucoup de changemens, & qu'en conſéquence il n'étoit pas poſſible que Madame *Deshoulières* eût d'abord fait ſon Idylle à la vieille mode, comme le prétendoit le Préſident *Bouhier*, & qu'enſuite elle l'eût habillée à la moderne. On peut ſe ſervir de cet argument contre *Coutel* lui-même, notre Poëſie, dira-t-on, ayant changé long-tems avant que

ſon Recueil parût. Il eſt aiſé de répondre à cette objection. La réforme, née dans la Capitale qui eſt le centre du goût, n'a eu lieu que lentement & ſucceſſivement dans les Provinces. Tel Poëte dans ſa jeuneſſe aura fait des vers dans le langage de ſon tems, comme il ſçavoit les faire, comme on les faiſoit alors. Ils auront pû être loués, malgré les défauts qu'on ne connoiſſoit pas encore. L'Auteur, ſéduit par le ſuccès ou par ſon amour propre, encouragé par ſes Amis, ſe détermine à donner ſes œuvres au Public; il les publie telles qu'il les a compoſées. On pourroit citer à ce ſujet beaucoup de poëſies qui portent l'empreinte du mauvais goût & de la barbarie, & qui cependant ont été imprimées dans le tems que des génies plus heureux avoient déja donné des modèles d'une verſification plus épurée. Les expreſſions ſurannées, les rencontres des voyelles, &c, tournent donc à l'avantage de *Coutel*. Elles prouvent qu'il n'eſt jamais ſorti de la Province, quoique né à Paris, & cela eſt vrai; que ſes poëſies ont été faites dans ſa jeuneſſe, par conſéquent avant celles de Madame

Deshoulières; & que les ayant fait imprimer long-temps après qu'elles avoient été composées, il avoit voulu les publier telles qu'elles étoient originairement, sans se donner la peine de les corriger suivant les nouvelles règles, qu'il ignoroit peut-être ou qu'il méprisoit.

8°. Quelque parfaites que soient des copies de tableaux, les Connoisseurs sçavent les distinguer des Originaux. Ils doivent ce discernement à un long usage, à un sentiment intérieur, dont ils ne peuvent rendre compte. Je n'ai garde de me croire un grand juge en poësie. Mais si quelqu'un qui a lû des Vers dès son enfance, qui se trouve dans la malheureuse nécessité d'en lire tous les jours, qui en a fait lui-même, & qui en compose encore quelquefois, a pû acquérir quelques lumières sur cet art, j'avoue que la pièce de *Coutel* me paroît marquée au coin de l'originalité, & que celle de Madame *Deshoulières* porte à mes yeux le caractère de la copie. Cette petite discussion vous fera peut-être plaisir, Monsieur; comparons un moment ces deux morceaux. *Coutel* débute ainsi :

Hélas ! petits Moutons, que vous êtes heureux !
Vous paissez dans nos champs sans souci, sans alarmes :
Si-tôt qu'êtes aimez, vous êtes amoureux ;
Vous ne sçavez que c'est de répandre des larmes.

Les deux premiers vers de Madame *Deshoulières* sont absolument les mêmes que les deux premiers de *Coutel*. Voici comme elle rend les deux derniers.

Aussi-tôt aimés qu'amoureux ;
On ne vous force point à répandre des larmes.

Vous m'accuserez peut-être ; Monsieur, de fausse délicatesse. Mais je trouve ces vers biens inférieurs à ceux de *Coutel* ;

Aussi-tôt aimés qu'amoureux.

Y-a-t'il dans ce vers la même aisance, le même naturel, la même naïveté que dans celui du Poëte de Blois ?

Si-tôt qu'êtes aimez, vous êtes amoureux ;

Ce vers eſt d'une douceur inimitable, & celui de Madame *Deshoulières* eſt trop bruſque, & même dur.

On ne vous force point à répandre des larmes.

De bonne foi ce vers approche-t'il de l'élégance & de la vérité de celui-ci ?

Vous ne ſçavez que c'eſt de répandre des
larmes.

Que ſignifie *on ne vous force point*, en parlant à des Moutons ? Il y a dans *vous ne ſçavez que c'eſt* une grace qu'on ne peut exprimer. Ah, s'écrieroit avec raiſon un Commentateur, que ce *vous ne ſçavez que c'eſt* eſt charmant ! Qu'il eſt divin ! &c.

Pourſuivons encore un moment ce parallèle :

Vous ne formez jamais d'inutiles déſirs :
Vous ſuivez doucement les loix de la Nature :
Vous avez ſans douleur tous ſes plus grands plaiſirs,
Exemps de paſſions qui cauſent la torture.

Nous ſommes malheureux, les ayant parmi nous :
Car quoique nous ayons la raiſon en partage,

Cette même raiſon que n'avez point chez
vous,
Nous réduit bien ſouvent dans un dur eſ-
clavage.

C'eſt ainſi que s'exprime *Coutel*, & il n'eſt guère poſſible de changer ces vers, ſans les défigurer. Auſſi Madame *Deshoulières* en a-t-elle conſervé tant qu'elle a pû. Mais les endroits qu'elle a jugé à propos de réformer, ne préſentent pas des corrections trop heureuſes :

Vous ne formez jamais d'inutiles déſirs.
Dans vos tranquiles cœurs l'amour ſuit la
Nature ;
Sans reſſentir ſes maux vous avez ſes plai-
ſirs.
L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'im-
poſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.
Cependant nous avons la raiſon pour par-
tage ;
Et vous en ignorez l'uſage.
Innocens animaux, n'en ſoyez point ja-
loux ;
Ce n'eſt pas un grand avantage.

Vous voyez, Monſieur, que ce

n'eſt-là qu'une paraphraſe ſouvent languiſſante de *Coutel*.

Dans vos tranquiles *cœurs* l'amour ſuit la Nature

ne vaut pas

Vous ſuivez doucement les loix de la Nature.

Remarquez que *Coutel* a évité de parler des *cœurs* des Moutons. Ce mot *cœur*, dans le ſens moral, ne convient qu'aux hommes.

Sans reſſentir ſes maux, vous avez ſes plaiſirs.

On ne ſçait ſi *ſes maux* & *ſes plaiſirs* ſe rapportent à l'amour ou à la nature. Il n'y a point d'équivoque dans *Coutel*.

Vous avez ſans douleur tous ſes plus grands plaiſirs.

Ce vers dit plus que celui de Madame *Deshoulières*.

L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impoſture,
Qui font tant de maux parmi nous,
Ne ſe rencontrent point chez vous.

Comme cela eſt foible & traînant en comparaiſon de *Coutel*!

Exemps de paſſions qui cauſent la torture.
Nous ſommes malheureux, les ayant parmi
nous.

'A quoi ſert de nommer quelques paſſions, comme fait Madame *Deshoulières* ? Il y a plus de juſteſſe & de préciſion à dire en général les *paſſions*, ſans en ſpécifier aucune.

Prenez la peine, Monſieur, d'analyſer ainſi les deux pièces, & je ſuis perſuadé que vous conclûrez avec moi que celle de *Coutel* porte l'empreinte d'un original, & que l'Idylle de Madame *Deshoulières* offre les traits d'une copie. Au reſte, comme ce n'eſt ici qu'une affaire de goût & de ſentiment, je ne donne cette preuve que pour ce qu'elle vaut. Mais je ſuis convaincu qu'elle ne laiſſera pas que de faire impreſſion ſur ceux que leurs lumières, leur ſenſibilité & l'habitude de lire des vers mettent au rang des Connoiſſeurs.

9°. Enfin, après toutes les raiſons que je viens d'apporter, Monſieur, & que je ſoumets à votre critique, vous ne ſerez point étonné que je perſiſte dans mon ſentiment. Mais permettez-moi de vous offrir en même

tems mes conjectures. Le désir que je partage avec vous de justifier Madame *Deshoulières*, les a fait naître. J'aimerois à me persuader qu'elle n'est pas aussi coupable qu'elle le paroît. Madame *Deshoulières* aura lû par hazard, soit imprimés, soit manuscrits, les vers de *Coutel*, Auteur peu connu. Séduite par les idées champêtres qu'ils présentent, touchée de la morale douce qui y regne, frappée de quelques expressions heureuses, elle aura crû que ces vers méritoient ce vernis agréable qui dépend de la pureté de la diction, & des charmes d'une versification facile. Elle se sera amusée à les corriger, & les aura fait voir, sans s'expliquer d'avantage. Le fond, le style, les images, tout en dut plaire. Madame *Deshoulières* ne pouvoit avoir droit que sur la forme qu'elle leur avoit donnée. Mais l'Auteur original étoit aussi ignoré que son Livre. Elle aura eu la foiblesse de ne le pas faire connoître : elle se sera fait d'autant moins de scrupule d'usurper des louanges, qu'elle se sentoit capable d'en mériter. Qu'est-il arrivé ? Le Recueil de *Coutel* sera resté en Province, lieu de sa naissance. Les

œuvres de Madame *Deshoulières* n'auront point percé à Blois, ou ne seront pas tombées entre les mains de *Coutel*, qui vivoit toujours à la Campagne. Il sera mort sans avoir sçû l'honneur & le tort qu'on lui faisoit. Ce qu'il y a de fâcheux pour Madame *Deshoulières*, c'est que cette pièce de *Coutel* est le germe de toutes les idées pastorales qu'elle a semées dans ses ouvrages. Qu'on lise entr'autres son Idylle du *Ruisseau*, qui sans contredit est un chef-d'œuvre, & l'on verra qu'elle est évidemment calquée sur celle des *Moutons*.

A l'égard des jolis vers attribués à *la Motte* qui se trouvent dans le premier Volume de la *Bibliothèque des gens de Cour*, page 370, & dont je vous ai parlé dans ma Lettre du 5 Avril, j'avoue que je n'avois pas pris garde à la datte de l'édition de cette *Bibliothèque*. Elle est de 1746, & le Madrigal en question avoit couru dans le monde dès 1740 sous le nom de M. de V. Mais justement étonné de cette rencontre, je me suis attaché à découvrir la vérité. 1°. Il me paroît singulier que ce Madrigal ne se

trouve dans aucune édition des œuvres de M. de V. pas même dans la derniere en onze Volumes, qui est plus complette, & qui présente plusieurs petites pièces de ce genre. Aucune raison, ce me semble, n'a dû empêcher l'Auteur de faire imprimer celle-ci. Cette suppression pourroit faire croire qu'en effet elle n'est pas de lui. Mais comme elle en est digne, plusieurs personnes lui en auront fait honneur, sans son aveu. 2°. En suivant la même règle que j'ai observée par rapport à Madame *Deshoulières*, je trouve que le Madrigal de la *Bibliothèque* a plus l'air d'un original que l'autre.

Qu'un peu de vérité flatte dans un mensonge !

Il y a du sentiment dans ce vers : quoique détaché, il tient au reste de la piéce, & prépare à ce qu'on va lire ; au lieu que les deux premiers vers du second Madrigal sont absolument isolés, & pourroient être mis à la tête de toute pièce quelconque.

Souvent un air de vérité
Se méle au plus grossier mensonge.

Il y a, ſelon moi, une différence plus grande encore dans un autre vers. On lit dans *la Bibliothèque* :

Vous écoutiez alors tout ce qu'Amour fait dire.

Ce vers eſt aſſurément préférable à celui-ci :

Je vous aimois alors, & j'oſois vous le dire.

Le bonheur de l'Amant eſt exprimé dans *vous écoutiez alors*. Si c'eſt quelqu'un, qui par malice a mis ce Madrigal dans l'état où il ſe trouve parmi les œuvres de *Pitaval*, il faut avouer que c'eſt un homme d'eſprit & de goût. 3°. Lorſque l'on me fit obſerver que l'édition de *la Bibliothèque* que j'avois citée, étoit de 1746, je crus d'abord que ce pouvoit être une méchanceté de l'Editeur. Mais je perdis bientôt cette idée, en apprenant que c'étoit M. l'Abbé *Pérau*, *Licentié de la Maiſon & Société de Sorbonne*, qui avoit préſidé à l'édition. Cet Auteur eſt auſſi célebre par ſa probité que par ſes talens. Il n'a jamais eu de démêlés avec M. de V. ni avec qui que ce ſoit. Comment

donc a-t-il pû insérer dans la nouvelle édition de *la Bibliothèque*, ce Madrigal qui ne se trouve point dans les éditions antérieures? Je l'ai prié de m'expliquer ce mystère. Il m'a assuré que, pour faire cette nouvelle édition, que le Libraire demandoit plus ample que les précédentes, il avoit consulté toutes les rapsodies de *Pitaval*, qui sont en grand nombre, & qu'il croyoit avoir trouvé le Madrigal dans une des anciennes compilations de ce fertile Copiste; mais que malheureusement il ne pouvoit se ressouvenir du titre du Livre, qui lui avoit fourni cette pièce. Ce que M. l'Abbé *Pérau* m'avoit dit de vive voix, il a bien voulu me le confirmer par écrit. Voici la Lettre qu'il m'a adressée, & qu'il m'a permis de publier. „ Quelque envie que j'aie eu, „ Monsieur, de vous donner les é- „ claircissemens que vous m'avez fait „ l'honneur de me demander au sujet „ du Madrigal imprimé sous le nom „ de M. *de la Motte*, page 370 du „ premier Volume de la *Bibliothèque* „ *des gens de Cour*, je n'ai jamais pû „ me rappeller l'ouvrage, d'où j'ai „ tiré cette pièce. Tout ce dont je

„ me ſouviens, c'eſt qu'en ramaſſant
„ dans les œuvres de *Pitaval*, ou dans
„ quelques autres Recueils de cette
„ eſpèce, différens morceaux, pour
„ mettre à la place de ce que je re-
„ tranchois de l'ancienne edition, j'ai
„ trouvé ce Madrigal ſous le nom de
„ *la Motte*, tel que je l'ai employé.
„ Je ſuis bien fâché de ne pouvoir vous
„ rien donner de plus ſatisfaiſant. Si
„ je fais quelque découverte à cet
„ égard, je ne manquerai pas de vous
„ en inſtruire. Je ſuis, &c. *Pérau.*

Voilà, Monſieur, la Réponſe que je me ſuis crû obligé de faire à une Lettre imprimée dans le Mercure, & à un article des *Obſervations ſur la Littérature moderne*, où l'on laiſſe entrevoir qu'il y a eu de ma part de la mauvaiſe foi, en publiant cette découverte. J'y ſuis, je vous aſſure, ſi peu attaché, que, ſi M. de V. reconnoît ce Madrigal pour être de lui, & l'avoue publiquement, je l'en croirai ſur ſa parole.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 21 Octobre 1752.

LETTRE VI.

Oraison funèbre.

IL regne un préjugé assez général contre les louanges qu'on donne aux Grands : elles sont soupçonnées de flatterie. La malignité humaine ne sçauroit croire qu'un Prince, qu'un homme en place, &c. puisse avoir des vertus. Nous nous consolons ainsi de ce qui nous manque du côté de la naissance, du pouvoir, ou de la fortune ; & c'est peut-être le ressort politique de la Nature, pour que tout le monde soit content. On regarde donc les Oraisons funèbres comme un tribut rendu à la dignité, & non à la personne. Il faut avouer que dans ce genre la chaire de vérité retentit souvent de mensonges. Personne heureusement n'est la dupe de ces sortes d'éloges, & un Orateur n'est pas plus condamnable de les prodiguer, que l'est un Poëte d'employer dans ses vers la Mythologie. Il est d'usage de louer les Princes, non-seulement de leur vivant, mais même après leur mort : c'est une des cérémonies de leurs obsèques.

Mais on distingue les Héros & les Panégyristes. Les discours les plus rares sans doute sont ceux qui réunissent le double avantage de ne renfermer que des éloges dictés par la vérité, & parés de tous les ornemens de l'art oratoire. C'est sous cet heureux point de vûe que s'est présentée à mon esprit l'ORAISON FUNEBRE DE TRES-HAUTE ET TRES-PUISSANTE PRINCESSE MADAME ANNE-HENRIETTE DE FRANCE, *prononcée dans l'Eglise de l'Abbaye de S. Denys, le vingt-quatriéme Mars de cette année, par Messire* MATTHIAS PONCET DE LA RIVIERE, *Evêque de Troyes*. L'Orateur, héritier des talens d'un oncle illustre, a soutenu dans cette occasion d'éclat la gloire d'un nom destiné à vivre à jamais dans les fastes de l'Eglise & de l'Eloquence. Il a peint son Héroïne avec des traits si tendres, si vrais & si pathétiques, qu'il arracheroit des larmes aux yeux les plus indifférens, s'il pouvoit y en avoir sur une perte de cette nature. *Dies mei sicut umbra declinaverunt, & ego sicut fœnum arui; Tu autem, Domine, in æternum permanes*: ce texte a fourni à M. de Troyes un des plus

beaux exordes que j'aie jamais lûs. Il fait sentir d'après ces paroles du Pseaume, la triste nécessité de mourir. Cette matiére si rebattue reparoît ici dans un jour nouveau. Les images les plus nobles, les expressions les plus sublimes, s'offrent à l'Orateur. „ Oracle terrible, s'écrie-t-il, mais „ présenté sans cesse à nos esprits, & „ gravé sur tous les objets qui nous „ environnent. Nous marchons parmi „ les débris de l'humanité. Les Géné- „ rations ont passé, la nôtre s'écoule- „ ra de même ; d'autres la remplace- „ ront, & passeront à leur tour ; mille „ voix confuses nous répètent cette „ vérité lugubre que nous sommes „ sûrement mortels, que nous serons „ bientôt mourans ; aujourd'hui Spec- „ tateurs, demain spectacles, nous „ répandons des larmes, nous en fe- „ rons répandre ; & l'attendrissement „ où nous sommes, n'est qu'une espèce „ de droit que nous acquérons sur „ celui des autres, au moment où ils „ seront témoins de notre sort, qui „ ne sera lui-même que l'image du „ leur : *Dies mei sicut umbra declinave- „ runt.* Oracle vérifié dans tous les „ états, dans tous les âges. Le Trône

„ n'en eſt point à l'abri ; la jeuneſſe
„ n'en eſt point garantie. Les Cèdres
„ ſe briſent : les fleurs ſe déſſechent :
„ la Région la plus fortunée ſe cou-
„ vre de leurs cendres, & les fêtes
„ que la magnificence y prépare,
„ ſont troublées par le deuil que la
„ mort y introduit. „ Ce morceau, digne des *Boſſuets* & des *Flechiers*, conduit naturellement l'Orateur à l'éloge de l'Auguſte Princeſſe dont nous déplorons la perte. Le texte même qu'il a choiſi, lui fournit une heureuſe diviſion. „ Jours brillants, que l'aſſem-
„ blage des qualités les plus aimables
„ rendoit ſi précieux devant les hom-
„ mes ; ils ont paſſé comme une om-
» bre, & telle eſt la juſte matiere de
» nos regrets : *Dies mei ſicut umbra de-*
» *clinaverunt*. Jours ſanctifiés que l'aſ-
» ſemblage des vertus les plus Chré-
» tiennes a rendus précieux devant
» Dieu ; leur récompenſe eſt dans l'é-
» ternité de ſa gloire ; & tel eſt le
» fondement heureux de nos eſpéran-
» ces : *Tu autem, Domine, in æternum*
» *permanes*.

M. de Troyes releve dans ſa premiere Partie les qualités aimables de MADAME HENRIETTE : qualités de

l'esprit, du caractère & du cœur. Esprit solide & cultivé, mais sans affectation d'étude & de sçavoir; caractère doux & facile, mais avec toutes les réserves de la décence & de la dignité; cœur tendre & compatissant, mais avec droiture & sans foiblesse. Il n'y a personne qui, à l'inspection de ce plan, n'admire la justesse d'esprit de l'Orateur d'avoir si bien saisi les traits de son Héroïne, & de l'avoir peinte de ses couleurs propres & personnelles. En effet, MADAME HENRIETTE avoit aimé la lecture dès l'âge le plus tendre. Elle y avoit puisé avec choix une infinité d'anecdotes & de réflexions qui rendoient sa conversation extrêmement agréable. Et ce qui fait honneur à la solidité de son esprit, c'est que les Romans n'étoient point de son goût. Les Livres d'Histoire & de Morale occupoient de préférence ses heures de loisir.

A l'égard de la douceur de son caractère, » O vous, dit l'Orateur, » que vos emplois & d'autres rap- » ports mettoient plus dans l'occa- » sion de la connoître, & d'en être » connus, vous arriva-t-il jamais de

» la ſurprendre dans ces inégalités
» d'humeur, dans ces ſaillies de ca-
» price, dans ces alternatives de fa-
» veur & d'indifférence, de froideur
» & de vivacité, de confiance in-
» diſcrette & d'injurieuſe défiance,
» aſſez ordinaires dans le commerce
» des hommes, preſque néceſſaires
» dans le ſervice des Grands; que
» l'on tolère dans ſes égaux, que
» l'on révère dans ſes Maîtres; dont
» peu de perſonnes devroient être
» offenſées, parce que peu en ſont
» exemptes, & que le deſir de ren-
» dre excuſables dans nous-mêmes,
» devroit nous porter à excuſer plus
» aiſément dans les autres. « L'égalité & la tendreſſe des ſentimens de MADAME éclata ſur-tout dans ſon amitié conſtante pour ſes auguſtes ſœurs. Permettez-moi, Monſieur, de vous citer encore ce morceau, qui renferme un éloge fin & délicat de MESDAMES. » Ah, Meſſieurs,
» que ne puis-je vous la décrire,
» cette union reſpectable, qui ne fait
» pas moins l'éloge des Princeſſes
» que nous avons ſous nos yeux, que
» celui de la Princeſſe que nous re-
» grettons! Cette union, où le rap-

» port des humeurs entretient le
» concert des goûts ; où les penchans
» propres semblent n'être qu'une in-
» clination commune ; où chaque
» cœur, appliqué à faire le bonheur
» des autres, est digne du bonheur
» que les autres lui font goûter ; où
» les desirs sont les mêmes, les plai-
» sirs égaux, les volontés sem-
» blables, & où l'on ne remarque de
» différence entre les caractères, que
» pour exprimer celle qui est entre les
» les vertus. » La bonté généreuse
de MADAME HENRIETTE couronne
la premiere Partie de son éloge. Elle
avoit & elle méritoit la confiance du
Roi. Que de graces obtenues par son
crédit, la rendirent chére à l'indi-
gence, à l'humanité, à la Religion !

Sa piété fait la matière de la se-
conde Partie. » Sagesse de conduite
» dans l'âge de la dissipation & des
» écarts ; fidélité à la loi dans la li-
» cence & dans l'indépendance du
» rang ; pureté de conscience dans
» tous les tems, & sur-tout à l'instant
» qui devoit décider de son éterni-
» té. » Tel est le fond des consola-
tions que l'Orateur a annoncées. Voici
un trait qui prouve bien qu'elle pos-

ſédoit cet eſprit de ſageſſe qu'on loue en elle. *Nous ſommes*, diſoit-elle un jour à M. LE DAUPHIN, *environnés de flatteurs intéreſſés à nous déguiſer la vérité ; notre intérêt eſt de la connoître ; rendez-moi ce ſervice, je vous le rendrai à mon tour ; que je ſache mes défauts, vous ſaurez les vôtres.* Quel langage ! Quelle connoiſſance des hommes dans une Princeſſe âgée de quinze ans ! Elle parloit ainſi à un Prince moins âgé encore, mais dans qui la pénétration d'eſprit & l'amour de la vérité devançoient les années. Je ne finirois pas, Monſieur, ſi je voulois rapporter tous les beaux traits de la vie de MADAME. La Reine l'a peinte en deux mots : *Quelque bien que l'on diſe d'elle, il en reſtera bien plus à dire encore.* Ce témoignage ſi flatteur n'eſt point dicté par la tendreſſe d'une mere, mais par le diſcernement d'une Reine qui jouiſſoit tous les jours du ſpectacle intéreſſant de ſes propres vertus, retracées dans une fille aimable.

M. de Troyes fait une peinture vive & touchante de la fermeté de MADAME dans les derniers momens de ſa vie. » Mais quelles ombres fu-

„ nestes s'élevent autour du Trône.
„ La force de l'âge, les droits de la
„ vertu, les prieres, les cris d'un
„ Peuple consterné, les soupirs, les
„ vœux de tous les Ordres de l'Etat,
„ rien ne peut suspendre l'exécution
„ de l'arrêt prononcé contre nous.
„ Je la vois, cette victime généreuse
„ subitement frappée, étendue sur un
„ lit d'infirmité, sans autre foiblesse
„ que celle de la maladie, sans autre
„ chagrin que celui qu'elle cause....
„ O son Roi! O son Père, c'est
„ vous qui rapprochez à ses yeux
„ l'instant d'un sacrifice qui en étoit
„ véritablement un pour vous. Ten-
„ dresse, attachement, sentimens de
„ la Nature, vous êtes immolés aux
„ droits de la Religion.... Quel
„ concours autour d'elle de ce que
„ la Religion a de plus saint, de ce
„ que la Cour a de plus grand,
„ de ce que le sentiment a de plus
„ touchant! Que de soupirs reten-
„ tissent autour de ce lit funè-
„ bre, que les ombres de la mort
„ couvrent presque déja de toutes
„ parts! Seule tranquille au milieu
„ des agitations dont elle seule est
„ l'objet, elle voit couler des lar-

„ mes, & en eſt émue, ſans en être
„ affoiblie. L'heure qui doit la ſépa-
„ rer pour toujours des hommes, eſt
„ celle qui doit pour toujours l'unir
„ à Dieu ; & ce qu'elle eſpère lui
„ inſpire plus de joie, que tout ce
„ qu'elle perd ne lui cauſe de re-
„ grets. «

Cette Oraiſon aſſûre à Monſieur l'Evêque de Troyes un rang diſtingué parmi les hommes célébres qui ont illuſtré la Chaire. Je doute que les grands Orateurs du dernier ſiècle euſſent pû faire un diſcours mieux aſſorti à la circonſtance, plus éloquent, plus vrai, rempli d'un plus grand nombre de traits, écrit avec plus de force & d'harmonie, plus pathétique, plus attendriſſant. Auſſi l'Orateur a-t-il eu le talent & la ſatisfaction de faire couler des larmes auguſtes. Ce ſuffrage du cœur dans une cérémonie où l'on étoit naturellement diſpoſé à s'attendrir, s'eſt juſtifié par le ſuffrage de l'eſprit dans le ſilence du cabinet.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 25 Octobre 1752.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE VII.

LE Génie abandonné à lui-même répond assez, Monsieur, à l'idée qu'on avoit autrefois des Comètes. C'est un Météore lumineux, mais irrégulier dans son cours, plus capable d'éblouir que d'éclairer, d'étonner que d'instruire. Qui sçauroit fixer cet astre vagabond, & lui prescrire des loix de mouvement, le rendroit plus utile sans doute, sans lui rien ôter de son éclat ni de sa chaleur. C'est à quoi devroient s'attacher ceux qui transmettent à notre Nation les richesses littéraires des Anglois. On ne peut nier qu'il n'y ait dans leurs ouvrages beaucoup de

Lettres sur l'histoire.

génie, d'imagination & de feu. Mais ces qualités brillantes sont obscurcies par le mauvais goût. Le sujet principal est toujours surchargé d'idées étrangères, répandues avec profusion, amenées sans ménagement, distribuées sans intelligence. En Angleterre un trait neuf & hardi est toujours bien reçû, quelque part qu'il se trouve. En France, le beau même ne plaît qu'autant qu'il est à sa place. Seroit-ce que le génie Anglois seroit trop libre, ou le goût François trop gêné? Pour en bien juger, on n'a qu'à comparer les écrits de nos voisins & les nôtres avec les chef-d'œuvres de l'Antiquité. Si nous approchons plus que les Anglois de la perfection de ces grands modèles, c'est à nous à rester comme nous sommes, à nos rivaux à se corriger.

Quoiqu'il en soit, je ne crois pas que vous ayez jamais lû, Monsieur, de Lettres moins épistolaires que les LETTRES SUR L'HISTOIRE *par Henri Saint-Jean, Lord, Vicomte Bolingbroke, traduites de l'Anglois, sur l'étude & l'usage de l'Histoire.* Cette version a certainement le mérite de la fidélité; car le Traducteur a conservé dans sa

copie, l'embarras, la rudesse, les longueurs & l'obscurité de l'original. Quelles obligations ne lui auroit-on pas, s'il s'étoit borné à un choix judicieux des choses excellentes que ce livre renferme? Il a dédaigné cette gloire aisée, que je vais tâcher de mériter, en ne vous rendant compte que de ce qu'il y a de plus intéressant dans les deux gros volumes qui composent cet ouvrage. Je ne vous parlerai aujourd'hui que du premier Tome. Il contient six Lettres, qui toutes ont pour objet l'étude de l'Histoire. Elles ont été écrites, à ce qu'on nous assûre, pour un jeune Mylord, dans qui M. de *Bolingbroke* avoit démêlé de bonne heure des talens dignes d'être cultivés.

On ne doit regarder la première Lettre, que comme un discours préliminaire, où l'Auteur fait considérer à son éleve les différens motifs qui portent les hommes à la lecture de l'histoire. Les uns, dit-il, ne cherchent qu'à s'amuser; ils lisent les vies d'Aristide & de Scipion, comme ils jouent une partie de Piquet, ou comme ils liroient les *Avan-*

vantures de Gilblas. Les autres veulent briller dans une converſation & en impoſer aux ſots, & comme ils ont peu d'idées de leur propre fond, ils farciſſent leur eſprit de faits & de maximes mal digérées, & ſe flattent que leur mémoire ſuppléera ſeule à ce qui leur manque d'eſprit & de jugement. On ne peut pas dire que les premiers étudient l'hiſtoire; & à meſure que les ſeconds croiſſent en ſcience, ils croiſſent en impertinence. Il y en a qui n'étudient, que pour mettre les autres à portée d'étudier eux-mêmes avec plus de facilité. M. de *Bolingbroke* veut parler des Commentateurs & de ceux qui font des Dictionnaires. Quoiqu'il n'eſtime pas beaucoup ces ſortes de gens, il regarde cependant leur travail comme très-utile. C'eſt pourquoi il loüe fort le zèle d'un Religieux, que l'on entendoit chaque jour remercier Dieu dans ſon Oraiſon, d'avoir donné au monde des faiſeurs de Dictionnaires. Ce bon Religieux auroit eu bien des actions de graces à rendre au Ciel, s'il avoit vêcu dans ce ſiècle. Car, Dieu merci, nous mettons tout en

Dictionnaires & en Almanachs. Il est enfin une quatriéme classe de ceux qui étudient pour se faire dans le monde une réputation de sçavans. L'Auteur ne témoigne pas beaucoup d'estime pour ces érudits ; & il aimeroit mieux prendre Cyrus pour le fils d'Alexandre, que d'employer la moitié de sa vie à rassembler tous les doctes lambeaux, qui remplissent le cerveau creux d'un Antiquaire.

Quel est donc le véritable usage de l'histoire, & quels sont ses avantages ? C'est ce qui fait, Monsieur, le sujet de la seconde Lettre. On y voit d'abord, que c'est un sentiment naturel à l'homme d'aimer à sçavoir ce qui s'est passé avant qu'il existât, & de souhaiter que ce qu'il fait, soit connu de la postérité. Mais, en cherchant à satisfaire ce sentiment, c'est moins le plaisir que l'utilité que nous devons avoir en vûe. L'objet propre & véritable de notre application, doit être un progrès constant dans la vertu ; une étude qui ne tend pas à nous rendre meilleurs que nous ne sommes, n'est qu'un rafinement de l'oisiveté, & la science que nous acquérons n'est qu'une ignorance fastueuse.

Si l'on demande à l'Auteur, comment l'Hiſtoire peut nous rendre plus ſages, il nous répondra, non ſans beaucoup d'érudition, de citations, de longueurs & de verbiage, que c'eſt en nous fourniſſant des modèles à imiter. Six pages ſuffiſent à peine à M. de *Bolingbroke* pour faire voir combien l'exemple a de pouvoir ſur le cœur humain.

Un des premiers avantages de l'Hiſtoire, c'eſt de nous guérir de cette ridicule & pernicieuſe vanité, qui porte le Peuple de chaque Pays à ſe préférer à tous les autres, à faire de ſes coutumes, de ſes manières de ſes opinions, la règle du juſte & de l'injuſte, du vrai & du faux. En effet rien ne contribue davantage à nous préſerver de cette maladie, que le vaſte tableau des différentes Nations de la terre dans leur élévation & dans leur chute, dans leur état barbare & dans leur Etat policé, dans la reſſemblance & dans la différence de l'une à l'autre. L'Hiſtoire, en préſentant ſouvent cette perſpective à notre eſprit, l'affranchit d'une partialité ridicule en faveur de notre Nation, & d'un préjugé vi-

cieux contre les autres. Elle fait plus ; car en nous mettant devant les yeux les mœurs & les usages des divers Peuples de la terre, elle nous apprend à éviter ce qui peut nous être nuisible, & à pratiquer des vertus dont notre Patrie n'avoit peut-être aucune idée. Régulus avoit vû à Rome beaucoup d'exemples de magnanimité, de frugalité & de mépris des richesses ; mais ce n'est qu'à Carthage, dit l'Auteur, qu'il reçut des leçons de modération dans la victoire.

L'étude de l'Histoire a encore un avantage ; elle nous apprend, dit l'Auteur, à connoître les hommes, & elle nous met en état de deviner les événemens futurs. Elle produit sur nous le même effet que l'expérience. Celle-ci a pour objet le présent, qui nous rend capables de prévoir l'avenir ; l'autre a pour objet le passé ; & la connoissance de ce qui a été, nous met plus en état de juger de ce qui est.

Dans tout ceci M. de *Bolingbroke* suppose sans doute qu'on ne lit que des Histoires vrayes & fidèles ; car si elles étoient toutes dans le goût de celles d'un bel esprit de nos jours,

qui ne peint les hommes que d'imagination, qui ne place les événemens que sous un jour faux, qui cherche le merveilleux & non la vérité, qui veut être peintre & non historien, qui préfère les figures de l'art Oratoire à la simplicité historique, l'antithèse à la narration ; si, dis-je, toutes les Histoires ressembloient à celles de ce brillant discoureur, il est constant, que, loin d'en recommander la lecture, il faudroit s'en préserver comme d'une source d'erreurs, aussi préjudiciable pour la conduite, que funeste pour le bon goût. Mais heureusement cette façon d'écrire a été ignorée des bons Historiens de toutes les Nations & de tous les siècles. Et quand il seroit vrai que quelques-uns d'entr'eux eussent adopté cette manière d'exposer les faits historiques, un homme raisonnable n'établiroit point la vérité sur leur témoignage, mais sur le rapport constant & unanime des Auteurs les plus judicieux. Si la sincérité de ces derniers, quant aux faits, étoit douteuse, si leurs jugemens étoient suspects de partialité, alors nous tirerions la vérité de la confrontation des

différentes Histoires ; & avec un peu de sagacité naturelle, il nous seroit aisé de séparer le vrai du faux, selon les circonstances particulières où les Auteurs se seroient trouvés, & suivant leur caractère propre qui influe presque toujours dans leurs ouvrages.

L'Auteur a la bonté de répondre, dans sa troisième Lettre, à une objection qu'on peut faire contre l'utilité de l'Histoire. Quel projet, dira-t-on, de la faire servir à nous rendre plus vertueux ! Combien d'hommes, versés dans cette science, n'en ont pas moins été de mal-honnêtes gens ? Combien d'autres au contraire ont fait les plus grands progrès en tout genre de vertus, sans aucun secours de cette espèce ? On sent tout le ridicule de cette objection, & l'on est étonné de voir M. *de Bolingbroke* employer près de trente pages à la réfuter. Mais il est naturellement très-diffus ; & s'il n'eût dit que des choses nécessaires, il n'auroit pas fait deux volumes. Il faut convenir néanmoins, que sa troisiéme Lettre est terminée par des réflexions fort sensées, quoique toujours prolixes, sur l'état de l'ancienne Histoire,

profane & ſacrée. Il fait voir quel a été l'eſprit des Ecrivains de l'Antiquité, & l'avantage qu'on peut retirer de leurs ouvrages, ainſi que de ceux des autres hiſtoriens.

Dans le commencement de la quatriéme Lettre, il inſiſte encore beaucoup ſur ce dernier article; de-là il paſſe à la méthode qu'il faut obſerver en les étudiant, & aux reſtrictions qu'il eſt néceſſaire d'y apporter. La premiére régle que preſcrit l'Auteur dans l'étude de l'Hiſtoire, c'eſt de bien choiſir celle à laquelle nous devons nous appliquer. Toute ſorte d'Hiſtoire n'eſt pas un objet de curioſité pour toute ſorte de perſonnes; & il ne faut pas ſe piquer d'en embraſſer la totalité. Ceci donne lieu à M. *de Bolingbroke* de nous tracer le caractère ridicule d'un Sçavant qu'il a connu, & dont il ne ſeroit peut-être pas difficile de trouver encore des exemples. » Il joignoit à un corps plus » robuſte que celui d'un Athlète, une » mémoire prodigieuſe, & un travail ,, auſſi prodigieux. Il avoit lû aſſez ,, régulièrement douze ou quatorze ,, heures par jour, pendant vingt-cinq ,, à trente ans, & avoit entaſſé au-

„ tant d'érudition, qu'il soit possible
„ d'en faire entrer dans une tête.
„ Dans le cours de ma liaison avec
„ lui, je le consultai une ou deux
„ fois, pas davantage; car je trou-
„ vai ce magazin de science aussi
„ peu d'usage pour moi que pour le
„ Propriétaire. Cet homme étoit assez
„ communicatif; mais rien n'étoit
„ rangé dans son esprit; comment
„ cela auroit-il pû être? Il n'avoit
„ jamais ménagé de moment pour
„ penser; tout étoit employé à lire.
„ Sa raison n'avoit pas le mérite d'un
„ mécanisme commun. Quand vous
„ pressez le bouton d'une Montre, ou
„ que vous tirez le cordon d'une Pen-
„ dule, elles répondent avec préci-
„ sion à ce que vous leur demandez;
„ car elles répétent exactement l'heu-
„ re du jour, & ne vous disent ni plus
„ ni moins, que ce que vous desirez
„ de sçavoir. Mais quand vous pro-
„ posiez à cet homme une question,
„ il vous accabloit, en versant avec
„ profusion tout ce que les différens
„ mots, dans lesquels étoit énoncée
„ votre demande, rappelloient à sa
„ mémoire; & s'il omettoit quelque
„ chose, c'étoit précisément le point

„ auquel le ſens de toute la queſtio
„ auroit dû le conduire & le fixer
„ Lui propoſer une queſtion, c'étoi
„ monter un reſſort dans ſa mémoire
„ qui tournoit avec une extrême rapi
„ dité & avec un bruit confus, juſ
„ qu'à ce que ſa force fût épuiſée
„ & vous vous en retourniez avec tou
„ ce bourdonnement dans vos oreil
„ les, étourdi, & point inſtruit. J
„ ne l'ai jamais quitté, ſans être tent
„ de lui dire: Que Dieu vous faſſe l
„ grace de devenir moins ſçavant.
M. *de Bolingbroke* auroit bien d
faire ce ſouhait pour lui-même. S
Dieu lui avoit fait cette grace, ſo
Livre en ſeroit infiniment meilleu
Car il faut avouer qu'il y a dan
ces Lettres un étalage de ſcienc
auſſi déplacée, que celle qui enflo
la tête de ce Sçavant.

C'eſt dans la cinquième Lettre ſu
tout, que l'Auteur ſemble avoir le pl
approché de cet original. C'eſt-là
que, comme un fleuve débordé,
répand à grands flots une éruditio
importune, & fait ſervir l'Hiſtoire,
Morale, la Politique, la Métaphy
que, la Critique, à groſſir avec co
fuſion cette partie inutile de ſon o

vrage. Je dis inutile, par la manière dont elle est traitée; car à en juger par ce qui est annoncé dans le titre, le fond en seroit excellent, si la forme en étoit plus réguliere. On y parle du principal usage de l'Histoire proprement dite, en tant qu'elle est distinguée des simples annales & des écrits des Antiquaires; on y fait mention des Historiens de la Grèce & de Rome; on y propose une idée de l'Histoire complette; & l'on y détaille encore les précautions qu'il faut observer dans cette étude, la maniere de la régler par rapport aux différens états, aux diverses conditions des hommes, & particulièrement l'usage qu'en doivent faire les Théologiens, & ceux qui sont appellés au service de leur Patrie. Voilà, Monsieur, le fond sur lequel M. *de Bolingbroke* a bâti l'édifice le plus mal ordonné que je connoisse.

Je passe à la sixiéme Lettre; elle roule sur la même matière que les cinq précédentes. L'Auteur examine d'abord, depuis quel tems l'Histoire moderne est particuliérement intéressante pour le service de la Patrie. Il divise ensuite ce tems en trois Sec-

tions ou Périodes, pour faire une esquisse historique de l'état de l'Europe depuis ce tems là.

La fin du quinzième siècle lui semble précisément l'époque qu'il demande ; car c'est alors qu'on vit arriver tous les événemens, & commencer toutes les révolutions qui ont produit un si prodigieux changement dans les mœurs, dans les coutumes & les intérêts des différentes nations de l'Europe. M. *de Bolingbroke* jette les yeux sur le gouvernement Ecclésiastique & Civil des principaux Etats de cette partie du monde. Ses violentes déclamations contre les souverains Pontifes, sont une preuve, qu'ayant été élevé dans la haine de l'Eglise Romaine, il n'a pas sû s'affranchir des préjugés de la premiere éducation, autant qu'il paroît s'en flatter. C'est-là sur-tout qu'il faut se rappeller que c'est un Anglois qui parle. Il semble que par égard pour la liberté Angloise, il y ait dans le Public une sorte de convention tacite, qui fait tolérer dans les Ecrivains de cette Nation bien des choses que l'on ne passeroit point à d'autres. C'est à cette même liberté que l'on

doit attribuer la diſtinction que l'Auteur admet dans une des Lettres précédentes, entre la partie doctrinale de la Bible & la partie purement hiſtorique, par rapport à l'authenticité. Il prétend que Dieu n'a révélé aux hommes que ce qui étoit néceſſaire à leur ſalut, & qu'ils ne pouvoient apprendre ſans le ſecours d'une lumière céleſte; que pour ce qui étoit abſolument inutile à notre ſanctification, & que nous pouvions apprendre par des voyes naturelles, Dieu ne nous l'avoit point révélé. Le zèle de Monſieur *de Bolingbroke*, ou, ſi l'on veut, ſa paſſion pour l'Hiſtoire, lui fait regretter la perte de tous les monumens qui auroient pû ſervir à l'éclairciſſement de quelques vérités hiſtoriques. De-là ſa mauvaiſe humeur contre le Clergé Orthodoxe, pour avoir ſupprimé tant d'écrits ſcandaleux des Hérétiques anciens; mais tous ces argumens vagues contre la certitude de la tradition Eccléſiaſtique, ne ſont que des répétitions de ce que les Miniſtres de la Religion Proteſtante ont oſé ſoûtenir, & que nos Con-verſiſtes ont ſi ſolidement réfut[illegible]

Alceste. Indépendamment des raiſons d'Etat, de zèle & d'amour qui nous font ſouhaiter la conſervation de nos Princes, un autre motif doit nous engager à faire des vœux pour leur ſanté. Car ſi la Maladie répand ſur eux ſon venin, & que le Génie qui préſide à notre félicité, en écarte les funeſtes influences, ces Aſtres, en reparoiſſant ſur l'horiſon, font éclore par leur chaleur féconde des milliers d'inſectes rimans, dont le bourdonnement monotone eſt fort deſagréable. Ce fléau s'eſt fait ſentir plus d'une fois dans ces climats, & dernièrement encore au ſujet de la convaleſcence de M. LE DAUPHIN. Mais le Ciel vend cher de pareilles faveurs : elles méritent bien d'être achetées, & il n'y a point de François qui ne donnât, non-ſeulement ſa vie, mais qui ne conſentît à lire tous les mauvais vers du ſiècle, pourvû que ce ſupplice pût appaiſer la colère céleſte, & conſerver au Trône ſon appui, à un Roi juſte & bienfaiſant un fils adoré, à la Religion un modèle, aux Lettres un Protecteur, à la Patrie un ſecond Père, à nos derniers neveux un Monarque reſpectable.

La Profe, dans une conjoncture fi intéreffante, nous a heureufement dédommagés de la Poëfie. Les Comédiens Italiens ont repréfenté fur leur Théâtre un Divertiffement, intitulé : *Alcefte*. Vous fçavez, Monfieur, que cette Reine de Theffalie a donné au monde un des plus grands exemples de l'amour conjugal. *Admète* étoit dangereufement malade ; elle fe voua à la mort, pour fauver la vie à fon mari. La conformité de cette fable avec ce qui s'eft paffé fous nos yeux, a été habilement faifie par M. *de Saint-Foix*. Sous le nom d'*Alcefte* il a peint la tendreffe généreufe de Madame LA DAUPHINE. Il faut avouer que cet Auteur a toujours des idées neuves. Vous remarquerez, Monfieur, que tous fes ouvrages ont un caractère particulier d'agrément ; qu'ils portent l'empreinte d'une heureufe invention ; & qu'arrivé fur le Parnaffe dans un fiècle où il y avoit tant de routes tracées, il a fçû s'y frayer un fentier, & le femer de fleurs.

Le plan du Divertiffement eft auffi ingénieux que l'idée. Non-feulement M. LE DAUPHIN & Madame LA

DAUPHINE y reçoivent le juste & tendre hommage de nos sentimens, délicatement exprimés par l'Auteur; mais la Nation entière s'y trouve louée avec beaucoup de finesse. Les Acteurs sont *la Gloire*, *le Génie Tutélaire de la Thessalie*, *Alceste*, un *Thessalien*, l'*Amour*; les Personnages dansans, *l'Envie*, *quatre Furies*, *Thessaliens & Thessaliennes de différens Etats*, *les Ris*, *les Jeux*, &c. La première Scène, qui passe chez tous les connoisseurs pour un chef-d'œuvre d'esprit & de style, est un dialogue entre *la Gloire* & *le Génie Tutélaire*. *La Gloire* s'applaudit d'avoir desespéré l'*Envie* qu'elle a rencontrée, en lui faisant l'éloge des Thessaliens. Le portrait qu'elle fait de ce Monstre, est d'une vérité singulière & en même tems comique. » Sa taille est » élancée; elle a le coû long & sec, » la peau livide, le regard louche, » les joues creuses, le nez serré, & la » bouche platte. Ses cheveux ressem» blent à des serpens; une petite » coëffe blanche, nouée galamment » sous son menton pointu avec un » ruban couleur de rose, beaucoup » de rouge & des mouches, achè-

» vent de lui composer une figure
» très bien assortie à son caractère....
» Sa voiture étoit trainée par six
» Chauve-souris ; deux Singes lui ser-
» voient de Pages, & elle avoit pour
» cocher ce vieux *Poëte*, qu'Admète
» auroit dû chasser il y a long-tems
» de ses Etats. »

Le Génie fait entendre à *la Gloire* qu'il craint de la part de *l'Envie* quelque évenement funeste. » Quel
» évenement, répond *la Gloire* ? N'a-
» t-elle pas vû que tous ses efforts
» contre la Thessalie, dont vous êtes
» le Génie tutélaire, ont toujours été
» impuissans ? Ira-t-elle encore crier
» comme autrefois chez les Nations
» voisines, que les Thessaliens assou-
» pis dans la mollesse, offrent une
» conquête aisée ? Ces Nations n'ont-
» elles pas éprouvé que ce Peuple qui
» paroît si superficiel, si frivole, qui
» semble ne s'occuper que de ris,
» de jeux & du soin de plaire, dès-
» que je l'appelle, vole, s'élance
» au milieu des dangers, & couvert
» de sang & de poussière, est aussi
» fier en affrontant la mort, qu'il est
» doux, généreux & bienfaisant après
» la victoire. » *Le Génie* est enchanté

de ce portrait. » Je vois, dit-il à *la* » *Gloire*, que vous nous aimez véri» tablement, & vous avez bien rai» ſon. Vous n'êtes jamais ſi char» mante que parmi nous. Sourcilleu» ſe, hautaine, & comme empriſon» née dans votre grandeur chez les » autres Nations, vous y affectez la » morgue & la gravité. Ici, vous êtes » ſimple, unie, vive, badine; on prendroit la Gloire pour une de nos Citoyennes. *Eh, ne l'ai je pas toujours été*, réplique *la Gloire*? Cette prompte repartie eſt ſans contredit un des éloges les plus fins & les plus délicats qui aient été faits, depuis qu'on ſe mêle de louer.

Tout ce petit ouvrage eſt plein de traits heureux, ſur-tout cette première Scène. Je ne ſçaurois la quitter, ſans vous faire encore admirer la touche de l'Auteur dans les caractères qu'il trace de quatre perſonnages ridicules. Ce morceau peut être mis à côté de ce qu'on eſtime le plus dans nos plus grands Peintres des mœurs. Sur ce que *le Génie* perſiſte à craindre que l'*Envie* n'ait formé quelques mauvais deſſeins contre

Admète & *Alceste*, la *Gloire* écarte cette idée. Elle imagine d'appaiser l'*Envie* en lui donnant un grand souper qu'elle trouvera délicieux par la compagnie qu'elle lui choisira. » A sa » droite elle aura cette grosse *Céphise*, » toujours si bien fournie d'anecdo» tes contre son sexe, aussi connue » par sa démarche indécente qu'elle » prend pour un air de Cour, que » par ses noirceurs continuelles & ses » tracasseries ; à qui l'on croit de l'es» prit, mais qui n'a au plus que ce » jargon que donne aux plus sottes » un long usage de galanterie, d'in» trigues & de petits soupers. A sa » gauche, je placerai ce fade & hi» deux *Straton*, qui toujours malade » à l'armée, faisoit les campagnes sans » servir ; bas à la Cour, frondeur à la » Ville, répétant sans cesse que du » tems du feu Roi on auroit fait ceci, » on auroit fait cela ; mais qu'aujour» d'hui les gens du métier, les gens » de mérite, comme lui, ne sont pas » écoutés. A ces deux personnages » je joindrai *Licas*, ce petit Sénateur » si laid, si maigre, si opiniâtre, si » dénigrant, si hautain, qui crache » loin, qui voit de près, cent fois

» corrigé, toujours incorrigible, &
» à qui, de laſſitude, on ſemble avoir
» laiſſé la permiſſion d'être inſolent :
» enfin, le faſtidieux *Soſtrate*, qui a
» l'action ſi vive & l'eſprit ſi froid,
» qui ſe pique d'avoir toujours les
» plus belles manchettes, les plus
» beaux bijoux, de juger au mieux
» des habillemens des Acteurs, des
» Actrices, des modes nouvelles,
» des rubans, des taffetas de l'année;
» en un mot, encore plus bégueule
» qu'il n'eſt fat.

Après cette ſcène admirable, une troupe de Theſſaliens & de Theſſaliennes forment des danſes, dont *la Gloire* eſt témoin. Les danſes ſont troublées par l'*Envie* qui arrive accompagnée de quatre Furies. Elle lance un dard, & dans l'inſtant il s'éleve une vapeur épaiſſe qui enveloppe le Palais d'*Admète*. L'*Envie* & les Furies ſe retirent, après avoir marqué par une danſe caractériſée les mouvemens de rage qui les agitent. *La Gloire* eſt conſternée; elle entend des cris, des gémiſſemens. Un Theſſalien lui apprend qu'*Admète* touche à ſa dernière heure. Elle ſort pour aller ſecourir un héros qui lui a conſacré ſes jours.

Alceste éperdue paroît sur le Théâtre. Elle veut percer les nuages qui obſcurciſſent le Palais. *Le Génie* l'en empêche. Elle s'irrite des obſtacles qu'on lui oppoſe. Elle exprime ſa douleur dans les termes les plus pathétiques & les plus touchans. L'Auteur a eu l'art de mettre dans la bouche *d'Alceſte* les paroles mêmes de Madame LA DAUPHINE, paroles gravées dans tous les cœurs, & qui rendent cette Princeſſe ſi chère aux François, ſi reſpectable à toute l'Europe. *La Gloire* arrive avec *l'Amour* ſous la forme d'un Mage. Ils guident les pas d'*Alceſte*. Elle entre avec eux dans le Palais, & court avec joie affronter la mort. On entend une douce ſimphonie. Une lumière vive & brillante perce à travers les nuages, & les écarte. *L'Amour*, toujours ſous la forme d'un Mage, revient ſeul ſur la Scène; on voit dans l'enfoncement du Théâtre *Admète* & *Alceſte* qui ſe donnent la main, & *la Gloire* qui poſe ſa couronne ſur la tête d'*Alceſte*. Un Theſſalien, étonné de ce miracle, ignore quelle Divinité puiſſante l'a produit; mais il apperçoit le flambeau de l'*A-*

mour dans la main d'*Alceſtè*, & il attribue le prodige à ce Dieu » Oüi, dit *l'Amour* en ôtant ſon dé» guiſement, & ce miracle eſt le prix » que devoient les Dieux à une ten» dreſſe ſi pure & ſi magnanime. » Vous voyez, Monſieur, que ce dénouement heureux répond au reſte de la pièce. Mais ce qui eſt digne de remarque, c'eſt que juſqu'à préſent on n'avoit jamais traité qu'en épiſodes les évenemens intéreſſans. L'Auteur eſt le premier qui ait mis en action la choſe même, afin de toucher & d'attendrir davantage. Il y a réuſſi. J'ai vû généralement verſer des larmes à la Scène d'*Alceſte*.

Vous obſerverez, Monſieur, que les pièces ne ſont jamais jouées que le Lundi, le Mereredi & le Samedi, grands jours de Comédie. Encore y a-t-il des Auteurs qui demandent qu'on leur ſauve le Lundi ; c'eſt un jour fatal aux pièces médiocres. Le divertiſſement dont je viens de vous rendre compte, a été joué indifféremment, ſans interruption & avec ſuccès juſqu'au départ des Comédiens pour Fontainebleau.

Le génie inventif de l'Auteur brille

brille jusque dans son Epître Dédicatoire. Vous ne devineriez jamais à qui elle est adressée. Un Ecrivain ordinaire auroit dédié à Monsieur LE DAUPHIN ou à Madame LA DAUPHINE un ouvrage, dont ils sont l'objet. Il leur auroit prodigué un encens direct. M. *de Saint-Foix* sçait louer avec plus de délicatesse. Il dédie son Divertissement à *Alceste* elle-même *aux Champs Elysées*. « Madame, lui dit-il, il part tous les » jours tant de monde pour les lieux » que vous habitez, qu'il n'est pas » possible que vous n'ayez entendu » parler d'une Princesse qui vient de » faire pour son Mari tout ce que vous » fites pour le vôtre. Mais comme » les Morts, obligés de vivre ensem» ble, ne se parlent peut-être pas avec » la franchise qu'un Vivant peut avoir » avec un Mort, je vais vous écrire » naturellement ce que l'on pense ici. » On prétend que si les circonstances » doivent augmenter ou diminuer » le prix d'une action, tout est à l'a» vantage de notre Princesse; qu'elle » est plus jeune que vous ne l'étiez; » que du côté des graces & de la figu» re, il y a à parier pour elle, & qu'à

» l'égard de la grandeur & de la puiſ-
» ſance ; la plus petite Province de
» France eſt plus grande & plus peu-
» plée que ne l'étoit votre Theſſalie.
Ce n'eſt point là, Monſieur, le ton faſtidieux des peſantes dédicaces.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 30
Octobre 1752.

LETTRE VIII.

Vies des premiers Peintres du Roi.

M. l'*Epicié*, dont la main ſçavante tient tour à tour la Plume & le Burin, vient de donner au Public un Livre intéreſſant en deux petits volumes, intitulé : *Vies des premiers Peintres du Roi, depuis M. le Brun juſqu'à préſent.* Elles ſont dédiées à M. *le Normant de Tournehem.* L'Auteur, dans l'Epître Dédicatoire qui contient des éloges vrais & ſans fadeur, nous apprend que ce qui a donné lieu à la publication de cet ouvrage eſt le deſſein que ſe propoſe l'Académie Royale de Peinture &

de Sculpture, de donner inceſſamment l'Hiſtoire de ſon établiſſement & celle de tous les Artiſtes qui y ont été ſucceſſivement aggrégés. Elle a crû devoir commencer par une Hiſtoire particuliére de l'ançien état de la Peinture & de la Sculpture en France, avec les vies des ſujets diſtingués de ſon Corps, qui ont été honorés du titre de premiers Peintres du Roi. L'impoſſibilité de raſſembler des Mémoires bien exacts ſur les prédéceſſeurs de M. *le Brun* dans cette place honorable, a fait prendre le parti de ne donner qu'une indication ſur le tems où ils ont vêcu, avec une idée, la plus préciſe qu'il a été poſſible, & de leurs talens & de leur façon d'opérer. Depuis l'impreſſion de cet ouvrage, les Arts ont perdu M. *de Tournehem*; il s'intéreſſoit vivement à leur gloire; il y préſidoit avec diſcernement. Son zèle & ſes lumieres lui ont heureuſement ſurvêcu, & ſon ſucceſſeur le remplace.

Il n'y a dans cet ouvrage que l'Epître Dédicatoire qui ſoit de Monſieur l'*Epicié*. Il eſt Editeur de tout le reſte, en qualité de *Sécrétaire perpétuel de l'Académie Royale*

de Peinture & de Sculpture. Les différens morceaux qui composent ces deux volumes sont de plusieurs mains; ensorte qu'à la variété des sujets se joint la diversité des styles : surcroît d'agrément pour le Lecteur qui aime à comparer. On lit d'abord une Préface très-bien écrite où l'on établit avec raison que ce qui concerne les hommes illustres a toujours été regardé comme la partie la plus intéressante de l'Histoire générale. Parmi ces hommes illustres les plus utiles au genre humain sont sans doute les inventeurs des Sciences & des Arts, ou ceux qui les ont renouvellés & portés au plus haut point de perfection. On ne peut disconvenir qu'il ne se trouve souvent de grands vuides dans la partie de l'Histoire qui regarde les Artistes. Tantôt les Historiens négligent de parler des Arts; tantôt les Arts eux-mêmes sont négligés. Leur sort dépend de celui des Etats, du goût de ceux qui gouvernent. Cette réflexion amène naturellement l'éloge du dernier siècle & du nôtre. L'empire des Sciences & des Arts, si florissant sous Louis XIV, se soutient avec gloire sous Louis XV. Il fau-

droit être bien aveugle pour ne pas voir que tous les établissemens du regne précédent sont maintenus & même amplifiés & perfectionnés dans celui-ci ; que les distinctions & les récompenses sont le partage du génie & du sçavoir ; que les gratifications honorables n'ont pas même été interrompues pendant la guerre. Qu'on se remette devant les yeux que le Roi, dès son avénement au Trône, a établi l'instruction gratuite dans l'Université de Paris ; que dans la suite ce Prince a donné ses soins à l'augmentation & à la décoration de sa Bibliothèque Royale, qu'il a rendue la plus riche & la plus fameuse qui soit au monde ; que par ses ordres des Sçavans ont été envoyés sous les deux Pôles pour déterminer la figure de la Terre : voilà des faits qui éterniseront à jamais son amour pour les Arts, & qui devroient imposer silence à ces éternels panégyristes du *Passé*, qu'ils blâmeroient si c'étoit le *Présent*.

Le Discours Préliminaire, qui suit la Préface, roule sur l'état de la Peinture & de la Sculpture en France, dans les siècles qui nous ont précédés, & sur les Peintres Italiens ou

François, qui ont eu le titre de premiers Peintres de nos Rois, avant Charle *le Brun*. On recherche d'abord l'origine de la Peinture & de la Sculpture parmi nous.

Les François n'estimèrent longtems que l'art de la guerre; mais cette espéce de férocité militaire s'étant adoucie, ils mêlerent la politesse à la valeur. Le goût des Sciences ne suivit pas de si près, & pendant plusieurs siécles on ne vit chez eux d'autre Architecture que la Gothique, d'autre peinture que celle des vitres des Eglises & des Palais, d'autre sculpture, qu'une confusion de figures innombrables, placées sans goût & sans choix sur les Portails des édifices. Sous les Regnes de Philippe Auguste & de S. Louis, ces trois Arts se perfectionnerent; c'est-à-dire, qu'on vit des vitres mieux coloriées, des colonnes travaillées avec un peu plus d'élegance, & des légions de Magots moins difformes. Ce n'est guère qu'à la fin du quinziéme siécle qu'on s'avisa en Italie de jetter les yeux sur les monumens de l'Antiquité, & de vouloir les imiter. Les François qui fi-

rent la guerre dans ce pays là y prirent le goût des Arts dont François I fut le restaurateur. Ce Prince avoit vû à Milan des Ouvrages de *Leonard Vinci* qui vint en France dans un âge fort avancé & y mourut. Il fut remplacé par *André Del Sarte*; mais ni l'un ni l'autre n'eurent le titre de premier Peintre du Roi. Celui qui en fut revêtu le premier, est un Florentin nommé *il Rosso* ou *le Maître Roux*. C'est lui qui a peint la grande galerie de Fontainebleau. Depuis ce Peintre jusqu'à *le Brun*, on compte environ cinq ou six artistes, qui ont occupé la même place. Les Principaux sont *Le Primatice*, *Freminet* & *Vouet*, dont on fait connoître ici les ouvrages les plus estimés, & le genre dans lequel ils ont travaillé avec le plus de succès. On ne néglige point les petites anecdotes qui peuvent rendre ce discours aussi curieux qu'instructif; & sans entrer dans un trop long détail de la vie de ces différens Peintres, on dit avec ordre & précision tout ce qu'il est utile & agréable de sçavoir. Ce Discours préliminaire & la Préface sont de M. *Desportes*, Conseiller.

La vie de Charle *le Brun*, qui est de la même main, est écrite avec la même pureté & la même élegance. Il est étonnant, qu'on ait été aussi long-tems à nous donner l'histoire de ce chef de la peinture, & qu'on se soit contenté jusqu'a présent de simples abrégés. Car outre que le Public aime à connoître particulierement les habiles artistes, on peut dire encore, que c'est contribuer au progrés de l'Art, que de faire l'Histoire de ceux qui y ont excellé. Rien n'est plus capable d'inspirer à la jeunesse une vive émulation; les exemples sans doute ont plus de force que les plus beaux raisonnemens; & la vie d'un grand Maître est un recueil animé de préceptes, mis en pratique dans ses ouvrages. Telles sont les raisons principales, qui ont engagé M. *Desportes* à écrire l'histoire de M. *le Brun*. Les Archives de l'Académie Royale de Peinture lui ont fourni les principaux mémoires sur lesquels il a travaillé.

Charle *le Brun* étoit d'une famille originaire d'Ecosse. Son bisayeul Jacque *le Brun*, que les malheurs de la Reine Marie Stuart, à laquelle il étoit

attaché en qualité de Gentilhomme Servant, obligerent de se refugier en France, y devint Intendant de l'Evêque de Boulogne. Charle *le Brun* son arriere petit fils nâquit à Paris le 22 Mars 1619. Il y mourut le 12 Février 1690, agé de 71 ans, comblé des bienfaits de Louis XIV, honoré de ses regrets, couvert d'une gloire immortelle.

Pour juger du style de M. *Desportes*, lisez, Monsieur, le caractère qu'il trace de la personne & des talens de son Héros : » Cet admi-
» rable Artiste, indépendamment de
» son Art, étoit doué de bien des
» qualités estimables. Il avoit l'ame
» grande, beaucoup de probité &
» de noblesse dans les sentimens,
» l'esprit vif & universel, extreme-
» ment cultivé par la lecture, par l'u-
» sage du monde & de la Cour, par le
» commerce des sçavans & des écri-
» vains du premier ordre, com-
» me les Bossuets, les Despréaux,
» les Racines & plusieurs autres,
» avec lesquels il étoit en liaison.
» Il n'a pas été à l'abri des attaques
» de l'envie; mais si dans la place
» qu'il occupoit si bien, il a été

» exposé, comme il n'arrive que trop
» souvent, à quelques calomnies par-
» ticulieres, elles étoient tellement
» destituées de vérité, &, pour dire
» encore plus, de vraisemblance, qu'el-
» les ne valent pas la peine même
» d'être rapportées, & ne méritent
» pas, conséquemment, d'être sé-
» rieusement réfutées. L'estime de la
» Cour & de la Ville, la confiance
» sans reserve du Grand Colbert, &
» plus que tout cela, la faveur persé-
» vérante de son Roi, suffisent à sa
» mémoire, qui sera toujours précieu-
» se. Sa figure étoit noble, ainsi que
» toutes ses manieres; sa physionomie
» ouverte & spirituelle annonçoit un
» caractère aussi bon qu'aimable, &
» ne trompoit point. Tel étoit M. *le
Brun* comme membre de la société;
l'Auteur le considere ensuite comme
rtiste. » Pour commencer par la
» composition, on peut dire sans
» exagerer que du côté de l'inven-
» tion, il a égalé par la beauté &
» la fecondité du génie, comme
» par la multitude & la variété de
» ses productions, les plus grands
» compositeurs qui l'avoient précé-
» dé. Il joignoit à l'imagination la

» plus vive & la plus inépuisable ;
» le jugement le plus mûr & le plus
» solide, n'introduisant jamais dans
» ses ouvrages aucun objet, sans
» consulter l'Antiquité, les Livres &
„ les Sçavans, pour n'y rien omet-
„ tre de nécessaire, & n'y rien lais-
„ ser de superflu. On voit briller
„ dans tout ce qu'il a fait une éru-
„ dition choisie, un esprit poëtique ;
„ & personne n'a plus exactement
„ observé ce qu'on appelle le *Costu-*
„ *me*. Ses dispositions sont judicieu-
„ ses & animées ; les objets y sont
„ distribués avec art, mais sans af-
„ fectation, ses groupes agréable-
„ ment diversifiés, ses attitudes d'un
„ beau choix, nobles, expressives,
„ & bien contrastées, sans être for-
„ cées. &c.

La vie de Pierre *Mignard* termine la premiere partie de ce Recueil. C'est vous en faire l'éloge que de dire qu'elle a éte écrite par M. le Comte *de Caylus*, dont vous connoissez le goût, l'esprit, le jugement & les lumières. Il peint Monsieur *Mignard* de maniere, que ceux qui ont été en commerce avec lui croyent le revoir, & que ceux qui ne l'ont

jamais vû, se retracent avec plaisir tout ce qu'ils en ont entendu dire. Si l'Auteur parle des défauts de celui dont il écrit l'Histoire, il le fait avec une sincerité, qui ne permet pas de douter du bien qu'il en dit. Il ne dissimule ni les torts de *Mignard* envers son Académie, ni ses mauvais procédés à l'égard de *le Brun*. Ce petit ouvrage est un modèle pour les agrémens du style, pour la finesse des réflexions, la noble franchise, la richesse d'expressions & le ton de Philosophie qui y regnent d'un bout à l'autre. L'Auteur profite des moindres circonstances pour procurer le progrès de la peinture, & insinuer des vérités aussi utiles à ses Lecteurs que profitables aux Artistes. Je n'en rapporterai qu'un exemple, & je vous renvoyerai au livre même pour y lire un des plus jolis morceaux d'Histoire particuliere, & des mieux écrits que je connoisse. „ Mignard avoit besoin pour un
„ Tableau qu'il préparoit, de faire
„ une étude d'après un homme mort.
„ Un Capucin François lui promit
„ cette satisfaction, & lui donna
„ rendez-vous la nuit dans son Egli-

„ ſe, où devoit être expoſé un corps
„ mort à viſage découvert, ſelon l'u-
„ ſage d'Italie. Le Capucin lui tint
„ compagnie pendant quelque tems ;
„ mais obligé de le quitter, il lui
„ demanda ſi ſon abſence & la soli-
„ tude ne lui feroient point de
„ peine. Mignard l'aſſura qu'il pou-
„ voit aller partout où il voudroit,
„ qu'il ne craignoit rien, & continua
„ ſon étude. Quelque tems après le
„ départ du Capucin, le billot qui
„ ſoutenoit la tête du mort ſe dé-
„ rangea par un faux à plomb ; le
„ corps remua, & la lumiere s'etei-
„ gnit. La ſurpriſe & l'obſcurité rap-
„ pellerent en un moment les anciens
„ préjugés ; le lieu de la ſcène, tout
„ altera le courage dont Mignard
„ s'étoit vanté quelques momens au-
„ paravant. La peur le ſaiſit, & il
„ ne ſongea qu'à trouver la porte. Il
„ courut même beaucoup de riſque
„ en la cherchant. Mais le retour du
„ Capucin portant une lumiere, ré-
„ tablit ce petit deſordre, qui ſe tour-
„ na en plaiſanterie. On repoſa le
„ mort dans ſa premiere attitude ;
„ & Mignard acheva ſon étude.
„ Ce petit fait, peu important par

» lui-même, dit M. de *Caylus*, sert
» au moins à prouver, que le Peintre
» doit tout faire d'après nature, quel-
» que désagréable qu'elle puisse être,
» lorsque le sujet entrepris l'exige. Il
» prouve encore que les hommes les
» plus préparés, & qui se croyent les
» plus fermes, peuvent être surpris
» par des mouvemens de frayeur,
» que les anciens préjugés leur rap-
» pellent, & qui ne peuvent être
» modérés que par la réflexion. »

Pierre *Mignard* nâquit à Troyes en Champagne au mois de Septembre 1610. La prévention contre cette Province, que nous regardons à peu près du même œil que les Grecs voyoient la Béotie, est bien démentie par les grands hommes qu'elle a produits en tout genre. Madame la Comtesse *de Feuquières*, fille de *Mignard*, nous apprend dans la vie de son père qu'elle a en quelque sorte dictée à M. l'Abbé *de Monville*, Chanoine de l'Eglise de Bordeaux, que sa famille, originaire d'Angleterre, étoit établie en France depuis deux générations; qu'elle portoit le nom de *More*, & qu'elle quitta ce nom pour la raison suivante. Henri IV ayant

vû le père de notre Peintre avec six de ses frères, dans les troupes de son parti, pendant le cours malheureux de la Ligue, fut frappé de la beauté de leur figure, & demanda leur nom. Le Prince l'ayant appris, répondit: Ce ne sont point là des *Mores*, ce sont des *Mignards*. Ce nom leur demeura, & depuis cette époque, ils n'en ont point porté d'autre, eux & leurs enfans.

Le second Tome commence par la vie d'Ant. *Coypel*, écrite par son fils, mort depuis peu. Ce dernier étoit un très-bon Peintre, & un assez médiocre Ecrivain. Antoine Coypel, Ecuyer, nâquit à Paris le 11 Avril 1661, & y mourut le 7 Janvier 1722, dans sa soixante & uniéme année. Ce qui ne peut manquer de faire honneur à son fils, c'est le morceau qu'il adresse à l'Académie, & par lequel il finit la vie de son père. » Messieurs, dit-» il à ses Confreres, vous m'accor-» dâtes à vingt & un an, le titre d'A-» cadémicien sur des ouvrages pas-» sables pour un jeune homme, mais » peu dignes de paroître au milieu » des chef-d'œuvres qu'on voit bril-» ler ici. Trouvez bon, Messieurs,

» que je saisisse l'occasion d'une Assemblée publique, pour vous en » renouveller mes remercimens, & » pour vous demander la permission » de mettre incessamment un morceau » moins défectueux, à la place de ce» lui dont vous voulûtes bien vous » contenter alors. Permettez-moi de » vous représenter, qu'on peut vous » accuser d'une indulgence dange» reuse, en voyant un tableau si foi» ble parmi les vôtres. Vous ne l'eus» siez pas reçû, sans doute, si la » mémoire de mon ayeul, si l'estime » dont l'Academie honoroit mon » père, si la prévention favorable » qu'on a pour la jeunesse, ne vous » eussent engagés à me faire grace. » Mais, Messieurs, ces raisons qui » seront toujours gravées dans mon » cœur, ne sont pas écrites au bas de » ce morceau, & le jeune élève qui » le voit, se flatte qu'il en coûte peu » pour mériter de prendre place par» mi vous. »

Il y a beaucoup de feu & de vivacité de style dans la vie de Louis *de Boullongne*. L'Auteur est M. *Watelet*, Associé libre de l'Académie. Il fait, en écrivant, des tableaux pref-

que aussi animés & aussi délicats que ceux du célebre Artiste dont il donne l'histoire. S'il rend compte de quelques-uns de ses ouvrages, on croit avoir sous les yeux l'objet que le Peintre représente, ou tout au moins le tableau, où l'objet est représenté. Il n'employe pour cela ni une ennuyeuse abondance de paroles, ni une vaine ostentation des termes de l'art qui rendent presque toujours ces sortes de descriptions, ou séches ou dégoutantes. En quatre mots il expose toutes les idées de l'Artiste, & il en trace une image, où les plus petites nuances sont heureusement exprimées. Voici comment il parle d'un tableau de *Boullongne* dont le sujet est tiré de ces deux vers de Virgile:

Malo me Galatea petit lasciva puella;
Et fugit ad salices, & se cupit ante videri.

» Une jeune Nymphe, échappée
» d'une troupe de ses compagnes qui
» dansent, se sauve vers quelques ar-
» bres, après avoir jetté une pomme
» à un jeune Berger, qu'elle regarde
» avec un intérêt, qui en rallentissant

» sa suite, anime le Berger qui cher-
» che à la devancer. » Si la composition du Peintre est aussi fine, que les deux vers qui ont donné lieu de la penser, la maniere dont M. *Wattelet* l'expose rend parfaitement la composition.

Louis *de Boullongne* vit le jour à Paris en 1654. Son père Louis *de Boullongne* étoit originaire d'une très-bonne famille de Picardie. Il vint s'établir dans la Capitale; & sa destinée l'y conduisit pour contribuer à jetter les fondemens de notre Académie Royale de Peinture & de Sculpture, si célèbre dans toute l'Europe par les sujets qui la composent, & par les chef-d'œuvres qu'elle produit tous les jours. Louis *de Boullongne* le fils, après avoir rempli avec éclat une longue carrière, mourut le 21 Novembre 1733, âgé de soixante-dix-huit ans. Il a laissé un fils que son esprit & ses mœurs aimables rendent cher à la Société: c'est M. *de Boullongne* Conseiller d'Etat, Intendant des Finances, & des Ordres du Roi, & Amateur honoraire de l'Académie de Peinture.

La destinée de François *le Moyne*

fut affreuse. Il nâquit à Paris en 1688 d'une famille obscure. La haute opinion qu'il avoit de ses talens fut la cause de sa mort funeste. Il ne trouvoit personne qu'il ne regardât comme très-inférieur à lui. Tout ce qu'on lui donnoit lui paroissoit médiocre, & tout ce qu'on lui faisoit espérer lui sembloit fort au-dessous de ce qu'il croyoit mériter. La mort de M. le Duc d'*Antin*, son Protecteur, mit le comble à ses chagrins. Sa raison s'altéra, & malheureusement cette altération se tourna du côté d'une fureur intérieure, qui paroissoit très-peu au dehors. Le 4 Juin 1737, dix mois après avoir été nommé premier Peintre du Roi, un de ses amis arriva chez lui le matin, sous prétexte de le mener passer quelques jours à la Campagne, mais en effet dans le dessein de l'enfermer, & de lui faire les remèdes usités en cas pareil. Soit que *le Moyne* en eût quelque soupçon, soit qu'il se figurât qu'on vouloit le mener en prison, idée dont il étoit frappé depuis long-tems, dès qu'il entendit monter son ami, il s'enferma dans sa chambre, & se perça de neuf coups de son épée. Son ami ignoroit

ſon malheur ; il le pria d'ouvrir , il insiſta , & ſur la menace d'enfoncer la porte , *Le Moyne* eut la force d'obéir , & de paroître dans l'état où ſa fureur l'avoit réduit ; mais à l'inſtant il tomba ſans vie. Quel ſpectacle pour un ami !

La vie de ce Peintre & la deſcription d'une galerie de Peinture , terminent ce Recueil. Elles ſont de la même main , & écrites dans le même goût que l'Hiſtoire de Pierre *Mignard* ; c'eſt aſſez vous en faire l'éloge. Ces deux derniers écrits ſont ſuivis , ainſi que les vies précédentes , d'une réponſe de M. *Coypel* , en forme de remerciment au nom de l'Académie , dont M. *Coypel* étoit Directeur. Perſonne n'en mérite plus de la part de ce Corps illuſtre que M. le Comte *de Caylus* , par rapport au zèle qu'il témoigne en toute occaſion pour le progrès & la perfection des arts , dont l'Académie fait ſon principal objet. Je pourrois dire auſſi qu'aucun Ecrivain n'eſt plus digne de nos louanges. Cet amour de la vérité qui paroît dans ſes ouvrages , en garantit le ſuccès. On eſt ſûr de charmer les Lecteurs , quand on ſçait

comme lui soûtenir & orner par la force & les graces du style ce vrai qui frappe de lui-même, & qu'on prend soin de ne le présenter qu'avec les ménagemens qu'exige la prudence.

On m'a procuré la lecture d'un Acte d'Opera qui a été représenté pour la premiere fois au Château de Belle-vûe le 27 Avril de cette année. C'est un petit Ballet Héroïque, intitulé, *Venus & Adonis*. Les paroles sont de M. *Collet*, non du célébre M. *Collet*, si connu par ses chansons, ses parades & ses amphigouris, mais d'un autre M. *Collet*, qui est secrétaire de M. le Marquis *de Crussol*, Ministre de la Cour de France à celle de Parme. La Musique est de l'illustre M. *Mondonville*. On ne peut refuser à l'Auteur du Poëme le talent de réduire & de resserrer les plus grands sujets. Toute l'histoire des amours de *Venus* & *d'Adonis*, dont le Cavalier *Marin* a fait un si long Poëme, est ici rendue en neuf petites Scènes. Mars jaloux d'*Adonis* a obtenu de *Diane* qu'elle serviroit son ressentiment. Cette Déesse envoye un sanglier Venus & Adonis.

énorme. *Adonis* va pour le combattre. Il en eſt mortellement bleſſé. *Venus* pour ſoulager ſa douleur, & pour laiſſer de ſon amour une image éternelle, fait ſortir de terre une Fleur, (c'étoit une *Anèmone.*) Mars, ſatisfait de la mort de ſon rival, vient encore faire des reproches à Venus, & lui apprend que c'eſt lui-même qui a ſuſcité contre ſon amant le Monſtre furieux qui vient de le déchirer. Venus, pour le braver, lui fait voir la Fleur :

Il vivra, malgré toi, dans le fond de mon cœur ;
Envain à mon amour ta colère s'oppoſe.
Pour prouver à jamais l'excès de mon ardeur,
Du ſang de ce Héros j'ai formé cette Fleur :
Dans cette métamorphoſe
J'adorerai toujours un ſi charmant Vainqueur.

Mars furieux arrache la Fleur. Le Deſtin fait renaître *Adonis.* Il vole, dans les bras de *Venus.* *Mars* obligé

de céder au Deſtin, laiſſe à ces deux amans le champ libre, & va avec ſes guerriers déſoler la terre.

Venus & Adonis ſe diſent des choſes touchantes.

ADONIS.

En revoyant le jour que me rendent les
Dieux,
Que mon ſort eſt digne d'envie!
C'eſt de l'amour qui brille dans vos
yeux
Que je reçois une nouvelle vie.

VENUS.

Les Dieux me comblent de faveurs
En te rendant à ma tendreſſe extrême.
Ah, qu'on oublie aiſément ſes malheurs,
Quand c'eſt la main de ce qu'on aime
Qui vient eſſuyer nos pleurs!

Les Graces, les Plaiſirs & les Jeux célèbrent le bonheur de leur Souveraine. *Charite* & le Chœur chantent ces jolies paroles:

Lorſque Venus vint à paraître
Sur le vaſte Empire des Mers,
Ses yeux annoncèrent le
Et le vainqueur de l'U

C'eſt elle qui nous fit connaître
Le Dieu de la Félicité.
De qui l'Amour pouvoit-il naître
Si ce n'étoit de la Beauté ?

Les paroles ſont très-lyriques. Elles prêtent infiniment au Muſicien, & le Poëte a eu l'art de lui donner occaſion de déployer ſes talens dans les différens genres de Muſique. Il y a du terrible, du gracieux, des Guerriers, des Chaſſeurs & des Chaſſereſſes, des Amours, des Monſtres, & des Plaiſirs. Cela forme un contraſte, & une variété étonnante dans un ſi petit eſpace. Bien des gens ſouhaiteroient que tous nos Drames lyriques fuſſent dans ce goût. Si les Opéra Italiens ſont ſi ſupérieurs aux nôtres, c'eſt peut-être, diſent-ils, parce que les Poëtes s'attachent moins à faire des pièces bien conduites, qu'à ouvrir une grande carrière aux Muſiciens.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 2 Novembre 1752.

LETTRE

LETTRE IX.

JE crains bien, Monsieur, que cette idée ne vous paroisse trop sublime. Lorsqu'un Auteur s'annonce avec l'appareil de trois Editions, il me semble voir un Monarque, dont le front est orné d'un triple Diadême. C'est sous ce pompeux éclat que se présente aujourd'hui aux regards du Public M. *de Moncrif*, Lecteur de la REINE, l'un des Quarante de l'Académie Françoise, & de celle des Sciences & Belles-Lettres de Berlin. *Brunet*, Imprimeur-Libraire Rue St Jacque, vient de rassembler ses œuvres en trois petits volumes d'une impression élégante; & c'est pour la troisième fois que l'Auteur obtient cette espèce de Triomphe, aussi flatteur pour les Ecrivains que l'étoit celui de l'ancienne Rome pour les Conquérans. Œuvres de M de Moncrif.

Le Recueil de M. *de Moncrif* unit au mérite des pièces qu'il renferme les graces de la variété. Traités de Morale, Contes de Fées, Dissertations, Réfléxions, Discours, Let-

tres, Poësies Chrétiennes, Comédies, Actes d'Opera, Odes, Fables, Cantates, Stances, Epîtres, Romances, Chansons, Madrigaux, &c: voilà, Monsieur, les différens genres qui ont exercé la plume délicate de cet ingénieux Académicien. A la tête du premier Tome est une *Lettre à Madame de* *** : il y rend compte de sa nouvelle Edition. Elle ne comprend pas tous les ouvrages de sa façon qui ont paru. » Peu d'Auteurs, „ dit-il modestement, sont en droit „ d'avouer une seconde fois tous les „ présens qu'ils ont faits au Public, „ & je me crois au rang de ceux qui „ doivent se prescrire cette écono- „ mie. « Du nombre des ouvrages ecartés de cette Collection, sont certaines Lettres que M. *de Moncrif* lui-même appelle *gravement frivoles*. Vous reconnoissez, Monsieur, la fameuse Histoire des Chats, en forme de *Lettres à Madame* ***. L'Académicien ne se dissimule pas que cet écrit, qui dans le fond n'étoit qu'un badinage de société, fut assailli d'une nuée de traits épigrammatiques. Mais en vérité c'est peine perdue que d'avoir affaire à un Auteur qui

ſe prête à la plaiſanterie d'auſſi bonne grace que M. *de Moncrif*, & qui ſe rend à lui-même une juſtice auſſi rigoureuſe : paſſe encore s'il ſe fâchoit un peu, à l'exemple de pluſieurs de ſes Confrères.

Pour nous dédommager de ce qu'il a retranché, M. de *Moncrif* nous donne quelques pièces non encore imprimées, mais dont la plûpart ont couru manuſcrites, & ſans nom d'Auteur. Une nouvelle preuve de ſon reſpect pour le Public, & de cette heureuſe défiance de ſoi-même, ſi rare parmi les Ecrivains, c'eſt qu'il n'a employé ces pièces, qu'après qu'il les a vûes accueillies par des gens de goût, qui ne ſçavoient pas qu'elles fuſſent de lui. L'Auteur prend de-là occaſion de faire ſentir les avantages de l'*incognito*. Il le regarde avec raiſon comme le ſeul moyen de diſtinguer les dégrés de ſuccès ou de diſgrace qu'on éprouve dans la carrière du bel eſprit. Ceux avec qui un Poëte paſſe ſa vie, le louent ou par ignorance, ou par prévention, ou par politeſſe, & ſon amour propre croit bonnement entendre la voix du Public. M. *de Moncrif* fait à ce ſujet

une comparaison neuve & très ingénieuse : » Il en est de certains mérites comme des Dieux Pénates des „ Anciens. Ces Déïtes particulières „ n'étoient guère réclamées que dans „ les maisons qui les avoient adop- „ tées.

M. *de Moncrif* n'est point un Dieu Pénate. C'est une Divinité généralement reconnue, & une Divinité bienfaisante. Les œuvres de ses mains ne respirent que l'humanité, le bonheur & les délices du monde. Ses *Essais sur la nécessité & sur les moyens de plaire*, sont le plus considérable & le plus utile de ses ouvrages. Ils occupent tout le premier volume. On s'apperçoit en les lisant que l'Auteur a fait une étude particulière de la morale, considérée par rapport au bien qu'elle peut procurer à la Société. Ce n'est pas dans les Livres seuls qu'on acquiert cette Science sublime ; c'est dans le commerce de ses semblables, c'est dans le cœur humain ; & c'est là que M. *de Moncrif* a pénétré pour y développer nos sentimens, & pour les concilier avec nos devoirs. Il n'y a personne qui ne soit convaincu d'après lui qu'on ne

doit pas se croire quitte avec les hommes, en ne satisfaisant qu'à ce qu'ils ont droit incontestablement d'éxiger de nous. Ils donnent tous à ce droit une extension qui mérite de l'indulgence. Il faut absolument s'y prêter un peu, ou renoncer au plus grand avantage que nous puissions nous prorer, au plaisir d'être aimé.

Il faut convenir, & M. *de Moncrif* l'avoue, qu'à la première inspection d'un titre qui annonce des *moyens de plaire*, on ne peut s'empêcher de soupçonner l'Auteur de promettre avec présomption ce qu'il n'est point en état de tenir. Mais en lisant l'ouvrage on reconnoît que ces moyens existent; qu'ils naissent des principes de la Morale; qu'ils sont conformes à ce que nous voyons pratiquer par les gens du monde véritablement aimables, & que par conséquent l'éducation peut nous faire parvenir aisément à leur ressembler. S'il est quelque Lecteur qui craigne de trouver dans ces *Essais* une Métaphysique abstraite, des distinctions plus subtiles que solides, des idées Platoniques, qu'il se détrompe; & si sa vanité ne lui persuade pas qu'il

possède déja tous les talens de plaire, je l'invite à jetter les yeux sur cet excellent Traité. J'en recommanderai sur-tout la lecture à la plûpart des Confrères de M. *de Moncrif*, c'est-à-dire, aux gens de Lettres. Il semble qu'en général les talens soient un titre pour se dispenser d'être aimable. Leur éclat attire, leur aspect rebute. On polit son esprit, & l'on ne polit point ses manières. On devient bon Auteur, & l'on reste mauvais Citoyen, ou de mauvaise Compagnie. Qu'arrive-t-il? On estime, on aime les ouvrages; on méprise, souvent même on hait les personnes, on les respecte, & on les fuit. Ne cherchons point d'autre cause de l'infortune de quelques Ecrivains nés avec beaucoup de génie. L'infléxibilité de leur caractère, la rudesse de leur amour propre a fait leurs malheurs; & pour surcroit d'humiliation, ils ont vû bien des gens, qui assurément ne les valoient pas, parvenir aux places & aux honneurs. Il ne faut pas se figurer que ce soit précisément le talent qu'on ait récompensé en eux; c'est plutôt la bonté de leur ame, la sagesse de leur conduite, la sûreté de leur com-

merce ; l'urbanité de leurs mœurs. Ces qualités suffisent tous les jours pour s'avancer dans le monde ; à plus forte raison doivent elles être profitables à ceux qui de plus ont l'esprit cultivé, & qui contribuent aux agrémens de la société.

On trouve à la suite des *Essais sur la nécessité & les moyens de plaire*, cinq Contes de Fées, qui font partie de l'ouvrage même. Les idées, les événemens qui constituent chaque Conte, servent à prouver l'utilité de quelques-uns des principes répandus dans les *Essais*. L'objet de l'Auteur a été de composer une sorte de Roman, dont toute l'action tendît à établirune ou plusieurs vérités morales ; en un mot, les préceptes des *Essais* se retrouvent ici en action, & il faut avouer que le merveilleux de la Féerie rend ces préceptes plus sensibles, & les met dans un jour plus agréable. L'idée que je vais vous donner d'un de ces Contes, vous fera juger du mérite des autres.

L'Isle de la Liberté étoit habitée par un Enchanteur, qui publia que ceux qui viendroient s'y établir, seroient libres d'y faire leur volonté,

& n'éprouveroient jamais d'injustice de la part des habitans. Trois personnages se présentent. L'Enchanteur, pour leur accorder le droit de Citoyen, exige une condition ; c'est qu'ils disent naturellement quel est leur caractère, leur goût dominant, & qu'ils permettent d'écrire sur la liste des Insulaires ce qu'ils dicteront eux-mêmes. L'un qui s'appelle *Almon*, dit : *Je suis naturel ; je hais la dissimulation, je me montre tel que je suis.* On écrivit : *Almon est naturel.* L'autre qui se nomme *Alibé*, dit : *J'aime à plaire, à faire ce qui amuse les autres ; j'ai acquis les talens qui peuvent y contribuer.* On écrivit : *Alibé aime à plaire.* Le troisième qui a nom *Zanis*, fait cet aveu : *Je suis extrêmement singulier.* On écrivit : *Zanis est singulier.* Il s'agit de corriger ces trois caractères. L'Enchanteur en vient aisément à bout. *Almon* ne rencontre que des gens *naturels* comme lui. Une Dame lui dit *naturellement* & sans *dissimulation* qu'il est un sot. *Alibé* est présenté dans une maison ; c'étoit le rendez-vous de la bonne Compagnie de l'Isle. Il s'empare de la conversation, il étale toutes ses connoissances, il

parle beaucoup de lui. On lui donne des louanges à contresens. Il veut raconter une histoire ; un homme l'interrompt. Il veut réciter des vers ; un autre en dit de sa façon. Enfin il se voit environné de talens qui le persécutent. Il sort furieux, & va chez l'Enchanteur qui lui présente le Livre sur lequel on avoit inscrit son caractère ; il l'ouvre & lit : *Alibé*, comme il croit être, *aime à plaire. Alibé*, comme il est, *ne veut que briller.* *Zanis* paroît à son tour sur la scène. Il voit par-tout des gens mille fois plus singuliers que lui, & qui le regardent comme un homme ordinaire. Il avance une maxime inouie ; tout le monde est de son sentiment. Il conte ; il exagère ; on le loue unanimement sur la justesse de son esprit, & sur la retenue de son imagination. Penétré de douleur d'avoir déraisonné en pure perte, il court chez l'Enchanteur qui lui dit : Au lieu de vous vanter d'être *singulier*, que ne me disiez-vous de bonne foi, *je meurs d'envie de le paroître ? Almon* & *Zanis* le remercient de ses leçons, & quittent l'Isle, bien résolus de se conduire autrement à l'avenir. *Alibé* seul se retire plus incorrigi-

ble que jamais. Quelques connoiſſances, quelques petits talens, & peu d'eſprit, c'eſt de cet aſſemblage, dit l'Auteur, que la Fatuité a pris naiſſance.

Tel eſt, Monſieur, l'eſprit de ces petits ouvrages qui ſont à mon gré autant de chefs-d'œuvres, & pour le fond de morale qui y regne, & pour les reflexions dont ils ſont délicatement parſemés, & pour l'élégance & les charmes de la diction. Si je ne craignois de bleſſer la juſte prévention du Public pour un illuſtre mort, j'oſerois mettre ces Contes à côté des Fables que M. *de Fenelon* a compoſés pour l'éducation d'un Prince : je vous avoue que je n'ai rien lû dans ce genre qui m'ait fait plus de plaiſir. Il ſeroit inutile, & trop peu flatteur pour M. *de Moncrif*, que je m'étendiſſe ſur l'éloge de ſes heureux *Eſſais*. Après le glorieux ſuffrage qu'il a obtenu, un encens vulgaire pourroit-il lui être agréable ? M. LE DAUPHIN a bien voulu lui demander cet ouvrage, & voici le jugement dont il l'a honoré : *C'eſt* (a-t-il dit à l'Auteur), *un Livre qu'il faut avoir lû.*

Le ſecond Volume de M. *de Moncrif* ne contient, ainſi que le premier,

que des écrits en Proſe. Parmi ces divers ecrits on diſtingue *les Ames Rivales*, en deux petites parties. C'eſt un Roman, tel que vous n'en avez jamais lû. Il préſente des idées très-ſingulières. Mais en même tems on rend juſtice à l'adreſſe de l'Auteur, d'avoir ſçû mettre en action le ſyſtême de quelques Indiens. La deſtinée des ames, ſelon eux, dépend du Dieu *Brama*. C'eſt par ſon ordre qu'une ame tombée du Soleil, de la Lune, ou de quelque autre Aſtre, paſſe d'un corps dans un autre, lorſque celui qu'elle anime vient à ſe détruire. Tant que les ames habitent ce Monde, elles ſont donc aſſujetties à gouverner un corps. Dans cet eſclavage, les ames qui plaiſent au Dieu *Brama*, obtiennent la liberté de quitter de tems en tems le corps auquel elles ſont alors attachées. Un des principaux livres de la Religion des Indiens contient les fabuleuſes avantures des *Ames libres*. Voici une de ces avantures, telle qu'elle eſt rapportée dans un ouvrage très-ſérieux, & généralement eſtimé : c'eſt le Recueil des *Lettres curieuſes & édifiantes*. Un Prince pria une Déeſſe,

dont le Temple étoit à l'écart, de lui enſeigner le *Mandiran*, c'eſt-à-dire, une prière qui a la force de détacher l'ame du corps, & de l'y faire revenir, quand elle le ſouhaite. Il obtint la grace qu'il demandoit. Mais par malheur, le Domeſtique qui l'accompagnoit, & qui demeura à la porte du Temple, entendit le *Mandiran*, l'apprit par cœur, & forma la réſolution de s'en ſervir dans quelque favorable conjoncture. Comme ce Prince ſe fioit entièrement à ſon Domeſtique, il lui fit part de la faveur qu'il venoit d'obtenir; mais il ſe donna bien de garde de lui révéler le *Mandiran*. Il arrivoit ſouvent que le Prince ſe cachoit dans un lieu écarté, d'où il donnoit l'eſſor à ſon ame; mais auparavant il recommandoit à ſon Domeſtique de garder ſoigneuſement ſon corps, juſqu'à ce ce qu'il fût de retour. Il récitoit donc tout bas ſa prière, & ſon ame ſe dégageoit à l'inſtant de ſon corps, voltigeoit çà & là, & revenoit enſuite. Un jour que le Domeſtique étoit en ſentinelle auprès du corps de ſon Maître, il s'aviſa de réciter la même prière, & auſſi-tôt ſon ame, dégagée

de ſon corps, prit le parti d'entrer dans celui du Prince. La première choſe que fit ce faux Prince, fut de trancher la tête à ſon premier corps, afin qu'il ne prît point fantaiſie à ſon Maître de l'animer. Ainſi l'ame du véritable Prince fut réduite à animer le corps d'un Perroquet, avec lequel elle retourna dans ſon Palais. Cette Fable, qui eſt aſſez plaiſante, eſt traduite mot pour mot du texte Indien.

M. *de Moncrif*, dans ſon Roman, a employé d'une maniere moins tragique, le pouvoir de diſpoſer de ſon ame. Il imagine des amans, qui, poſſédant cette liberté d'ame, s'en ſervent pour troubler les projets de leurs rivaux. L'aſſemblage de pluſieurs ames dans un même corps, la façon d'expliquer, par le ſecours de ce même aſſemblage, certains mouvemens involontaires, tels que les traits de folie, la diſtraction, la rêverie, & beaucoup d'autres contrariétés qu'on remarque en nous, tout cela eſt de l'invention de l'Auteur; & cette invention eſt aſſurément très-heureuſe. Ainſi un Amant, avant que de s'endormir, récite ſa

petite prière, & sur le champ son ame s'envole, & va passer agréablement la nuit dans le corps de sa Maîtresse. Le matin elle vient à petit bruit retrouver son corps. Une autrefois elle ira s'établir dans celui de son rival, & lui fera dire & faire cent sottises, qui déplairont immanquablement à l'objet dont il est épris. L'Amant qui n'est point écouté, a un moyen facile de se venger. Il fait entrer son ame dans le corps de celle qu'il adore. Cette seconde ame lui fait dire qu'elle aime celui qu'elle ne peut souffrir. L'ame personnelle parle à son tour, & dément son premier aveu; ce qui fait passer pour folle une femme qui peut-être est raisonnable. Ce conflict d'ames, ces contradictions, ces obstacles multipliés & variés, rendent l'intrigue des *Ames Rivales* extrêmement amusante; & ce qui mérite d'être observé, c'est qu'il n'y a rien dans cette Fable qui ne tende aux bonnes mœurs. L'ame aimable & délicate de *Mazulhim* est à la fin unie à celle de la Princesse *Amassita*, & la vilaine ame de *Sikandar*, qui étoit Prince, est condamnée par *Brama* à animer

un corps vulgaire : ainſi au dénouement, le vice eſt puni, & la vertu récompenſée.

Ce petit ouvrage a eu beaucoup de ſuccès parmi nous, & quand on l'a lû, on n'en eſt point étonné. Ce qui vous ſurprendra, Monſieur, c'eſt la fortune qu'il a faite dans l'Inde même. Cette anecdote eſt trop ſinguliere, pour ne pas vous la rapporter. L'Auteur avoit donné ſon Manuſcrit à un François qui retournoit au Mogol. Ce François en fit part à un *Brame*, qu'il prit pour iuterprète. Le Philoſophe Indien fut ſaiſi d'étonnement & d'admiration à la lecture de ces charmantes rêveries. Il y découvrit de nouvelles branches du merveilleux ſyſtème des *ames douées de la liberté de quitter & de reprendre leur perſonne, après s'être promenées dans l'Univers.* M. *de Moncrif* a reçu du *Brame* un préſent, avec mille aſſurances d'eſtime & de vénération. Le préſent conſiſte en un petit *in-folio* manuſcrit, repréſentant les principaux Dieux de l'Inde avec des notes myſtiques.

Ce Roman ingénieux de M. *de Moncrif* m'a donné occaſion de faire une remarque, c'eſt que les Ecri-

vains qui consacrent leurs talens aux ouvrages d'imagination, devroient étudier les opinions reçues parmi les hommes, vrayes ou fausses, & démêler celles sur lesquelles on peut bâtir un Roman, un Poëme, une Comédie. C'est ce que des Auteurs de beaucoup d'esprit ont fait avec succès. Par exemple, y a-t-il rien de plus agréable que le systême des Cabalistes employé par *Pope* dans *la boucle de cheveux enlevée*, par M. *de Saint Foix* dans sa charmante petite pièce, intitulée, *le Silphe*, & par M. *de Moncrif* lui même dans *Zelindor*, Acte d'Opera, si justement applaudi dans sa naissance, si souvent remis, & jamais assez au gré du Public. Qui est-ce qui a fait le succès prodigieux & mérité du Poëme de *Vert-Vert*? C'est l'adresse de l'Auteur à tirer parti de la facilité que nous reconnoissons dans les Perroquets pour apprendre à parler. Personne avant lui n'avoit eu cette idée, dont il a fait la base d'un des plus jolis badinages que nous ayons dans notre langue. Le génie consiste en partie à saisir ainsi tout ce qui peut servir de fondement à une fiction, sérieuse ou

enjouée. Si je voulois m'égarer dans des recherches, je ferois voir que les Anciens ont eu ce talent. Je me borne à citer *Plaute*. De combien de traits & de bonnes plaisanteries n'est pas semée la Comédie d'*Amphytrion* ? Cette pièce est appuyée sur l'opinion des amours de Jupiter & de ses travestissemens.

Les autres ouvrages qui composent le second Tome de M. *de Moncrif* sont d'un genre différent. Il y a quelques Dissertations sur des points de Littérature, une entr'autres, intitulée, *de l'Esprit Critique*. L'Auteur distingue très-judicieusement *l'esprit de critique & l'esprit critique*. Il approuve le premier, qui suppose cette justesse de discernement nécessaire pour évaluer les défauts & les beautés d'un ouvrage. Quant au second, je conviens avec M. *de Moncrif* que, tel qu'il l'entend, il est insupportable. Il consiste à trouver tout mauvais, ou par un sot orgueil, ou par un intérêt secret. L'Académicien développe avec sagacité les causes du penchant qui nous porte à censurer nos semblables, & il fait connoître les moyens que la fausse critique employe pour

se répandre. Tout ce que dit l'Auteur à ce sujet est vrai à certains égards. Mais je ne conseillerois pas aux Ecrivains médiocres de lire cette Dissertation. Ils y puiseroient peut-être un fond de présomption & de mépris pour les jugemens du Public, bien nuisible aux progrès du goût, & que M. *de Moncrif* n'a certainement pas eu dessein de leur inspirer.

Un des raisonnemens de l'Auteur, est celui-ci : » On regarde comme „ une plaisanterie ordinaire les traits „ qu'on lance de gayeté de cœur con- „ tre un Ecrivain qui a bien mérité „ du Public. On sçait cependant de „ quelle importance est la considéra- „ tion. Cet avantage concourt au bon- „ heur de la vie à tel point, que les „ richesses, & même les grandes pla- „ ces, quand elles en sont séparées, „ perdent beaucoup de leur prix. Un „ homme, pour parvenir à cette con- „ sidération si désirable, ou pour la „ conserver, n'aura que son talent „ d'écrire, talent que je suppose *à un* „ *dégré très-estimable*. Ses ouvrages „ sont *sa Terre*, *son Château*, sa for- „ tune, & enfin tout ce qui sert aux „ autres hommes à représenter avec

„ quelque avantage dans la société :
„ & on verra, même des gens qui
„ font profession de vertu, travailler
„ à renverser tout cela par une criti-
„ tique souvent aussi amère que peu
„ éclairée, & ne s'en croire pas moins
„ équitables. » Mais si le talent de l'Ecrivain est *à un degré très-estimable*, comme le suppose M. *de Moncrif*, une critique *peu éclairée*, & qui pis est, *amère*, ne peut lui faire perdre la considération dont il jouit. Cette critique tourne contre son Auteur lui-même, & ne sert qu'à mettre dans un plus grand jour le mérite de l'Auteur *estimable* qui est injustement critiqué. Je suppose à mon tour que le talent d'un Ecrivain soit *à un degré très-méprisable*, & que malheureusement le mauvais goût de son siècle lui procure une sorte de succès, je ne vois pas alors qu'il y ait de l'injustice à critiquer sans fiel & sans amertume. L'Ecrivain aura beau dire que ses ouvrages sont *sa Terre*, *son Château*. On peut sans crime ravager une *Terre*, qui ne produit que des ronces, des épines, & des herbes venimeuses. On abat un *Château* qui menace ruine, & dont la chute pourroit écraser les

paſſans. Les mauvais ouvrages tendent à la ruine du bon goût; il eſt donc néceſſaire de les détruire.

L'Auteur prétend que *le ton de moquerie eſt inutile à la perfection des Lettres, & par conſéquent de l'eſprit.* Cette maxime eſt contraire à celle d'Horace :

Ridiculum acri
Fortius ac melius magnas plerumque ſecat res.

C'eſt avec ce ton que *Deſpréaux* a contribué au progrès du goût ſous Louis XIV. Un trait de bonne plaiſanterie fait plus d'effet que les Diſſertations les plus judicieuſes. D'ailleurs, de mauvais Auteurs méritent-ils qu'on ſe donne la peine de faire ſentir leurs défauts par de doctes raiſonnemens? Le ridicule ne peut & ne doit être corrigé que par le ridicule. M. de *Moncrif* déſireroit qu'on ne critiquât que les Morts. Ce ſouhait fait honneur à la bonté de ſon cœur. C'étoit auſſi l'idée de l'Abbé de *Saint-Réal*, qui fut vivement réfuté par *Bayle* & *Baſnage*. L'Académicien eſt fâché que l'on maltraite de pauvres Auteurs, dont la conſo-

lation eſt d'écrire & qui ne peuvent composer de bons ouvrages. Mais n'eſt-il donc dans le monde d'autre consolation pour les malheureux que de faire de mauvais Livres ; & faut-il qu'un homme, pour ſe consoler, désole tous les Lecteurs ? Il me ſemble que l'intérêt public doit l'emporter ſur celui d'un Particulier. Qu'il cherche ailleurs des conſolations moins ruineuſes pour les Libraires, moins fatiguantes pour nos yeux & nos oreilles. Malgré tout ce que M. *de Moncrif* avance dans cette Diſſertation, il déclare à la fin qu'il ne prétend point interdire la critique des ouvrages d'eſprit, ni même la critique gaie & plaiſante ; moyennant quoi tout le monde ſera de ſon ſentiment. Son ſecond Volume eſt même terminé par trois *Lettres à Madame la M... de B*** ſur la manière de lire la plus utile aux gens du monde*, qui eſt de conſulter les Extraits compoſés par des mains habiles.

Les poëſies de M. *de Moncrif* ſont raſſemblées dans le troiſième Tome de ſes œuvres. Ces poëſies ſont ſi connues qu'il ſeroit inutile de vous en offrir des *échantillons*. Preſque

tous ses Actes d'Opera sont restés au Théâtre, tels que l'*Empire de l'Amour*, *Almasis*, *Ismène*, & *Zelindor*, dont je vous ai déja parlé. Ses Chansons & ses Romances sont dans la bouche de tout le monde. Dictées par les Muses, elles sont souvent chantées par les Graces. Dans le Recueil de ces Poësies, il s'en trouve quelques-unes qui n'avoient point encore vû le jour; de ce nombre sont des Odes sacrées, composées par ordre exprès de la Reine. Elles n'ont point l'air d'ouvrages de commande. On voit dans la premiere la Peinture des vertus qui font aimer l'auguste Princesse, qui a voulu que M. *de Moncrif* s'exerçât dans ce genre de Poësie.

Eh quelle Mortelle aujourd'hui
Au sein des grandeurs s'humilie?
Jalouse du bonheur d'autrui,
Soi même à chaque instant s'oublie?
Hait & pardonne nos erreurs;
Pour leçons n'offrant que ses mœurs,
Nous condamne sans nous déplaire,
Et s'attache enfin tous les cœurs
Que par son exemple elle éclaire?

Les ames réunies ou la Métempsicose; Ballet Héroïque en quatre Actes, n'a jamais été mis en musique, & il est ici imprimé pour la première fois. Le sujet est encore tiré, comme vous voyez, de la Philosophie des *Brames*, qui croyent que les ames reviennent plusieurs fois jouer un personnage sur la terre. L'Auteur met en scène deux Amans. Le Spectateur les voit d'Acte en Acte revivre dans une condition, dans une patrie nouvelle, & avec une figure différente. Leur ame est tout ce qu'ils conservent de l'état précédent. Mais que ne font-elles pas pour se réunir; elles s'attirent l'une l'autre; rien ne peut altérer ce penchant, & il resulte de chaque intrigue que ce qu'on nomme amour n'est qu'une reconnoissance de deux ames destinées à s'aimer, qui avoient été séparées. Pour rendre ces idées Théâtrales, M. de *Moncrif* imagine une fête annuelle, où les Adorateurs du Soleil peuvent apprendre combien de fois ils renaîtront parmi les Mortels. Il suppose encore que les amans peuvent découvrir, par la faveur du Soleil, s'ils sont destinés

à se retrouver, quand ils revivront; s'ils reprendront leur tendresse mutuelle, ou s'ils aimeront un autre objet. Cette nécessité de renaître, & cette possibilité de se rejoindre, ont donné lieu à une singularité dans ce Ballet : une même action embrasse les quatre Actes qui le composent, & chaque Acte a cependant une action particulière. Dans le premier Acte l'amant est grand-Prêtre du Soleil, & l'amante Adoratrice de cet Astre. Dans le second, la Maîtresse est Nymphe, & l'Amant habitant de l'Isle Atlantique. Dans le troisième, ils sont Princes, & dans le quatrième, Bergers. Au dénouement, le Soleil les éclaire sur leur destin passé, ce qui forme une reconnoissance. Cet Astre les enlève dans le Ciel qu'il habite. Ce Ballet, ainsi que tous les ouvrages de M. *de Moncrif*, soit de Prose, soit de Poësie, est plein d'esprit & de délicatesse.

Je suis, &c.

A Paris, ce 4 Novembre 1752.

LETTRES SUR QUELQUES ECRITS DE CE TEMS.

LETTRE X.

L'Académie des Belles Lettres de Montauban doit sa naissance, Monsieur, ainsi que l'Académie Françoise, à des assemblées particulières, formées d'abord sans aucune vûe d'établissement. Ce fut en 1730 que l'illustre M. *le Franc*, alors Avocat Général, aujourd'hui premier Président de la Cour des Aides de cette Ville, jetta les fondemens de cette nouvelle Colonie Littéraire, de concert avec quelques-uns de ses Compatriotes, épris comme lui des beautés de l'Eloquence & de la Poësie. Ils s'assembloient un jour de la semaine, & s'entretenoient Recueil de Montauban.

ſamilièrement de proſe & de vers. Ils ſe communiquoient leurs ouvrages, & en diſoient librement leur avis. Cette agréable Société eut encore cela de commun avec l'Académie Françoiſe, qu'elle ſe vit expoſée aux traits de la plaiſanterie, ordinaire & foible reſſource de l'ignorance & de l'oiſiveté. Le ſuccès brillant de la Tragédie de *Didon*, de M. *le Franc*, humilia les railleurs, & ranima l'émulation des beaux-eſprits Montalbanois. Depuis cette époque mémorable, leurs aſſemblées devinrent plus régulières, & le nombre des Aſſociés plus conſidérable. M. *le Franc*, jaloux de voir dans ſa Patrie un Corps Littéraire, dont les exercices fuſſent une ſource permanente de lumières & d'émulation, communiqua ſes idées à un Miniſtre, trop ami du bien public, trop ſenſible aux charmes des Beaux-Arts, trop digne d'en être célébré, pour ne pas leur accorder ſa protection. M. le Comte *de Saint-Florentin* approuva donc le projet de M. *le Franc*, & les Aſſociés obtinrent du Roi la permiſſion de tenir des aſſemblées publiques : la première ſe fit avec autant de ſuc-

cès que d'éclat, le 25 Août 1742.

Cette faveur du Monarque en fit efpérer à M. *le Franc* de plus grandes encore. Il ambitionnoit des Lettres Patentes, qui affuraffent la folidité & la durée de fon ouvrage. Elles étoient dûes, fi on l'ofe dire, à fon zèle & à fes talens. Le Roi les accorda dans une circonftance à jamais glorieufe pour SA MAJESTÉ, pour les Arts, & pour l'Académie de Montauban. C'eft à la tête des armées, au milieu de fes conquêtes, dans une ville guerrière, dans un Temple de Mars, qu'il procura un azile aux Mufes fur les bords pacifiques du Tarn. D'une main il terraffoit fes ennemis, de l'autre il fignoit des Lettres pour ériger une Académie. Ces Lettres font dattées de Dunkerque au mois de Juillet 1744. Ce Prince, s'il eût été Jupiter, eût, ainfi que ce Dieu, foudroyé les fiers enfans de la Terre; mais il n'eût point chaffé Apollon du Ciel.

Rien ne manque à cette Académie de tout ce qui peut illuftrer un pareil établiffement. Elle eft compofée de fujets bien capables de lui faire tenir un rang diftingué parmi

les Compagnies Littéraires de ce Royaume. Elle diſtribue auſſi tous les ans un prix d'éloquence ; elle en eſt redevable à M. *de Verthamon*, Evêque de Montauban. Ce généreux Prélat, dont le nom ſera cher aux Muſes, tant qu'elles ſeront chères au Monde, a deſtiné une bourſe de cent jettons d'argent, de la valeur de deux cens cinquante livres à celui qui aura fait le meilleur diſcours ſur un ſujet relatif à quelque point de morale, tiré des Livres Saints.

L'Académie de Montauban a toute la ferveur des nouvelles fondations. Dès 1743 elle fit imprimer un Recueil, qui contenoit en partie les ouvrages qui avoient été lûs dans l'aſſemblée publique de 1742. Ce Recueil fut très-bien reçû du Public, & je me ſouviens d'y avoir lû des morceaux de Proſe & de Poëſie, qui en vérité auroient fait honneur à notre Académie Françoiſe. En 1745 il parut un ſecond Recueil auſſi eſtimable que le premier ; enfin on vient d'en donner un troiſième, qui a pour titre : *Mélanges de Poëſie, de Littérature & d'Hiſtoire par l'Académie des Belles-Lettres de Montauban, pour les années 1744, 1745 & 1746.*

Ornement éternel des voûtes azurées ;
Dieu des Arts, Dieu du Jour, Toi qui
dans ces contrées
Conduis sous un Ciel pur ton char éblouissant,
Ame de l'Univers, Astre immense & durable,
Jette un œil favorable
Sur ce Temple naissant.

Cette belle strophe est le début d'une Ode qui sert de frontispice au nouveau Recueil. Quand l'Académie de Montauban n'auroit produit que cette Ode sublime de M. *le Franc*, elle pourroit se flatter qu'Apollon a daigné jetter sur elle un regard favorable. Avec quelle justesse d'idées, quelle beauté d'expressions, le Poëte nous peint la gloire de la France dans le dernier siècle !

Rappellez-vous ces jours d'immortelle mémoire,
Où tout servoit les Lis, tout aidoit à leur gloire ;
Condé par ses exploits, Corneille par ses vers ;

A Rocroy nos Drapeaux enchainoient la
Fortune ;
A Paris Rodogune
Etonnoit l'Univers.

M. *le Franc* s'exprime avec autant de force & d'élégance dans la langue des *Virgiles* que dans celle des *Racines*. Il y a dans ce Recueil un beau Poëme Latin de sa façon, adressé au père de la Patrie, au vengeur de ses Alliés, à l'Arbitre des Nations.

L'*Ode à l'Envie*, par M. *de Claris*, Président de la Cour des Aides de Montpellier, Associé de l'Académie de Montauban, offre des pensées & des images qu'on goûteroit dans nos Poëtes Lyriques les plus estimés.

Quel spectre affreux, pâle & livide,
Du Styx a déserté les bords ?
Il vomit un fiel homicide ;
Il trouble la cendre des Morts :
Des serpens sur son sein se jouent ;
Les flambeaux, que ses mains secouent,
De la nuit redoublent l'horreur :
Par son souffle les airs s'embrasent ;
Et l'encens que ses pieds écrasent,
Paroît irriter sa fureur.

L'admiration que j'ai vouée au grand *Rouſſeau*, ne me permet pas de paſſer la ſtrophe qui le regarde. Il n'étoit guères poſſible de parler de l'*Envie*, ſans faire mention du Poëte illuſtre qui en a été la malheureuſe victime. Cette ſtrophe d'ailleurs eſt très bien faite.

Tant de gloire irrite l'Envie ;
Rouſſeau, quel ſera ton recours ?
Puiſſent les malheurs de ta vie
Ne pas en abreger le cours !
Ta Muſe errante, fugitive,
Te prépare de rive en rive
Des moiſſons d'un nouvel encens :
Dans les antres du Mont Rhodope,
A ſon fils, jadis Calliope
Inſpiroit de pareils accens.

M. *de Claris* termine ſon Ode par un ſouhait ingénieux :

Mégère, quel hardi délire
Me force à braver ton courroux !
Crois-je donc, au ſon d[illegible]re,
Loin de moi détour[illegible]
Plus mes chants ſ[illegible]
Et plus ta haine ſe [illegible]

Où fuirai-je pour l'éviter ?
Mais quoi, du succès de l'ouvrage;
Ta fureur seroit le présage :
Ah, puissai-je la mériter !

M. *de Bernoy*, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Montauban, s'éxerce avec succès dans le genre Marotique. Il y a de lui un conte intitulé, l'*Origine des Lunettes.* Il en attribue l'invention à *Tirésie*, qui, selon lui, c'est-à-dire, selon le besoin qu'il a eu de changer la Fable, n'étoit point aveugle, mais seulement avoit la vûe courte. Je ne citerai qu'un endroit de ce badinage; il vous donnera une idée de l'esprit & de l'heureuse facilité de M. *de Bernoy*. Il adresse aux Muses les vers suivans.

Vos phrases d'or, vos règles importunes,
En décorant le Vers & l'Oraison,
Masquent par fois le sens & la raison;
Si qu'on ne peut sous votre riche écorce,
En pénétrer la grace ni la force;
Et que l'on voit l'Auditeur suspendu,
Bien écoutant, n'avoir rien entendu.

En admirant vos fleurs & vos guipures ;
Vos coups de l'art, & vos grandes figures,
L'humble Lecteur, loin du fil du discours,
Qu'il fuit envain dans vos brillans détours,
Ferme le Livre, & souffre le martyre
A débrouiller ce que vous voulez dire.

On lit du même Auteur une *Epître à l'Académie*, aussi en stile de *Marot*. Cette pièce renferme des louanges & des réflexions littéraires, que le vieux langage rend extrêmement piquantes.

M. *de Montlausur de la Mothe*, Doyen de la Cour des Aides de Montauban, & membre de l'Académie, est l'Auteur d'une petite pièce intitulée, *Momus Censeur des Muses*. Il paroît intimement persuadé que la Danse est le talent dans lequel nous excellons davantage. Voici ce que le Poëte fait dire à *Momus*, en parlant à la Muse qui préside aux Entrechats,

Sans blesser le respect, charmante Terpsicore,
Je vous prenois jadis pour la franche pécore

De ce Mont si fameux, où président vos
 sœurs;
 Je ne connoissois pas encore
De votre emploi brillant les attraits en-
 chanteurs.
Souffrez que pour jamais ici je vous ar-
 rête;
 Et je n'en ferai pas dédit;
 Vous avez aux pieds plus d'esprit
 Que toutes vos Sœurs à la tête.

Terpsicore doit être bien flattée de ce compliment; mais ses Sœurs n'ont pas lieu d'être contentes. Car on les traite sans façon de *franches pécores*. *Calliope* débite des contes de vieilles grand-mères; *Melpomène* n'a que de plats Héros à nous offrir; *Thalie* est une insipide pleureuse; *Clio* ne dit pas un mot de vérité; *Erato* nous affadit par ses sons langoureux; *Euterpe* a le cerveau un peu timbré; *Uranie* ne s'occupe que de fariboles, & *Polymnie* vise au galimathias: telles sont à peu près les douceurs dont on régale les Muses. Un pareil langage ne doit point surprendre dans la bouche de *Momus*: on sçait que ce Dieu est naturellement caustique.

Le ſublime jargon qu'il reproche à nos Orateurs modernes ne caractériſe point l'éloquence de M. l'Abbé *Bellet*, Auteur de deux Diſcours qui ſe trouvent dans ce Recueil. Cet Académicien prétend qu'il n'y a point de meilleur citoyen que l'homme de Lettres. La propoſition feroit peut-être plus vraie, ſi on diſoit que les gens de Lettres devroient être les meilleurs citoyens. Dans le ſecond Diſcours l'Orateur ſoutient que le Héros & l'homme de Lettres ont beſoin l'un de l'autre pour arriver au terme qu'ils ſe propoſent ; c'eſt-à-dire, à la gloire. » Sur quel fond, » dit M. *Bellet*, travaillent les Ora- » teurs, les Hiſtoriens & les Poëtes ? » Qu'ont ils accoutumé de célébrer » & de peindre ? Des bienfaits répan- » dus avec diſcernement, des revers » ſoutenus avec conſtance, des trô- » nes rétablis ou renverſés, des » Peuples rendus heureux, la Patrie » vengée ou ſervie avec diſtinction, » de grandes actions en un mot faites » par des principes encore plus grands; » car voilà les différens genres d'hé- » roïſme qui ont partagé l'admiration » univerſelle. Supprimez ces traits

» brillans en livrant à l'inaction les
» hommes célébres qui ont essayé
» de les réunir, la plume tombera
» des mains de tous les Auteurs ; vous
» effacerez toutes les inscriptions ;
» vous abattrez toutes les statues ;
» vous anéantirez tous les monumens
» publics, tous les chef-d'œuvres de
» l'esprit & de l'art. » Je ne sçai si on doit mettre *les Trônes renversés* parmi les *grandes actions faites par des principes encore plus grands.*

Voici ce qui arriveroit, selon l'Académicien de Montauban, s'il n'y avoit point de Héros sur la Terre.
» A ces cris de louanges que mille
» échos répètent d'âge en âge en
» l'honneur de la vertu, on verroit
» succéder d'odieux Libelles dictés
» par la haine publique, ou un morne
» silence qui transporteroit dans la so-
» ciété toute l'horreur des siècles bar-
» bares. » Est-il donc vrai, que, sans les faits héroïques, nos Auteurs seroient reduits *à un morne silence*, & que la plume leur tomberoit des mains? Lisez l'Histoire. Qui trouverez vous ? Un petit nombre d'actions vertueuses, & mille traits qui deshonorent l'humanité. Ne sont-ce pas

nos crimes qui donnent lieu aux Orateurs de faire briller leurs talens? Qu'on retranche de la ſociété les travers, les ridicules, les folies, nous n'aurons plus beſoin d'Auteurs Dramatiques. Quels objets nous préſentent les ouvrages immortels d'*Homère* & de *Virgile*? Des Combats ſanglans, des Villes réduites en cendre, des Peuples ſacrifiés à l'ambition des Rois. Ce ſont nos vices, & non pas nos vertus, qui fourniſſent le plus de matière aux Écrivains.

M. d'*Aumont*, Procureur Général de la Cour des Aides de Montauban, & membre de l'Académie, a inſéré dans le Recueil une Diſſertation ſçavante & cependant agréable, intitulée : *Recherches ſur les Couronnes d'Hercule.* L'Auteur dévoile d'abord l'origine des Couronnes. Elles nâquirent dans la joie des feſtins. Le Lierre, le Myrte & les Roſes ſervirent ſucceſſivement à orner la tête des Convives. Cet uſage fut ennobli dans la ſuite, & l'Antiquité mit les Couronnes au nombre des attributs des Dieux & des Héros. Néanmoins elles conſerverent toujours quelque choſe de leur première deſtination ; enſorte

que dans plusieurs Ecrivains les mots *Coronatus*, *dissolutus*, *intemperans*, sont souvent synonimes.

Les Couronnes d'Hercule sont de trois espèces, de Peuplier, d'Olivier sauvage & d'Ache. Thesée avoit voulu enlever Persephone, femme d'Aydonée, Roi des Thesprotes; ce Prince retint Théfée prisonnier. Hercule entreprit de le délivrer, & il y réussit. La ville d'Ephira, où regnoit Aydonée, étoit située sur les bords du Cocyte & du Lac Acherusia, formé par les eaux de l'Acheron. Les bords de ce Lac étoient plantés de Peupliers blancs. Hercule vainqueur s'en couronna, & en transporta l'espèce dans son Pays. Voilà sa descente aux Enfers expliquée historiquement, ainsi que son goût pour les Couronnes de Peuplier.

L'Olivier sauvage est le plus dur de tous les arbres. On en faisoit les Sceptres des premiers Rois. Hercule en avoit fait la massue avec laquelle il terrassa tant de monstres. D'ailleurs, dit-on, il avoit apporté l'Olivier du Pays des Hyperboréens. C'est ce qui l'engagea à donner les rameaux de cet Arbre pour symbole de la victoire

dans les jeux Olympiques, dont il fut le reſtaurateur.

Vainqueur du fameux Lion de Némée, Bourg de l'Achaïe peu éloigné d'Argos, Hercule inſtitua les jeux Néméens, c'eſt-à-dire, des fêtes où l'on s'exerçoit à pluſieurs ſortes de combats. Le principal exercice de ces jeux étoit la courſe des Chars à deux & à quatre chevaux. Hercule donna pour prix aux vainqueurs des Couronnes d'Ache, & il en fut couronné lui-même. En voici la raiſon ; c'eſt que l'Ache croiſſoit abondamment dans le territoire de Némée, & qu'elle étoit la nourriture des chevaux deſtinés aux courſes. *Horace*, dans une Ode à Philis, l'invite auſſi à cueillir de cette herbe. On en faiſoit des Couronnes pour les feſtins ; & les Anciens la mêloient dans leurs repas avec les fleurs les plus rares.

Les François, dont le génie a enfanté tant de chef-d'œuvres immortels, ont toujours été malheureux dans la compoſition des Poëmes épiques. Pour nous juſtifier du reproche qu'on nous fait à cet égard, on prétend que nous n'avons pas les mêmes ſecours que les Anciens, &

que notre Religion nous empêche d'employer ces ſortes de Machines, dont les Grecs & les Romains ſçavoient faire un ſi admirable uſage. C'eſt pour détruire un ſemblable préjugé que Monſieur *de Grand-Val*, Conſeiller au Conſeil d'Artois, & Aſſocié à l'Académie de Montauban, nous a donné une Diſſertation pour prouver que dans un Poëme, dont les Héros ſont Chrétiens, on peut employer avec agrément le ſecours des Machines, & leur procurer toute la vraiſemblance néceſſaire. Il expoſe les moyens les plus propres pour y réuſſir, & répond du ſuccès, pourvû qu'on obſerve les conditions qu'il preſcrit. Si quelqu'un parmi nous eſt tenté de faire un Poëme épique & d'y introduire des perſonnages Chrétiens, je lui conſeille de lire cette Diſſertation judicieuſe.

M. le Duc *de N**** a enrichi le Recueil de l'Académie de Montauban, dont il eſt Aſſocié, de *Réflexions ſur le génie d'Horace, de Deſpréaux & de Rouſſeau.* Qui pouvoit mieux peindre ces trois grands Poëtes que celui qui les imite avec tant de ſuccès? Le Peuple qui habite aujourd'hui les

bords du Tibre, & qui, pour parodier deux beaux vers de M. *de Voltaire*, foule d'un pied ignorant les tombeaux des *Cicérons*, & la cendre des *Lucrèces*, n'a vû dans M. *le Duc de N**** que l'Envoyé d'un grand Roi. Ils n'ont admiré que les graces de sa personne, la pompe & la magnificence qui l'environnoit. Les Italiens qui ont du goût, ont crû voir & entendre Horace lui-même. Que de charmes cette Ambassade n'a-t-elle pas dû avoir pour lui! Avec quelle volupté il aura reconnu les rivages de Tibur, de Blanduse & d'Albunée! C'est ici, se sera-t-il dit à lui-même, que les Muses inspiroient l'amant de Glycère; c'est-là que Lesbie animoit le Luth de Catulle; là Properce & Tibulle soupiroient leurs tendres Elegies; là Auguste enchanté écoutoit la divine Eneïde.

Les Réflexions de Monsieur *le Duc de N**** sont si neuves, si justes, si délicates, que je ne puis me dispenser d'en donner ici le précis. *Horace*, dont le mérite est de réunir la finesse & le sentiment, sème tous ses ouvrages des traits les plus flatteurs pour les personnes à qui il les

adresse. Toutes ses louanges respirent un air de vérité. Veut-il témoigner son respect & sa reconnoissance, il sçait donner à ces sentimens froids un ton piquant, sans qu'il cesse d'être affectueux.

Dans ses Poësies lyriques on trouve ce premier trait, cette première pensée du Peintre qu'un coup de pinceau transmet à la toile & qui la fait parler; ces hardiesses d'enthousiasme que la correction affoibliroit, & qui donnent la vie au tableau : souvent il ne dit qu'un mot, & chaque mot est une chose, chaque chose est une pensée ou une image. Il semble n'écrire que pour peindre ou pour penser.

Les Satyres d'*Horace* sont ce que nous avons de plus parfait en ce genre d'écrire. Ce Poëte porte une lumiére philosophique sur les mœurs de son tems. Il peint le vice & la vertu & les colore avec les nuances les plus justes; c'est-là son but. S'il attaque quelquefois les sots Ecrivains de son siècle, ce n'est qu'un jeu pour lui, &non pas son affaire principale. Tant-pis pour les mauvais Auteurs qui se trouvent sur son passage, il ne va pas les chercher. Le fond de son ou-

vrage eſt une morale vivante, enjouée & variée à l'infini. Dans chacune de ſes Satyres on trouve quelque précepte nouveau paré de toutes les graces d'une Poëſie familiere & d'une Peinture vive. Le corps de ſes Satyres forme une galerie de Tableaux. A l'égard des Epîtres Morales, elles renferment une philoſophie douce, riante, animée. La raiſon chez *Horace* eſt aimable. Quand on lit les ouvrages de ce Poëte, on eſt ſur le point de s'écrier : qu'il feroit délicieux de vivre avec un tel homme !

Dans ſon Art Poëtique, il ſe répand comme un torrent ſur toutes les matières qu'il traite. Sa courſe n'eſt pas reglée ; il laiſſe bien des choſes derrière lui, puis il revient ſur ſes pas. Il ramaſſe tout, il dit tout, mais avec trop de chaleur pour ne pas bleſſer la régularité ; il eſt précis, bref, coupé, & peut-être même découſu ; mais que les lambeaux ſont précieux ! Son Art Poëtique eſt un édifice, où tous les ordres d'Architecture ſont mêlés & ne ſont pas aſſez diſtingués ; mais le choix des ornemens fait oublier leur deſordre.

Les Satyres de *Boileau* ne ſont, à

proprement parler, qu'un recueil d'obſervations littéraires. Il n'en veut qu'aux mauvais Poëtes; il les attaque avec audace & les pourſuit avec acharnement. De tous les Anciens qui lui ont ſervi de modèles, *Horace* n'eſt pas celui qu'il a le plus imité. *Boileau* trouve mieux ſon compte avec *Juvenal* & *Perſe*, dont les écrits portent l'empreinte d'un caractère ſec & dur, & par conſéquent analogue à l'inflexibilité de notre Satyrique François. Celui-ci étoit un Poëte maître de ſon Art, un écrivain judicieux, un homme d'un goût sûr, & d'une morale ſaine; mais à côté de tant d'heureuſes qualités, on entrevoit ſouvent un peu de ſtérilité, de ſéchereſſe, & une certaine raiſon peſante & triſte qui cherche à convaincre plutôt qu'à perſuader. Critique farouche & opiniâtre, on apperçoit dans tous ſes ouvrages l'aigreur de ſon caractère. Il réuniſſoit le goût, la raiſon & une connoiſſance infinie de ſa Langue & de ſon Art. Tout cela en a fait un verſificateur excellent, un grand écrivain; un peu plus de ſentiment en auroit fait un Poëte achevé. Il ne parle qu'à la raiſon &

à l'esprit, parce qu'il n'a que de la raison & de l'esprit. Il leur parle à merveille, & quand il trouve l'occasion rare de saisir une matière où cela suffise, il est supérieur à tout. C'est ce qu'on peut voir par son Art Poëtique.

Boileau manie avec une adresse extrême l'art si difficile des transitions. Tout est lié dans ses ouvrages; tout forme un total régulier & admirable; mais il y manque quelquefois un peu de chaleur & de vivacité dans le coloris.

La Poësie Lyrique de *Rousseau* est d'une élégance singuliére. Ses images sont poëtiques & parfaitement rendues. Il a porté la rime au plus haut point de perfection. Un autre talent qui met un grand prix à ses ouvrages est celui de choisir heureusement ses expressions. Chaque mot est à sa place, & celui que *Rousseau* employe est presque toujours celui qu'il falloit. Dans ses Epîtres, il cache un travail profond sous l'air agréable d'une liberté élégante; il reunit dans ses vers la clarté, l'aisance, la noblesse & la naïveté. Il ne déclame pas; il ne prêche pas; il raisonne, il parle, il peint.

Ce Poëte n'a point de philoſophie dans l'eſprit, & il s'en pare preſque toujours. Celle qu'il emprunte eſt acre, mordante, cynique; de-là le fiel dont ſes plaiſanteries & ſes préceptes ſont imbibés. Furieux d'avoir perdu ſa réputation, il traite avec le genre humain en récriminant; & ſa cauſticité naturelle, aigrie par ſon malheur, lui inſpire une âcreté qui fait reſſembler quelques-uns de ſes ouvrages plutôt à des Libelles qu'à des Apologies.

Rouſſeau, nourri de la lecture des Anciens, avoit encore puiſé dans les ſources que lui avoient ouvertes *Marot* & *la Fontaine*. Auſſi conte-il admirablement. Rien ne languit, tout marche, tout tend à la fin, & jamais il ne bleſſe cette unité précieuſe d'où réſulte la vraie beauté des ouvrages d'eſprit. Les Cantiques de ce Poëte qui ſont pleins d'idées, de tours, d'expreſſions, d'images ſublimes, deviennent froids, quand il faut parler le langage affectueux. Tant qu'il veut peindre le Maître, le Créateur du Monde, le Dieu des armées, le fléau des méchans, ſon pinceau eſt d'une hardieſſe & d'une nobleſſe ini-

mitables. Mais faut-il peindre un Dieu père & ami des hommes ; faut-il lui adreſſer l'hommage du cœur ; *Rouſſeau* ne trouve plus rien chez lui ; & ſe ſert mal adroitement de ce qu'il emprunte. M. *le Duc de N****. dit qu'il ne croit pas que *Boileau* & *Rouſſeau* aient jamais été amoureux. Ils manquoient l'un & l'autre de ſentiment. Ces deux Poëtes, & ſur-tout le dernier, égalent & ſurpaſſent quelquefois *Horace* par la manière de traiter les choſes, mais non par le fond des choſes mêmes.

Telle eſt l'idée qu'on nous donne de trois Poëtes qui ont beaucoup de rapport entre eux, & dans qui peu de gens avoient apperçû juſqu'ici les traits particuliers qui les caractériſent. Ce que je viens de vous préſenter, Monſieur, ſous un même point de vûe, eſt parſemé dans les réflexions de M. *le Duc de N****, qui, à l'imitation d'*Horace*, manque un peu de méthode.

Le commencement de l'*Hiſtoire de Louis II. Prince de Condé*, par M. l'Abbé *de Monville*, Chanoine de l'Egliſe de Bordeaux, Aſſocié de l'Académie de Montauban, ſe trou-

ve à la fin du Recueil. Après avoir lû ce morceau historique, on souhaiteroit qu'il fût fini.

La reconnoissance dont je suis pénétré envers l'Académie de Montauban, qui m'a fait l'honneur de m'accorder une place parmi ses Associés, n'a point influé, Monsieur, sur le jugement que j'ai porté des différentes pièces de son nouveau Recueil. Il y en a quelques-unes, telles que l'*Eloge historique de M. Delfios*, Chanoine de Montauban, & sçavant Académicien, mort en 1745, un Discours sur ce *qu'il est dangereux de se livrer à une trop grande ambition*, & plusieurs autres Ecrits, dont les bornes de cette Lettre ne m'ont point permis de vous rendre compte, & qui sont très-estimables. Cependant tout n'est pas de la même force: c'est un *Mélange*. Il se trouve à Paris chez *Chaubert*, Libraire, Quai des Augustins.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Novembre 1752.

LETTRE

LETTRE XI.

SI le double lien qui nous unit à la Pologne, excite déja notre curiosité sur l'Histoire de ce Royaume, la manière dont cette Histoire vient d'être exécutée, nous la rend plus intéressante encore. Il ne suffisoit pas, comme on a fait jusqu'à présent, de compiler & de présenter sans art une longue suite d'événemens; il falloit détailler les actions d'un Peuple célèbre, développer ses vûes & ses desseins, marquer ses vertus & ses vices, aprécier les qualités de ses Chefs., remonter jusqu'aux sources du malheur ou de la félicité des humains, fixer l'idée du véritable Héroïsme: voilà ce qu'on appelle, à proprement parler, l'ame de l'Histoire; & c'est dans cette partie qu'a singulièrement réussi M. le Chevalier *de Solignac*, Secrétaire du Cabinet & des Commandemens du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, Membre de l'Académie de Rome & de celle de la Rochelle,

Histoire de Pologne.

Bibliothécaire de Sa Majesté Polonoise, Censeur & Sécrétaire perpétuel de la Société Littéraire de Nancy. Le style de cet Auteur est noble, facile, plein de cette douceur & de cette harmonieuse simplicité qui convient à la narration. Son *Histoire de Pologne* aura dix Volumes in-12. Il n'a encore publié que les cinq premiers, qui vous procureront de ma part, Monsieur, deux Lettres, que je ne crains point de vous annoncer comme très-instructives & très-amusantes; vous en aurez l'obligation à M. *de Solignac*.

Les Polonois descendent des Sarmates. Ce fut vers le milieu du sixième siècle qu'ils établirent une forme de Gouvernement. Leurs Chefs ne furent d'abord que des Ducs ou des Généraux d'armée. Ils eurent ensuite des Rois, puis encore des Ducs, qui furent enfin remplacés par des Rois, dont le titre n'a plus varié depuis. Tout est incertain dans l'Histoire des premiers Souverains de la Pologne. Je ne sçai si on doit mettre au nombre des faits historiques ce qu'on rapporte de *Venda* qui regnoit en 750. Cette Princesse étoit d'une

beauté parfaite. *Ritiger*, Prince Allemand, en devint amoureux, & voulut l'épouser. On n'écouta point ses propositions. Pour s'en venger, il déclara la guerre aux Polonois; mais voyant que ses troupes n'étoient pas d'humeur de se battre pour une pareille cause, il se tua de desespoir. Ses derniers regards tournés vers l'armée Polonoise sembloient exprimer toute la violence de son amour. *Venda* craignant que ses attraits ne lui suscitassent encore quelque facheuse affaire, prit la funeste résolution de finir ses jours en se précipitant dans la Vistule. Ce trait historique ou Romanesque a fourni le sujet de la froide Tragédie de *Venda*, par feu M. *Linant*.

Ce que je vais raconter trouvera encore moins de croyance dans l'esprit des lecteurs. *Popiel II* ayant fait périr ses oncles, & poussant l'inhumanité jusqu'à leur refuser la sépulture, il s'engendra de la corruption de leurs cadavres une si grande quantité de gros rats que le Palais en fut tout rempli. Le Duc Polonois prit toute sorte de précautions pour se garantir de leurs insultes. Mais il ne put

ſe dérober à la fureur de ces animaux qui traverſerent un Lac pour attraper leur proye, & qui dévorèrent *Popiel*, ſa femme & ſes enfans. On rapporte qu'un Archevêque de Mayence périt de la même manière, pour avoir fait brûler dans une grange beaucoup de pauvres & de mendians. Un Auteur auſſi judicieux que M. le Chevalier *de Solignac* n'a garde, comme on ſe l'imagine bien, d'adopter de pareilles fables.

La premiere race des Ducs de Pologne finit par la mort de ce *Popiel*. On trouve beaucoup moins d'événemens fabuleux dans l'Hiſtoire des Princes de la Maiſon de *Piaſt*. Le Chef de cette famille étoit un ſimple habitant de *Kruſwick* qui vivoit tranquilement ſous un toit ruſtique, n'ayant pour tout bien qu'un champ & quelques ruches. Il fit voir pendant tout le cours de ſa vie, qu'il étoit digne du rang où on l'avoit élevé. Sous un de ſes premiers ſucceſſeurs on vit arriver en Pologne Philippe *de Perſztyn*, un des ancêtres du Roi *Staniſlas Leſczczynſki*, dont la Maiſon originaire de Moravie étoit alors établie en Bohême, & y occupoit les principales dignités.

La poſtérité de *Piaſt* tint long-tems le ſceptre de Pologne. Un des plus illuſtres deſcendans de ce Prince fut *Boleſlas Chrobri*, qui monta ſur le Trône en 999. L'Auteur nous en fait ce beau „ portrait. Humain, familier, acceſſi- „ ble, il regarda ſes ſujets comme ſes „ enfans. La douceur de ſes manières „ n'étoit point un effet de ſon habileté. „ Il connoiſſoit le foible des hommes „ pour les careſſes des Grands ; mais „ ſes tendres égards n'étoient que les „ préſages des biens qu'il vouloit fai- „ re. Perſuadé que les loix, malgré „ la Puiſſance qui les protège, riſ- „ quent de s'affoiblir, ſi les mœurs „ ne les ſoutiennent, il acheva de re- „ former les uſages, les préjugés, les „ ſentimens des Polonois, &c. L'Empereur Othon III conféra à *Boleſlas* le titre de Roi, & l'exempta de tout tribut & de tout hommage ; ce qui prouve que la Pologne étoit dépendante de l'Empire.

Sous le prédéceſſeur de *Boleſlas* les Polonois s'étoient ſoumis au joug de l'Evangile. Pour les obliger à vivre ſelon les loix de la nouvelle Religion qu'ils venoient d'embraſſer, on infligeoit des peines terribles à ceux

qui se rendoient coupables de certaines fautes. Voici de quelle manière on punissoit les Fornicateurs & les Adultères. On les clouoit par le Scrotum, & on laissoit auprès d'eux un rasoir, afin qu'ils eussent le choix ou de cesser de vivre ou de cesser d'être hommes. Je vais rapporter le passage, tel qu'on le trouve dans les notes. *Si quis in hoc regno alienis abuti uxoribus, vel fornicari præsumit, hanc vindictæ subsequentis pœnam protinùs sentit. In pontem mercati is ductus per follem testiculi clavo affigitur, & novaculâ propè positâ, his moriendi sive de his absolvendi dura electio sibi datur.* On ne traitoit pas les femmes avec moins de rigueur, mais je ne sçai trop en quoi consistoit la punition qu'on leur faisoit souffrir. *Si meretrix inveniebatur, in genitali suo turpi & miserabili pœnâ circumcidebatur; idque, si sic dici licet, præputium in foribus suspenditur, ut intrantis oculus in hoc offendens, & futuris rebus eò magis sollicitus esset & prudens.* On arrachoit les dents à ceux qui avoient mangé de la viande en Carême.

Boleslas Chrobri fut un Prince belliqueux. Il eut de sanglantes guer-

tres à soutenir contre l'Empire ; la Bohême, la Russie & la Prusse. Il épuisa son Royaume pour l'aggrandir, & les Polonois se virent réduits à pleurer leurs triomphes. Le Roi se lassa de voir couler le sang de ses sujets. Il voulut que la Paix ramenât l'abondance, & il travailla à faire le bonheur des Polonois.

Le regne de son successeur ne fut rien moins que glorieux, & la Pologne éprouva toutes sortes de malheurs jusqu'au tems où *Casimir* monta sur le trône ; ce fut en 1041. „ Ce Prince avoit „ été élevé à Paris qui étoit alors comme aujourd'hui la mère des Sciences, & peut-être plus qu'aujourd'hui *le centre de l'urbanité*, je veux „ dire, de cette délicatesse de mœurs „ & de sentimens, qui sous des dehors simples & sans apprêts, se fait „ mieux sentir qu'elle ne se décele. „ On n'y connoissoit point encore „ cette souplesse de discours & ce „ *frivole de manières* qui ne sont d'ordinaire que de foibles garans de la „ douceur & de l'humanité qu'ils ont „ l'art de contrefaire. « Je crois bien que dans l'onzième siècle *le frivole des manières* n'étoit pas connu aux Fran-

çois ; mais je doute fort que Paris fût alors *le centre de l'urbanité.* Quoiqu'il en soit, ce fut dans notre Capitale que Casimir travailla à acquérir toutes les graces qui servent d'ornement à la vertu. Il étoit Moine & même Diacre, lorsqu'on vint lui offrir la couronne. L'austérité du cloître n'altéra point la douceur de son caractère. Comme il vouloit remplir tous les devoirs de la Royauté, il sentit souvent qu'une couronne étoit un pesant fardeau, & il tourna plus d'une fois ses regards vers sa chère solitude. Une des principales attentions de ce digne Monarque, fut de faire fleurir les Sciences. „ Elles n'avoient » jamais, dit M. *de Solignac*, éclaté » dans le Royaume, & elles étoient » presque éteintes dans tous les au- » tres Pays. La France même se res- » sentoit de la barbarie qui regnoit » alors. Les Lettres qu'elle avoit tou- » jours aimées, s'y trouvoient relé- » guées dans l'obscurité des cloîtres » où elles languissoient, dépouillées » de tous leurs agrémens. Grossière- » ment cultivées, c'étoit beaucoup » qu'elles le fussent encore, elles con- » servoient du moins un reste de vie

» dans ces retraites, qui ont eu la
» gloire de nous les avoir transmises.
» L'Italie, l'Angleterre, la Grèce,
» avoient de ces sortes d'azyles
» contre l'ignorance. La France en
» fournissoit plus que les autres
» Nations. » Comme les Lettres étoient alors *grossièrement cultivées* parmi nous, il n'y avoit guères d'*urbanité*, & *Casimir* ne dut porter dans son Pays que le mauvais goût qui règnoit en France. C'étoit toujours rendre un grand service aux Polonois que de leur inspirer de l'amour pour la Littérature, quelque grossière qu'elle fût dans le tems dont nous parlons.

Sous le regne de *Boleslas II*, les Polonois, occupés depuis long-tems à faire la guerre hors de leur Pays, apprirent un jour que leurs femmes, ennuyées de leur espece de veuvage, s'étoient donné de nouveaux maris qu'elles avoient choisis parmi leurs esclaves. Le desordre fut général, & il n'y eut qu'une seule femme qui garda la fidélité conjugale. Dans la crainte de se laisser séduire par le mauvais exemple, elle se retira dans

le clocher d'une Eglise. Les Polonois devinrent furieux, lorsqu'ils apprirent leur deshonneur. Malgré le Roi, ils quittèrent l'Armée, dans le dessein de se venger. Les armes leur tombèrent des mains à la vûe de leurs criminelles épouses. On s'embrassa, & tout fut pardonné. *Boleslas* lui seul vengea sur elles l'abandon de ses troupes. Il fit arracher des bras de ces femmes les enfans qu'elles nourrissoient, & leur ordonna d'allaiter des chiens, & de ne paroître nulle part, qu'elles ne les portassent dans leur sein, voulant leur faire voir qu'il les regardoit avec autant de mépris que si elles eussent été les mères de ces animaux. Ce *Boleslas* qui s'étoit fort bien comporté au commencement de son regne, devint un Tyran sur la fin de ses jours. Il assassina lui-même *Stanislas* Evêque de Cracovie, qui lui faisoit quelque fois de sages remontrances. La Cour de Rome, informée de ce meurtre, s'arma de toutes ses foudres. Grégoire VII, qui occupoit alors le Siége Pontifical, & qui affectoit le droit de déposer les Souverains, ne se contenta pas d'excommunier *Boleslas*; il

jetta un interdit sur tous ses Peuples, les dispensa du serment de fidélité, & défendit à tous les Evêques du Royaume de couronner desormais aucun Roi sans le consentement du St. Siége. Ce fut en conséquence de cet injuste decret que les Successeurs de *Boleslas* n'osèrent plus prendre que le titre de Duc. Depuis cette époque, la Pologne tomba dans un état de langueur dont elle eut bien de la peine à se relever.

M. le Chevalier *de Solignac* nous fait dans le second Volume de son Histoire, une Peinture bien triste des desordres du Clergé Polónois. » Les » factions intestines y avoient répandu l'intrigue, la mollesse, l'ignorance, le relachement. Les pieuses libéralités des Chrétiens, le patrimóine des Pauvres, ne servoient » qu'à entretenir le luxe & la dissolution des gens d'Eglise. La plûpart croyoient que la sévérité de la » Religion ne regardoit plus que les » ames vulgaires. Ils cherchoient » moins à nourrir la foi du Peuple » par des instructions solides qu'à » soutenir sa crédulité par des dévotions superstitieuses. Ils exigeoient

» pour leurs desordres les mêmes
» égards qui étoient dus à leur carac-
» tère. Leurs déréglemens n'avoient
» d'autre frein que la bienséance, &
» il en étoit, qu'ils avoient pris le parti
» de ne plus cacher, parce qu'ils ne
» pouvoient plus en sauver le scan-
» dale; ils essayoient de les autoriser
» par l'usage & la coûtume; ils se
» croyoient moins vicieux, parce
» qu'ils étoient moins hypocrites. Ils
» avoient presque tous des concubi-
» nes, peut-être même des épouses,
» & leurs enfans leur succédoient
» comme légitimes. « On s'imagine
bien que le troupeau devoit être mal
guidé par de semblables Pasteurs.
Aussi les Séculiers menoient-ils une
vie très-peu régulière. Ce fut un Evê-
que de la Maison de *Lesczczynski*, qui
mit la réforme dans les mœurs. Cette
Maison, comme on voit, est depuis
long-tems en possession de donner des
exemples de vertu.

Après une succession de plusieurs
Ducs qui gouvernerent la Pologne,
ce Royaume tomba au pouvoir de
Przemyslas qui reprit le titre de Roi en
1295, sans trop s'embarasser de la Cour
de Rome. » Ce nouveau Monarque

„ étoit d'un caractère ferme & résolu ;
„ hardi sans présomption, fier sans
„ hauteur, presque fastueux sans arro-
„ gance, tel enfin qu'il le falloit dans
„ un tems de division & de troubles,
„ où il importoit d'assujétir les Grands
„ sans les révolter, de venger les loix
„ sans les faire haïr, de punir sans
„ passion, de pardonner sans foiblesse,
„ & de dompter par les ressources du
„ génie un Peuple devenu mal aisé à
„ soumettre par la force de la rai-
„ son. «

Les Chevaliers Teutoniques jouent un grand rôle dans l'histoire de Pologne. Ces Religieux Militaires, tous nobles d'extraction & Allemands de naissance, après avoir été chassés de la Terre-Sainte, furent appellés par les Polonois pour dompter la Prusse & la soumettre à la Foi. On céda aux Chevaliers le territoire de Culm & d'autres Domaines à des conditions qui furent mal observées. Ennyvrés de leurs succès, ils n'écouterent plus que la voix de l'ambition. Ils formerent le dessein de s'étendre dans la Pologne, & voulurent envahir quelques unes de ses Provinces. Ils essayerent même de la mettre sous

le joug. » On vit alors, dit M. *de*
„ *Solignac*, un phénomène singulier
„ de Religion & de Politique : une
„ société Ecclésiastique, dévouée à
„ l'humiliation & à la pauvreté, ba-
„ lança elle seule toutes les forces
„ d'une Nation puissante. «

La Maison de *Piast*, qui, pendant plus de 500 ans, avoit occupé le Trône avec gloire, finit en 1370 à la mort de *Casimir III*, surnommé *le Grand*. Il eut pour Successeur *Louis de Hongrie*. Les Polonois se mirent sous la domination d'un Prince étranger, dans le dessein d'obtenir des Privilèges qui pussent affoiblir l'autorité des Rois. Quand la Nation se vit en état d'attaquer le trône, elle lui ravit une partie de ses droits. Ainsi, par une révolution, préparée de loin & toujours conduite avec art, au milieu des plus grands obstacles, s'éleva tout d'un coup dans le Royaume cette République qui s'y soutient encore de nos jours : évenement singulier qui va changer la face de l'Etat, & y montrer deux Puissances toujours occupées à se détruire ; d'un côté des Rois n'employant le pouvoir dont ils jouissent qu'à revendi-

quer celui qu'on leur a ôté; & de l'autre un Senat, un Peuple entier ne s'étudiant qu'à empieter sur les prérogatives de ses Rois, pour mieux défendre les droits qu'il s'est arrogé lui-même. La Nation, ébranlée par des chocs continuels, va desormais pancher tour à tour ou vers la confusion ou vers la tyrannie, sans rien trouver en elle qui puisse réprimer ou la fureur d'une noblesse jalouse de gouverner, ou la présomption de ses Rois ennemis de tout partage de puissance. Ce tableau vous sera présenté, Monsieur, dans la seconde Lettre que je vous ai promise.

Le nom de M. *Daviel*, Chirurgien Oculiste du Roi, est sans doute parvenu jusqu'à vous, Monsieur, & vous sçavez que cet habile Praticien a trouvé une nouvelle manière d'extraire la cataracte hors de l'œil. Avant lui, on ne faisoit que l'abaisser, & elle étoit sujette à remonter. Les malades sont maintenant à l'abri de ce danger. M. *Daviel* a le premier imaginé de tirer tout à fait le crystallin de la chambre postérieure de l'œil. Par cette méthode admirable, il ôte le principe même & le siège de la

Oct.

cataracte : qu'elle ſoit ſolide ou molle; adhérente ou détachée, elle ne reſiſte point à la main ſçavante & légère de l'Auteur. Il lut dans la dernière Aſſemblée publique de l'Académie Royale de Chirurgie, un Mémoire extrêmement curieux à ce ſujet. Ce Mémoire, qui étoit à la portée de tout le monde, reçut des applaudiſſemens extraordinaires; dont je fus témoin. J'ai vû auſſi pluſieurs fois opérer M. *Daviel*, en préſence des plus grands Medécins & des plus fameux Chirurgiens de Paris, qui tous ont admiré ſa découverte. Pour moi, (ſi j'oſe me citer encore) voyant un jour trois aveugles recouvrer en un inſtant l'uſage de leurs yeux, je ne pus m'empêcher de me rappeller ce que l'Hiſtorien ſacré dit du Souverain Être, & de m'écrier : *Daviel* dit, *que la lumière ſe faſſe, & la lumière ſe fait.*

Si des Athlètes poudreux, dont l'héroïſme conſiſtoit dans la force ou dans l'adreſſe du corps, ont mérité d'être chantés par *Pindare*, quel encens n'eût-il point prodigué à un bienfaiteur de l'humanité, à l'inventeur d'un art utile au monde ? Je ſuis perſuadé que le Poëte Thebain, qui n'é-

toit pas à beaucoup près indifférent ſur les honoraires, eût conſacré quelques Strophes gratuites à l'éloge de M. *Daviel*, s'il eût vêcu de ſon tems. Il vit heureuſement du nôtre, & au défaut de *Pindare*, M. le Chevalier de*** vient de le célébrer dans une Ode, tribut d'eſtime & de reconnoiſſance. M. *Daviel* a guéri l'Auteur d'un mal d'yeux conſidérable.

On ſçait que l'humeur aqueuſe, l'humeur cryſtalline, l'humeur vitrée & ſix membranes compoſent l'organe de la vûe. Le Poëte décrit d'abord cette admirable ſtructure; il peint enſuite la façon d'opérer de M. *Daviel*, qui, pour extraire le cryſtallin, ouvre circulairement la cornée tranſparente.

Mais quand de cet orbe mobile
Le mal vient briſer les reſſorts,
Quel mortel eſt aſſez habile
Pour en ranimer les accords?
Quelle main flexible & légère
Oſe trancher en hémiſphère
Ce globe privé de clarté;
Et par une audace intrépide
Emporte le cryſtal liquide
Loin de l'organe épouvanté.

Le Poëte, après avoir exalté dans beaucoup d'autres vers la capacité de son Escûlape; termine son Ode par l'inviter à parcourir la terre. Il eût été plus naturel de souhaiter qu'il restât parmi nous. Mais les fréquens voyages que M. *Daviel* a faits dans plusieurs Cours de l'Europe, où il a été appellé pour des maladies aux yeux, a fait naître l'idée de cette Strophe, qui finit ainsi:

Parcours les deux Pôles du monde;
Et que ta science profonde
Serve à mille Peuples divers:
Sois tel qu'un Astre salutaire,
Dont l'influence passagère
Se répand sur tout l'Univers.

Je suis, &c.

A Paris, ce 6 Novembre, 1752.

LETTRE XII.

Parthénie. JE me suis trouvé cet Automne à la Campagne dans un vieux Château, dont la Bibliothèque consistoit en

Livres aussi anciens que le Château même. En parcourant ces monumens surannés de notre Littérature, je tombai sur un Recueil de Tragédies, jouées il y a plus de cent ans, parmi lesquelles il y en eut une qui me frappa, & qui me parut mériter que j'en fisse l'extrait. Cette pièce est intitulée, *Parthenie.* Elle fut représentée en 1641, & imprimée en 1642. L'Auteur est Baltasar *Baro*, qui dans sa jeunesse avoit été Secrétaire d'Honoré d'*Urfé*, & qui, comme on sçait, acheva le Roman de l'*Astrée*, que son Maître avoit laissé imparfait. Voici l'extrait de la *Parthénie* qui vous amusera, Monsieur, autant & peut-être plus que l'Analyse que je pourrois faire d'un drame moderne.

Alexandre, dans le cours de ses Conquêtes de Perse, devient éperdûment amoureux de *Parthenie*, Princesse esclave, dont le cœur déja prévenu pour *Hytaspe*, Prince Persan, est insensible à la passion du Roi de Macédoine. *Ephestion* joue dans cette pièce le rôle d'un homme généreux, d'un sage, d'un Mentor, qui traite avec douceur *Parthénie*, qui plaint

fes malheurs & qui fait fentir à fon Maître *Alexandre*, combien il eft indigne de lui de fe laiffer vaincre par une femme. Mais ce Monarque eft trop épris, pour écouter des confeils. Il a toutes les fureurs de l'amour; fon caractère eft d'une violence extrême; il veut, à quelque prix que ce foit, époufer *Parthenie*, dont la réfiftance l'irrite.

Hytafpe, dans un combat, eft fait prifonnier. Il eft préfenté à *Alexandre*, qui le reçoit avec les égards dûs à fa naiffance & à fa valeur; il lui rend même la liberté. *Hytafpe* & *Parthenie* fe revoyent après une longue abfence. Leur bonheur eft troublé par l'amour d'*Alexandre*, dont *Parthenie* inftruit fon Amant, ou plutôt fon époux; car c'eft ainfi qu'elle l'appelle. Le Roi de Macédoine découvre leur intelligence. Il ordonne au Capitaine de fes Gardes de fe faifir d'*Hytafpe*. Il prend la réfolution de le faire mourir. *Epheftion* lui peint toute l'horreur de cette action avec des couleurs bien capables de le faire rentrer en lui-même, fi fa paffion ne l'aveugloit. Mais il regarde fon Rival comme le feul obftacle à fon bon-

heur. Il veut abſolument qu'il périſſe, & il dit à *Epheſtion* :

Ceſſe donc de t'armer contre ce que je veux ;
Rien ne ſçauroit me vaincre ; il faut qu'Hytaſpe meure ;
Si tu veux m'obliger, défais-m'en tout-à-l'heure.

Epheſtion eſt indigné du choix qu'on fait de lui pour immoler *Hytaſpe*.

Moi, Sire, Ah, quel arrêt & quel commandement !
Que je ſois de ſa mort le fatal inſtrument !

ALEXANDRE.

C'eſt aſſez conteſté ; j'ai tort, je le confeſſe,
De chercher un effort où regne la foibleſſe.
Hÿtaſpe eſt plus que moi digne de ton ſecours ;
Mais conſidère bien le danger que tu cours ;
Il mourra, je le jure, & ſa triſte infortune,

A qui ne m'obéït, se peut rendre commune :
Pour en venir à bout Cratère m'aidera.

Epheftion, voyant son Maître déterminé à faire périr *Hytaspe*, & craignant qu'il n'employe pour cette mort une main trop fidelle à lui obéïr, prend le parti de se charger de cette barbare exécution :

Je vais, puisqu'il vous plait, voir Hytaspe en prison,
Et lui donner le choix du fer ou du poison.

En effet il fait dire à *Alexandre* que son rival n'est plus ; à cette nouvelle, *Parthenie* veut se donner la mort ; elle accable le Roi de Macédoine des reproches les plus mérités, & des plus terribles imprécations. *Alexandre* furieux, égaré, évite tout le monde. Il court dans son Palais sans ordre & sans dessein. Enfin, reprenant ses sens, il voit toute l'horreur, & toute l'infamie de son procédé. Il exprime ses remords en ces termes :

Qu'as-tu fait Alexandre ? Où t'a précipité
L'Aveugle mouvement de ta brutalité ?
A quel point de fureur s'est enfin relâchée
Ton ame, aux voluptés trop long-tems attachée ?
Lâche, & digne cent fois d'un éternel affront,
Porte au lieu de lauriers la honte sur le front ;
Puisque de tes hauts faits étouffant la mémoire,
Tu perds en un moment mille siècles de gloire.
Honneur, dans les périls tant de fois éprouvé,
Trésor si bien acquis, & si mal conservé ;
Pour rendre de mon sort la rigueur assouvie,
Comme je t'ai perdu, je veux perdre la vie.
Syriens abattus, Thébains deux fois conquis,
Arabes subjugués, & vous que je vainquis,
Lorsque l'on vit rougir du sang Asiatique

Les rives de l'Euphrate & celles du Granique,
Forcez l'obſcurité d'une éternelle nuit;
Voyez à quel malheur Alexandre eſt réduit;
Puiſqu'il faut qu'aujourd'hui, par un retour étrange,
La main qui vous défit ſoit celle qui vous venge.
Toi, pour qui j'ai changé, par un crime nouveau,
Le titre de vainqueur en celui de bourreau,
Prince, de qui la vie en diſgraces féconde,
Fut un vivant tableau des miſéres du monde,
Hytaſpe, où que tu ſois, pardonne mon forfait,
Et pour excuſer mieux le mal que je t'ai fait,
Jette un de tes regards ſur celui que j'endure;
Je vais te préſenter bleſſure pour bleſſure,
Te rendre ſang pour ſang, & trépas pour trépas.

Alexandre veut mourir de la main même de *Parthenie*; il la fait appeller; la douleur, la honte, le desespoir sont peints sur son visage & dans ses discours. Il verse devant elle un torrent de larmes; il gémit sur les malheurs où il a plongé son Amante; il l'invite à s'en venger sur lui; il lui présente lui-même le poignard, pour l'enfoncer dans son sein coupable. *Parthénie* est touchée de son repentir, & tous deux de concert pleurent la mort d'*Hytaspe*. Cette Scène est très-pathétique.

Cependant *Ephestion* paroît; il vient en tremblant demander sa grace à *Alexandre* sur ce qu'il s'est vû forcé de le trahir. Il lui avoue qu'il n'a pû prendre sur lui d'exécuter l'ordre sanguinaire dont il l'avoit chargé; qu'il a crû, pour sa gloire, devoir lui desobéïr, & que si c'est un crime, il en demande le châtiment. *Alexandre* charmé d'aprendre qu'*Hytaspe* est vivant, ordonne qu'il vienne, qu'il paroisse. Ce Prince se présente. *Alexandre* court au-devant de lui, l'embrasse, & s'adressant à *Parthénie* :

Etouffe dans l'oubli les maux que je t'ai
faits,

D'une si belle cause excuse les effets ;
Et permets que je change une amour criminelle
En une amitié sainte aussi bien qu'éternelle.

(*A Hytaspe.*)

Je te rends le trésor que je voulois ravir ;
Va, juste possesseur, de plaisirs t'assouvir,
Et comblé desormais d'une gloire infinie,
Posseder ta constante & belle Parthénie.

Les deux amans, pleins de reconnoissance & d'admiration, se jettent aux genoux d'*Alexandre*, qui de son côté rend graces au sage *Ephestion* du service qu'il lui a rendu :

Tu le sçais, cher Ami, sans ta sage conduite,
Mon crime & mes malheurs auroient eu plus de suite ;
Ta desobéïssance a sauvé mon honneur,
L'un d'eux te doit sa vie, & l'autre son bonheur ;
Mais je te dois tout seul mon bonheur & ma vie.

Ephestion prend occasion de faire une belle leçon à *Alexandre*.

Sire, puisque l'effet répond à mon envie ;
Je bénis mon offense, & conjure les Dieux
De veiller desormais à vous inspirer mieux ;
Faites que ce malheur serve à votre mémoire
D'ombre, pour rehausser l'éclat de votre gloire.
Partez, & relevant ce courage abattu,
Montrez nous quelle fut sa premiére vertu.

LETTRE

De M. MARIN *à l'Auteur de ces Feuilles.*

B*Ayle* avoit soin, Monsieur, d'insérer dans son Journal les Lettres que différentes personnes lui adressoient, lorsqu'il les jugeoit capables de piquer la curiosité des Lecteurs. Vos Feuilles, Monsieur, n'en deviendroient peut-être que plus intéressantes, si de tems en tems vous y faisiez entrer quelques discussions Littéraires sur des points curieux, & vous pourriez inviter tous ceux qui travaillent d'après les anciens Auteurs, à vous faire part des endroits qui les auroient principalement frappés. Ce seroit le moyen de perfectionner nos connoiss-

ſances, & d'éclaircjr bien des matières que le voile de l'erreur couvre encore. Parmi les gens de Lettres, les uns ſe chargent de l'emploi glorieux de nous inſtruire, & de nous communiquer les thréſors Littéraires qu'ils ont acquis par bien des veilles ; d'autres nous refuſent par modeſtie ou par pareſſe le tribut de leur travail. Il en eſt qui, ſe renfermant dans eux-mêmes, ſemblent n'enrichir leur eſprit de connoiſſances utiles & agréables, que pour ſe rendre le flatteur témoignage de leur ſupériorité ſur le reſte des hommes. Ne pourroit-on pas les comparer à ces avares qui n'amaſſent des richeſſes que pour le plaiſir de les poſſéder ſans les répandre, & ne cherchent dans leur avidité qu'à ſe convaincre de leur opulence? Ils ignorent que nos études doivent tendre au profit de la Société. Ces réflexions m'ont engagé à vous adreſſer une découverte que je viens de faire.

Vous ſçavez, Monſieur, que par les conſeils de M. l'Abbé *B**** de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, & du ſçavant M. *de Guignes*, qui m'ont fourni l'un & l'autre des

secours & des lumières, & à qui je suis charmé de rendre ici un témoignage public de ma reconnoissance, j'ai entrepris d'écrire l'Histoire d'un fameux Conquérant *, qui vivoit dans le douzième siècle. J'ai été obligé de consulter les Historiens contenus dans l'ample Recueil de François Pithou & Paul Petau, imprimé à Hanau en 1611, sous le titre de *Gesta Dei per Francos*, & voici ce que j'ai trouvé dans l'Auteur inconnu du fragment de l'Histoire de Jerusalem. En parlant d'un combat naval qui se donna devant Ptolémaïs, pendant le Siége de cette place, il dit que les » Vaisseaux des Anciens, propres » pour la guerre, avoient quatre, » cinq & quelquefois six rangs de » rames, posés par étages les uns » sur les autres, & il ajoûte : *on est » aujourd'hui déchu de cette magnifi- » cence ; car nos Vaisseaux de guerre » excèdent rarement deux rangs de rames.*

* M. *Marin* travaille à l'Histoire de Saladin. J'ose répondre d'avance que cet ouvrage sera bien fait. L'Auteur unit au talent d'écrire, le goût du travail & des recherches, la sagesse & le discernement, si nécessaires pour former un bon Historien.

Il donne ensuite la description d'une *Galée*, *Galère*, ou *Galéasse* & d'un *Galion*. Il insinue que la Galère avoit plusieurs rangs de rames, deux au moins, & dit que le Galion n'en avoit qu'un, & que par-là il se mouvoit plus facilement, & qu'il étoit plus propre à lancer des feux.

Il paroît donc que même vers la fin du douzième siècle (en 1190) il y avoit encore des Vaisseaux à deux & trois rangs de rames; ce qui n'avoit point été remarqué, autant que je puis m'en ressouvenir, par les Auteurs qui ont agité la question des Rames.

Vous n'ignorez pas, Monsieur, les différens sentimens qu'ils ont adoptés. Après avoir lû leurs sçavantes dissertations, on est forcé de convenir qu'on n'a rien de bien certain sur cette matière. Le passage de notre Auteur sembleroit appuyer l'avis de ceux qui prétendent que les rames étoient placées les unes sur les autres, ainsi que le marque la Colomne Trajane. Car après tout, si elles ont pû être ainsi au douzième siècle, pourquoi n'auroient-elles pas été de même anciennement? Tel a

toujours été le progrès des arts : on a gardé quelque chose des formes anciennes, en corrigeant, en perfectionnant. Il seroit ridicule de dire que c'est précisément dans le douzième siècle, qu'on a imaginé la manière de mettre les rames les unes sur les autres.

Ne vous effrayez pas, Monsieur, de toutes les objections qu'on peut vous opposer. Les Anciens peuvent avoir été plus habiles que nous dans les méchaniques. Notre supériorité sur eux n'est pas encore bien prouvée, malgré les efforts des *Perraults*. Il y auroit une sorte de vanité à regarder comme impossible, ce que nous ne pouvons exécuter. Quelque exagération qu'il y ait dans les effets prodigieux qu'on attribue aux machines d'Archimède, avons-nous rien qui en approche ? Combien de pratiques dans les arts que nos pères connoissoient, & que nous avons perdues ? Les rames se mouvoient peut-être anciennement par une méchanique que nous ignorons.

L'Auteur du fragment vivoit en 1190 ; il avoit passé la Mer ; il combattoit peut-être sur ces mêmes Vaisseaux dont il donne la description ;

& il proteste dans sa Préface, qu'il ne parle que de ce dont il a été le témoin. Vous pouvez rendre cette remarque publique. Elle reveillera peut-être la question sur les rames des Anciens, qui a été souvent agitée, & qui n'est point encore décidée. Je vous demande pardon, Monsieur, du long passage Latin que je serai obligé de rapporter à la fin de cette Lettre. Cet Historien n'écrit pas d'une manière aussi barbare que ses contemporains, & je le soupçonnerois volontiers plus moderne, à cause de l'élégance de son style, s'il étoit permis de lui donner un démenti à lui-même.

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, ce 3
Nov. 1752.

P. S. Voici le passage en question:

Et quia navalis belli mentio incidit, consequens arbitramur ut classem bellicam sermo succinctus describat, & quali utuntur moderni, & qualem instituere antiqui. Apud veteres siquidem, in hu-

jusmodi navibus numerosior exigebatur ordo remorum, QUIBUS GRADATIM PER TABULATA DISTINCTA SURGENTIBUS, UNDAS ALII LONGISSIMO, ALII BREVIORE VEXABANT IMPULSU, TERNOS *autem vel* QUATERNOS *ordines sæpiùs habebant*, & QUINOS *interdùm : sed &* SENOS *naves quædam in Acciaco prælio, cùm adversùs Antonium dimicaret Augustus, habuisse leguntur.... Cæterùm omnis illa vetustatis magnificentia imminuta defluxit :* NAM CLASSIS BELLICA, QUÆ SENIS OLIM DECURREBAT ORDINIBUS, NUNC BINOS RARÒ EXCEDIT. *Quod autem antiqui dixere* LIBURNAM, *moderni* GALEAM, *mediâ productâ, nominant ; quæ longa, gracilis, & parùm eminens, lignum à prorâ præfixum habet, & vulgò calcar dicitur, quo rates hostium transfiguntur percussæ.* GALIONES VERO UNO REMORUM ORDINE CONTENTI, *brevitate mobiles, & faciliùs flectuntur & leviùs discurrunt, & ignibus jaculandis aptiores existunt.* Hist. Hierosl. p. 1167. Gesta Dei per Francos.

Ne vous attendez pas, Monsieur, à trouver ici de grandes révolutions Vie de Pelage.

comme dans l'hiſtoire de quelques autres Héréſiarques qui ont armé leurs diſciples, qui ont allumé le flambeau de la guerre au flambeau de l'héréſie, & qui ont voulu renverſer en même tems le Trône & l'Autel. Mais vous y verrez l'hypocriſie, la duplicité, déployer tout ce qu'elles ont de fraudes & d'artifices contre la ſimplicité de la Foi.

Je n'enviſagerai dans l'*Hiſtoire de Pelage*, qui paroît depuis peu, que la partie Hiſtorique, & la maniere dont elle eſt traitée, ſoit pour l'arrangement des faits, ſoit pour la liaiſon, l'ordre & le ſtyle. „ Il eut été „ difficile de trouver un homme, qui „ eût réuni plus de talens que n'en „ avoit *Pelage*, pour devenir le chef „ d'une nouvelle ſecte. L'hypocriſie, „ qui eſt toujours la qualité la plus „ néceſſaire à un Sectaire, fut le pre- „ mier voile qui cacha ſes erreurs. „ On n'oſoit ſe défier de la doctrine „ d'un homme, qui avoit ſçû ſe faire „ paſſer pour un Saint. Il arriva même „ que ſa Doctrine, qui auroit dû faire „ tomber le maſque de ſes fauſſes „ vertus, ne ſervit qu'à accroître „ l'opinion qu'on avoit conçue de ſa

„ piété. Car ſes diſciples ayant in-
„ térêt que leur maître fut eſtimé un
„ Saint, n'épargnèrent rien pour lui
„ faire une réputation, qui pouvoit
„ ſervir à les juſtifier & à augmenter
„ leur nombre. Il faut de ces vertus
„ extérieures pour le progrès des
„ ſectes qui font profeſſion de réfor-
„ me. *Pelage* s'en étant paré, déploya
„ avec plus de ſuccès tous ſes autres
„ artifices. „

C'eſt ainſi que l'Hiſtorien nous dépeint cet homme célèbre, qui fit tant de bruit dans les commencemens du cinquième ſiècle. Il étoit originaire de la Grande-Bretagne, & ſe nommoit *Morgan*, nom qui ſignifie en Langue du pays, ce que *Pelage* ſignifie en Grec, c'eſt-à-dire, *homme de Mer*. Il embraſſa l'état Monaſtique ; mais la ſainteté de ſa Profeſſion ne le rendit ni plus ſoumis ni plus humble. On diſtinguoit alors trois ſortes de Moines ; les Solitaires, qui vivoient reclus dans des cellules ; les Cénobites, qui vivoient en communauté ſous la diſcipline d'un Supérieur ; & les ſimples Moines, qui n'avoient quelquefois de cet état que le nom & l'habit. Ils faiſoient pro-

fession de garder les conseils Evangéliques, sans autre règle que leur ferveur. *Pelage* étoit un des Moines de cette troisième espèce, auxquels on donnoit en Orient, avec plus de raison, le nom de Philosophes. Il s'appliqua d'abord à l'étude de l'Eloquence & des Saintes Ecritures, & il y fit de grands progrès; mais son pays ne lui paroissant pas un théâtre assez vaste, l'ambition, ou peut-être la dévotion, lui fit naître l'envie de passer à Rome, qui étoit en même tems le centre de la grandeur mondaine & de la piété Chrétienne. Il s'y montra d'abord avec la réputation d'un saint homme & d'un homme d'esprit. Il se fit estimer par une piété apparente ou sincère, & surprit par-là l'estime des personnes les plus distinguées. Il s'insinua dans l'amitiè de *S. Paulin* & de *S. Jerôme*, &, tout Laïque qu'il étoit, il devint le directeur le plus accrédité des Dames Romaines. Il soutint cette réputation par les maximes les plus outrées de la morale severe qu'il ne pratiquoit pas toujours; car on lui a souvent reproché d'avoir trop recherché les tables délicates. Aussi son vi-

ſage étoit-il peu propre à prêcher la pénitence ; c'étoit un homme d'une vaſte corpulence, & dont l'embonpoint répondoit à la grandeur de ſa taille preſque giganteſque.

Pour établir plus promptement ſa Doctrine, le nouveau Sectaire s'appliqua d'abord à gagner les Dames Romaines ; il ſçavoit que les nouvelles opinions ont bien des attraits pour la plûpart des hommes, quand elles ſont prêchées par de jolies femmes. *Pelage* ne s'en tint pas là, il s'appliqua encore à gagner les beaux-eſprits, pour donner plus de relief à ſa ſecte. De ce nombre furent *Julien* & *Celeſtius*, qui devinrent les plus zélés défenſeurs de la Doctrine de leur maître. Celui-ci ne ſe borna plus à la direction ; il s'appliqua à compoſer des Livres, pour répandre ſes erreurs.

La diſpute entre les Catholiques & lui ne roula d'abord que ſur la condition d'Adam, s'il avoit été créé mortel ou immortel ? Les Pélagiens reconnoiſſant qu'Adam avoit été créé mortel comme les autres hommes, furent obligés de dire que la mort n'étoit pas une peine de ſon péché,

& que par sa transgression il n'avoit porté aucun dommage à sa postérité. Comme les Catholiques objectoient la réparation de la nature par Jesus Christ, la foiblesse de la volonté, & la nécessité de la grace, les *Pélagiens* franchirent encore ce pas, & soutinrent que la nature n'avoit été ni affoiblie ni corrompue par le péché, & que par conséquent, elle n'avoit pas besoin de la grace de Jesus-Christ. C'étoit détruire le Mystère de la Rédemption ; mais après avoir nié l'existence du mal, il falloit nier la nécessité du remede : voilà tout le *Pélagianisme*.

On avoit grand soin de cacher au Pape les premières étincelles du feu qui s'allumoit en Italie, & le nouveau Sectaire vint à bout de tromper pendant quelque tems la vigilance du Souverain Pontife. Il voulut aussi gagner S. Augustin à son parti ; il fit pour cet effet un voyage en Afrique ; mais les conversations particulières qu'ils eurent ensemble, & les lettres qu'il écrivit au saint Docteur, ne produisirent aucun effet.

Pelage réussit mieux auprès de l'Evêque de Jerusalem dans un voya-

gê qu'il fit dans la Palestine. Ce Prélat le protégea, & sous cette protection l'Héréſiarque donna en Asie un libre cours à ses erreurs. Mais il fut dénoncé au concile de Diospolis; ses sentimens y furent proscrits, & en feignant de les condamner lui-même, il trouva moyen de se faire absoudre. Il rentra comme en triomphe à Jerusalem, envoya des lettres de toutes parts, pour rassurer son parti, & acheva de gagner l'estime & la faveur du Public.

Les souverains Pontifes ne s'étoient point encore élevés contre la nouvelle secte. S. *Innocent* fut le premier qui le condamna. *Pelage*, pour éluder le jugement du Pape, dressa une profession de Foi captieuse, qu'il lui envoya avec une lettre de recommandation; mais la mort d'*Innocent* laissa à son successeur *Zosime* le soin de terminer cette affaire. Celui-ci ne fut pas plus favorable aux nouvelles opinions, que son prédécesseur. Il foudroya l'héréſie & ceux qui en étoient les Auteurs ou les partisans. La constitution de *Zosime* fut reçue avec applaudissement de tout le monde Chrétien; il n'y eut que *Pelage*

& ses adhérans, qui refusèrent d'y souscrire. L'Empereur porta des loix severes contre tous ceux qui ne voudroient pas se soumettre aux decrets du S. Siége, & ces ordres rigoureux acheverent de dissiper le parti. Pour comble de disgrace, *Pelage*, qui étoit toujours à Jerusalem, fut vers le même tems chassé de cette ville; ses artifices y furent découverts, & ses erreurs anathématisées. On ignore l'endroit où il se retira; il y a lieu de croire qu'il alla cacher sa honte dans quelque solitude, & qu'il y mourut quelque tems après.

Il me reste à vous parler, Monsieur, de la manière dont l'Auteur a traité son sujet; on peut dire qu'il y a peu d'histoires sur des matières aussi sérieuses, qui se fassent lire avec autant de plaisir; preuve certaine que l'ouvrage est écrit avec beaucoup d'esprit & même d'agrément, autant que le sujet en est susceptible. Les faits sont amenés avec art, sans que rien d'étranger en interrompe la suite. On ne dit que ce qu'il faut dire, & on le dit avec un ordre & une clarté, qui répandent un grand jour sur les ma-

tières les plus obſcures. En un mot on ne peut s'empêcher de convenir que cet ouvrage eſt écrit d'un ſtile aiſé, pur & ingénieux.

Avantures d'Ulyſſe.

Un amant qui abandonne ſon devoir pour ſuivre une Maîtreſſe, & qui quitte ſa Maîtreſſe pour revenir à ſon devoir, voilà le ſujet d'une Brochure en deux parties, intitulée, *Avantures d'Ulyſſe dans l'Iſle d'Æœa.* Cette idée n'eſt pas neuve, comme vous voyez; car Ulyſſe qui oublie Itaque entre les bras de Circé, juſqu'à ce que Minerve l'arrache à ſon indolence, n'eſt autre choſe que Télémaque dans l'Iſle de Calypſo, Renaud dans le Palais d'Armide, Enée à Carthage, les Portugais dans l'Iſle enchantée du Camoëns, &c. Ce Livre eſt donc une imitation d'un des plus beaux endroits des Poëmes de la Luſiade, de l'Enéïde, de la Jeruſalem délivrée & du Télémaque; mais une imitation infiniment au-deſſous des originaux, ou plutôt ce ſont tous ces différens endroits défigurés dans une brochure de quatre cens pages.

L'Odyſſée nous apprend qu'Ulyſſe erra long-tems loin d'Itaque après la

prise de Troye ; qu'il aborda à l'Isle d'Ææa où regnoit Circé fille du Soleil ; qu'il s'arrêta quelque tems auprès de cette fameuse Magicienne ; & c'est sur ce fond que L'Auteur a bâti un ouvrage, espèce de Poëme en prose, divisé en huit Livres.

Le premier contient l'arrivée d'Ulysse dans l'Isle de Circé, les évenemens qui l'y ont conduit, & l'accueil qu'il y reçoit. Cette Déesse engage le Héros à lui raconter ses avantures ; & ce récit devient le sujet des deux Livres suivans. Mais, que croyez-vous qu'Ulysse raconte à Circé ? Sans doute, l'Histoire du siége de Troye, les gemissemens de Penelope, lorsqu'il partit pour cette fameuse expédition, & les malheurs qu'il eut à essuyer, avant que d'arriver dans l'Isle d'Ææa ? Non, Monsieur, il ne touche que très-superficielement ces légères circonstances de sa vie. Ce qui fait sur-tout la matière du second & du troisième Livre de ce Poëme, c'est la description du Pays des *Galliens*, le caractère des Habitans, & l'éloge d'une de ses principales Provinces, que je crois être la Gascogne, par où l'Auteur fait

passer son Héros pour le conduire au siége d'Ilion. Il nous apprend dans une note qu'il est de Bordeaux, & voici ce qu'il fait dire à Ulysse au sujet de ses Concitoyens.
» C'est un Peuple vif, sans emporte-
» ment ni brutalité; très-laborieux,
» mais trop entreprenant dans son
» Commerce, & cependant trop tôt
» lassé du travail qu'il exige: quoique
» peu prévenant, d'un caractère bon
» & généreux, excellent même, s'il
» étoit moins leger & moins enclin à
» une jalousie secrette qui ne peut ti-
» rer sa source, que d'un excès d'a-
» mour propre ou d'ambition.

Le Roi d'Itaque se plait beaucoup parmi les Bordelois dont il vante surtout les maisons de Campagne qui sont aux environs de la ville, & où les Bourgeois vont passer une partie de l'Automne. La description qu'il fait du Port de Bordeaux, donne une très-grande idée du Commerce de ses Habitans; le Héros Grec y eût volontiers fait son séjour, mais on vint l'avertir qu'il étoit tems de quitter ce beau Pays, & Euriloque l'entraîna dans le Vaisseau qui devoit le mêner en Thessalie, où il eut la satis-

faction de trouver Philoctete. Le reste du récit d'Ulysse roule sur des matières bien neuves : ce sont des anecdotes singulières du siége de Troye. On y apprend par exemple, que le fier Hector tomba sous les coups du victorieux Achille; que celui-ci périt par les mains du lâche Paris; qu'Ajax & Ulysse se disputerent à qui auroit ses armes, & qu'enfin le Roi d'Itaque par un stratagême qui réussit, livra aux Grecs la ville d'Ilion.

La grace avec laquelle le Héros racontoit ses avantures, jointe au trait dont l'amour avoit blessé son Amante, acheva d'embraser le cœur de Circé. Ulysse que Cupidon avoit frappé du même trait, sentit naître en lui les mêmes flammes. Ils s'aimerent tous deux, & s'en donnerent mutuellement les preuves les plus convaincantes. La vie voluptueuse qu'ils menerent l'un & l'autre pendant le tems que dura leur amour, fait la matière du quatrième Livre. L'Auteur, à l'imitation de celui du Telemaque, y donne la description d'une Grotte, & trace le caractère des mortels heureux de l'âge d'or.

Virgile avoit conduit son Héros aux Enfers ; M. de Fenelon y avoit fait descendre Telemaque ; notre Auteur s'est attaché à nous rendre dans le cinquième & le sixième Livre, ce bel endroit de l'Eneïde. Il se sert pour cela du même tour que M. *de Voltaire* dans la *Henriade*. Ce Poëte transporte Henri IV en esprit au Ciel & aux Enfers ; c'est en esprit aussi, & pendant son sommeil qu'Ulysse est témoin des tourmens des ames malheureuses, de la joye & du bonheur des justes, & des peines de ceux, qui dans un lieu mitoyen achevent d'expier quelques fautes legeres dont ils n'ont pas fait pénitence en ce monde. Parmi les coupables qui brûlent dans des chaudieres bouillantes, le Roi d'Itaque remarque particuliérement un jeune Militaire, un Prêtre & un Publicain ; tous trois expliquent à Ulysse le sujet de leur damnation ; & si l'on en croit l'Auteur, ces différens états fournissent plus d'un Réprouvé. La vûe des supplices éternels touche le cœur du Héros Grec ; mais on le menace des mêmes peines s'il n'abandonne sa Maîtresse pour aller retrouver son épouse. La crainte de

l'Enfer le fait rentrer en lui-même ; il prend son parti sur le champ & forme la résolution de quitter au plutôt l'Isle d'Ææa. Circé pour l'y retenir imagine des jeux & des fêtes dans le goût de celles que donne Enée aux Troyens, & qui sont le sujet du cinquiéme Livre de l'Eneïde. Ulysse redevient plus amoureux que jamais ; mais Minerve qui veilloit à sa gloire l'enléve enfin à la tendresse de son Amante. Circé veut envain le rappeller ; ses plaintes, ses regrets, ses fureurs remplissent le huitiéme & dernier Livre.

On ne peut, Monsieur, reprocher autre chose à l'Auteur de cette brochure, que d'avoir servilement imité jusques dans les moindres détails ; des ouvrages qu'on lit tous les jours. Ce qui est de son invention a dû vous paroître bien plaisant ; par exemple, cet éloge des Bordelois qu'il met dans la bouche d'Ulysse ; la description du Port de Bordeaux, qui sans doute du tems de ce Héros étoit le même que celui d'aujourd'hui ; la riante Peinture des maisons de Campagne, qui adderemment étoient bâties il y a trois mille

ans, dans le goût moderne; l'Enfer, tel que les Chrétiens le croyent, les chaudières bouillantes, & sur-tout le Purgatoire, &c. Malgré tout ce qu'on peut dire contre le fond de cet ouvrage, la forme ne deshonore point l'Auteur. On voit qu'il sçait écrire, & qu'il ne manque à sa plume que de s'exercer sur des sujets moins rebattus, & d'être guidée par une imagination plus heureuse.

Je vous envoye, Monsieur, une des plus jolies petites pièces de Vers qui aient été faites depuis long-tems. Si je pouvois vous en citer l'Auteur, son nom seul traceroit à votre esprit l'image des grâces, du naturel, de l'élégance & de la délicatesse. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il cultive avec un succès égal les sciences sublimes & les arts agréables; que d'une main il tient le compas d'Uranie, de l'autre la lyre d'Erato; que, malgré la supériorité de ses connoissances & de ses lumières, il est doux, modeste, officieux, plein de candeur & d'humanité; qu'il sçait prendre tous les tons, se plier à tous les caractères, charmer à la fois les Sçavans, les Beaux-esprits & les

Epître.

Belles ; qu'il eſt des Académies des Sciences de Paris, de Londres, de Berlin & de Nancy, & qu'il ſera, pour peu qu'il le déſire, de toutes celles où l'on admet particulierement l'Eloquence & la Poëſie ; qu'enfin, avec les talens qu'il a reçûs de la Nature, il ſe ſeroit fait un nom, & auroit pû ſe paſſer de celui qu'une naiſſance illuſtre lui a tranſmis. Les Vers que vous allez lire ſont le fragment d'une Lettre qui accompagnoit la traduction d'un Pſeaume, envoyée à Madame la Ducheſſe de ***, jeune, charmante, & déja d'une piété exemplaire.

Je vous conſacre & ma voix & ma lire ;
Je reconnois un aſcendant vainqueur ;
Vous triomphez ; le feu qui vous inſpire
Charme l'eſprit, en pénétrant le cœur.

De vos conſeils rien ne peut me diſtraire ;
Je m'y ſoumets, & j'aime à vous céder :
Dans vos leçons vous commencez par plaire,
Vous finiſſez par nous perſuader.

Recevez donc mon hommage timide ;
D'un feu plus pur je me ſens enflammer ;
Et pour Thérefe abandonnant Ovide,
J'apprens de vous un nouvel art d'aimer.

Je ſuis, &c.

A Paris, ce 8 Novembre 1752.

LETTRES
SUR
QUELQUES ECRITS
DE CE TEMS.

LETTRE XIII.

» JE suis surpris que tant d'Auteurs, qui se sont appliqués à donner des traductions des ouvrages d'Horace, se soient bornés à la simple Prose. Ces sortes de traductions peuvent bien servir à donner l'intelligence de l'Auteur Latin, mais non pas à rendre les agrémens de la Poësie. Il est vrai que notre Poësie ne rendra jamais toutes les graces de l'original, mais elle en approchera toujours plus que la Prose, & cette réflexion seule suffit pour en faire sentir les avantages. Il me paroît donc surprenant que dans le grand nombre de

Traduction d'Horace.

» Poëtes qui ont paru en France depuis
» un siècle, aucun n'ait entrepris de
» mettre un Auteur si célébre en
» Vers, c'est-à-dire, de nous donner
» une traduction complette dans ce
» genre. » Telles sont, Monsieur, les réflexions qu'on lit dans la Préface qui est à la tête d'une nouvelle *Traduction des Oeuvres d'Horace en vers François, avec des extraits des Auteurs qui ont travaillé sur cette matière, & des notes pour l'éclaircissement du texte.* Mais il ne doit point paroître surprenant que personne n'ait osé jusqu'ici traduire Horace en vers François. Quelle diversité de talens n'exigeroit pas une pareille entreprise ? Quand on considère la trempe d'esprit de nos plus grands Poëtes, on n'en voit qu'un très-petit nombre qui eussent pû réussir dans ce projet ; & encore eût-il fallu que chacun d'eux se fût borné à ne traduire que ce qui auroit été analogue à son génie. *Rousseau*, par exemple, se seroit chargé des Odes du genre sublime. Celles qui sont consacrées à la louange de Bacchus & de l'Amour, auroient pû être exécutées avec délicatesse par un *Chaulieu*, un *la Fare*. L'Art

Poëtique étoit du ressort de *Boileau.* Je ne vois pas trop à qui on auroit pû confier les Epîtres & les Satyres. Cependant il n'eût pas été impossible de trouver un bon Traducteur pour cette sorte d'ouvrages. En chargeant ainsi quelques-uns de nos meilleurs Poëtes de travailler chacun de leur côté, peut-être seroit-on venu à bout d'avoir une bonne traduction d'Horace, je dis peut-être ; car tel homme qui sçait peindre de génie, n'est pas toujours un excellent copiste. Il faut croire d'ailleurs que nos Muses Françoises ont senti toute la difficulté de ce travail, puisqu'aucune d'elles n'a osé l'entreprendre dans sa totalité. Il se peut faire aussi que le génie de notre langue s'oppose à l'exécution heureuse de ce projet. On peut bien rendre avec succès quelques endroits, quelques vers des Poëtes anciens ; nous en avons mille exemples semés dans nos Poësies ; mais on trouve rarement des pièces entières, dont la version soit fidelle & agréable. Cette différence du génie des Idiomes est sans doute la raison principale qui a déterminé nos bons Poëtes à imiter plutôt qu'à

traduire. Ils se sont judicieusement bornés à prendre chez les Anciens ce qu'ils ont crû pouvoir rendre avec grace dans leur propre Langue.

Tout ce que je viens de dire ne doit pas prévenir en faveur du nouvel *Horace*. Il faut avouer cependant que cet ouvrage, tel qu'il est, mérite l'attention du Public. On a recueilli avec soin tout ce qu'il y avoit dans les Journaux, dans les Mercures, dans les Porte-feuilles des gens de Lettres, & on a fait un choix des meilleures pièces pour les placer à côté du texte Latin. On cite aussi au bas des pages quelques beaux endroits de certaines traductions, qui, sans être parfaites, ont paru dignes d'être connues.

Parmi les traductions qui sont dans les notes, il s'en trouve d'originales. Voici comment un Poëte du dernier siècle a traduit le commencement de la première Ode : *Mæcenas atavis edite Regibus.*

Mœcenas, issu des grands Rois,
Qui regnèrent dans l'Etrurie,
Prince humain, dur à ta Patrie,
Pour nous venir donner des loix ;

Honneur de mes fermes appuis ;
Doux appareil de mes ennuis,
De ma soumission profonde ;
Reçois les portraits éclatans
Des vieux & nouveaux habitans
De l'Impératrice du monde.

On sçait la dispute sur les Anciens & les Modernes, qui s'éleva sous le Regne de Louis XIV. C'est apparemment quelque détracteur de l'Antiquité qui aura fait paroître cette traduction, afin de prouver que les Auteurs Grecs & Romains n'avoient pas l'ombre de sens commun.

Horace, dans la seconde de ses Odes, adresse à Auguste cet éloge flateur : » Sois notre support, divin » Mercure, toi qui commandes en » ces lieux sous la forme d'un jeune » guerrier, daigne habiter long-tems » parmi nous ; & que nos crimes » ne précipitent pas ton retour vers » les Cieux. » Ecoutons le Traducteur ;

Demeure donc long-tems dans cette
grande Ville,
Et ne souffre jamais une guerre civile,

Brave Mars, ou Cesar:
Ou, si vous êtes deux, je suis sûr que dans
Rome
Le Dieu privé d'honneurs a trop besoin
de l'homme,
Pour faire bande à part.
Illustre demi-Dieu, las d'un Peuple fu-
neste,
Avant que d'habiter la demeure Cé-
leste
Dompte tous les Médois:
Signe-nous en partant pour cette illustre
guerre
Que nous serons heureux: le repos de la
terre
Est au bout de tes doigts.

La traduction suivante est dans le même goût.

Solvitur acris hyems, &c.

Enfin le doux Printems, secouru du
Zéphire,
Exerce sur les champs son glorieux em-
pire:
Il y paroît si beau,
Il a tant de douceur, tant d'appas, tant de
grace,

Qu'il fond par sa chaleur jusqu'au cœur de
la glace,
Et l'échauffe si fort qu'il en est tout en
eau.

Ce style burlesque se soutient dans l'Ode cinquième qui commence par ce vers :

Quis multâ gracilis te puer in rosâ, &c.

Quel est cet aimable Adonis
Qui s'insinuant dans ta chambre,
T'a, d'une voix de musc & d'ambre,
Raconté ses maux infinis ?

Ce qui fait voir que le Poëte François n'a pas eu dessein de parodier son original, c'est qu'il traduit quelquefois d'une manière assez raisonnable.

On fait à l'occasion de ce copiste bouffon une remarque qui ne me paroît pas juste. » Il y a, dit-on, » dans ses ouvrages de l'imagination » qui auroit pû produire quelque » chose de bon dans cet Auteur, *si* » *le bon goût qui étoit encore rare de* » *son tems*, en avoit modéré les trans» ports. » La Traduction dont il

s'agit ; parut en 1671. Peut-on dire que le bon goût fût rare il y a 80 ans ? C'étoit l'âge d'or des *Corneilles*, des *Racines*, des *Boileaux*, des *Molières*, des *la Fontaines*, &c. *Scaron* vivoit aussi dans ce siècle, & il avoit le misérable talent de travestir les plus belles productions de l'esprit humain. Il n'a pas servi de modèle à notre Traducteur. Celui-ci est ridicule ; *Scaron* du moins est plaisant.

Aucun Traducteur n'a pû rendre heureusement cette expression qu'on trouve dans la neuviéme Ode :

Lenesque sub noctem susurri,
Compositâ repetantur horâ.

Ce mot *susurri* exprime le murmure, le petit bruit sourd que l'on fait lorsque l'on parle bas. C'est le langage ordinaire des amans qui ont toujours quelque chose à se dire à l'oreille. Horace dans cette Ode parle en Epicurien. Il conseille à un de ses amis de se bien réjouir pendant l'hyver, & de ne pas manquer ces assemblées nocturnes, où l'on s'entretient délicieusement avec une Maî-

treſſe. Le P. *Tarteron* par délicateſſe a traduit ces mots *lenes ſuſurri* par *le murmure d'un ruiſſeau* ; cela forme un ſens ridicule dans l'Ode Latine d'*Horace* ; car on fait dire à ce Poëte : » Tandis qu'il gèle à pierre fendre, » tranſportez-vous vers le ſoir ſur le » bord d'un ruiſſeau, pour y prendre » le frais : » voilà un plaiſant conſeil.

Ces verſions ridicules ſont miſes au bas des pages ou dans les notes. Elles ſervent d'amuſement au Lecteur. Celles que l'Editeur a placées vis-à-vis du texte, ſont en général bien choiſies. C'eſt dommage qu'il n'ait pas connu plutôt les ouvrages du Marquis *de la Fare* qui a traduit pluſieurs Odes d'*Horace*. On les a inſérées dans le Supplément. Quoique ſes traductions ſoient beaucoup meilleures que celles qu'on fait figurer quelquefois avec le Latin, on s'apperçoit cependant qu'elles ſe reſſentent un peu de la gêne où ſe trouve réduit tout copiſte.

A l'égard des Satyres & des Epîtres d'*Horace*, » pour bien rendre en Fran- » çois cette partie, dit l'Editeur, il » faut entrer dans le caractère de ce

» Poëte, & tâcher, en prenant son
» style vif & pressant, d'imiter aussi
» son air d'enjouement, & même
» cette douce négligence dont parle
» M. *Pope* ; car je suis convaincu
» que ce seroit défigurer Horace que
» de vouloir le rendre avec cet art
» & cette belle Poësie qui regne
» dans les écrits de M. *Despréaux*
» qui sont plutôt dans le goût de Ju-
» venal que dans celui d'Horace.
» Peut-être que nos traductions ont
» mieux réussi dans cette partie que
» dans celle des Odes. Il m'a paru
» du moins que la partie la moins
» difficile à rendre étoit celle des
» Satyres & des Epîtres. » Je con-
viens que les Epîtres & les Satyres
d'*Horace* perdroient beaucoup de leur
agrément, si elles étoient rendues
avec cet art qu'on admire dans *Boi-
leau*. Quelle sorte de Poësie faudra-t-il
donc employer pour se conformer à
la manière d'écrire du Satyrique
Romain ? *Horace* nous dit que ses
vers ressemblent à de la prose, *ser-
moni propiora*. S'il ne falloit qu'une
versification prosaïque, nous ne
m nquerions pas de Traducteurs ;
mais il s'agit de faire passer dans le

François l'élégante simplicité du Latin ; cela n'est pas facile. Aussi quand on lit la traduction des Epîtres & des Satyres, & qu'on vient à comparer la copie avec l'original, quelle prodigieuse différence! Cependant cette partie des œuvres d'Horace n'est pas la plus mal traduite. Par exemple, dans le morceau que je vais citer, on a fort bien rendu les expressions Latines. Il s'agit de prouver aux hommes qu'ils doivent avoir de l'indulgence les uns pour les autres, & se comporter dans le commerce de la vie, comme font les pères à l'égard de leurs enfans.

Un père excuse en tout les défauts de son fils ;
Ayons pareils égards pour ceux de nos amis.
Un fils ne fût-il pas de plus haute stature
Que le fameux Sysiphe, avorton de nature ;
Le père en le flattant l'appelle *son poulet*,
Et dans sa courte taille il le trouve bien fait.

S'il a l'œil de travers, c'eſt une bagatelle,
Dit-il, c'eſt que mon fils tourne un peu la prunelle.
S'il ne peut ſur ſes pieds ſe tenir qu'en bronchant,
C'eſt qu'un talon trop haut l'incommode en marchant.
Si ſa jambe eſt crochue & très-mal façonnée,
Il dira qu'en dedans elle eſt un peu tournée.

Faiſons de même, &c.

Il eſt difficile que nos Poëtes François, en voulant être ſimples & naturels, ne laiſſent pas quelquefois échapper des vers foibles & plats ; il y en a un aſſez bon nombre de cette dernière eſpèce vis-à-vis les Epitres & les Satyres du Poëte Latin.

Dans la Traduction de l'Art Poëtique, on a inſéré pluſieurs vers de *Boileau*, qu'il a traduits d'*Horace*. Comme ces beaux vers ſe trouvent mêlés avec quelques autres, qui même ne ſont pas bons, cela forme une bigarrure aſſez deſagréable.

L'Editeur n'adopte pas l'explication que *Dacier* & le P. *Sanadon* Jésuite donnent à ce paſſage d'Horace :

Difficile eſt propriè communia dicere.

Ces deux derniers Traducteurs prétendent que le Poëte Latin appelle *communia* des ſujets *nouveaux*, des ſujets de pure invention ; parce qu'ils ſont à la diſpoſition de tout le monde, chacun ayant le droit d'inventer. Mais cette explication, dit l'Editeur, ne paroît point naturelle. Elle ne l'eſt pas non plus, & je ſuis étonné qu'on n'ait fait ici aucune mention de la querelle littéraire de M. *Dacier* avec M. le Marquis *de Sévigné*, qui ſoutenoit avec beaucoup de raiſon & d'eſprit, que *commun* vouloit dire *commun* & non pas *nouveau*. En effet, tous les habiles interprètes entendent par ce mot *communia* des caractères connus, & non ceux qui ſont inventés. Il eſt probable, ſelon l'Editeur, qu'Horace a eu deſſein d'enſeigner deux choſes ; 1°. Que les ſujets trop communs ſont difficiles à traiter de manière à leur donner un air de nouveauté. 2°. Qu'il n'eſt pas aiſé non plus d'introduire

avec succès sur la scéne des personnages de pure invention, & qu'ainsi il vaut mieux en représenter dont les caractères soient connus, tels que ceux de l'Iliade. Mais, soit qu'on explique ce passage comme M. *Dacier*, comme M. *de Sévigné*, ou comme notre Editeur, Horace n'y perdra rien; car il est également vrai de dire qu'il est difficile de traiter des sujets connus de tout le monde, ou des sujets de pure invention. C'étoit bien la peine de faire tant de dissertations, d'autant plus qu'il ne s'agit point ici d'un précepte.

Si cette nouvelle traduction des œuvres d'Horace en vers François ne peut passer pour un ouvrage parfait, on est obligé du moins de convenir que nous n'avons rien de mieux en ce genre. On y trouve d'excellentes pièces de poësie. Ce n'est pas la faute de l'Editeur, si tous nos versificateurs n'ont pas également réussi en copiant leur modèle. Mais le texte Latin, qu'on a heureusement imprimé, les notes curieuses puisées avec discernement dans les meilleurs Commentaires, les traductions du Marquis *de la Fare*, publiées ici pour la

première fois, & qui sont en assez grand nombre, la prodigieuse variété des autres traductions en vers, qu'on est à portée de comparer ensemble, l'élégance & la commodité de l'édition qui est en cinq petits volumes portatifs : tout concourt à rendre cet ouvrage intéressant. Le genre de littérature qui y regne est extrêmement amusant ; & il n'y a point d'homme de lettres, ni d'amateur d'Horace, qui ne doive lui accorder une place dans sa Bibliothèque. Il se trouve à Paris chez *Nyon* fils & *Guillyn*, Libraires, Quai des Augustins. J'ai oublié de vous dire que dans cette version il y avoit un très-grand nombre de morceaux traduits par l'Editeur lui-même, & on lui doit cette justice que ce qui est de lui n'est assurément pas ce qu'il y a de plus défectueux.

L'état de Chanoine présente naturellement à l'esprit l'idée d'une vie douce, aisée, commode, & même voluptueuse. Cependant la vie Canoniale auroit fort peu d'agrémens, si on vouloit en remplir exactement les devoirs. C'est ce que j'ai compris, Obligations des Chanoines.

Monſieur, à la lecture d'un ouvrage intitulé, *Recueil de déciſions importantes ſur les obligations des Chanoines*, &c, *par un Chanoine de l'Egliſe Cathédrale de Noyon.*

L'Auteur de ce livre veut que les Chanoines gardent la Réſidence ; qu'ils aſſiſtent à tous les Offices ; qu'ils chantent eux-mêmes au Chœur, quoi qu'ils ayent la poitrine foible & la voix diſcordante ; qu'ils tiennent leur ame élevée à Dieu quand ils ne comprennent pas le ſens des prières qu'ils récitent ; qu'ils ne prennent qu'une nourriture frugale ; qu'ils partagent leurs revenus avec les pauvres ; qu'ils s'occupent de l'étude & du travail ; enfin, qu'ils édifient le Monde par la pratique de toutes les vertus : voilà, Monſieur, les principales obligations des Chanoines. S'il falloit les ſuivre à la lettre, les Canonicats ſeroient, je crois, moins courus.

On pouſſe la dureté juſqu'à ne pas permettre la pluralité des Bénéfices. On compare les Eccléſiaſtiques qui ne ſe contentent pas de leur Prébende à ces gros animaux qui s'étant engraiſſés dans des paturages abon-

dans, veulent encore ravir aux foibles la nourriture dont ils ont besoin. Cette comparaison est tirée du Prophète Amos, qui voyoit d'avance ce que devoient être un jour les Chanoines.

Pour engager les Ecclésiastiques à ne pas accepter plusieurs Bénéfices, l'Auteur cite l'exemple d'un Evêque à qui on vouloit donner une Abbaye : *C'est assez de mon épouse*, répondit le Prélat, *je ne veux point prendre de Concubine*. On sçait la réponse que fit l'Evêque du Bellay au Cardinal de Richelieu. Cette Eminence voyant que le Prélat refusoit un Bénéfice, lui dit : *si j'étois Pape je vous canoniserois*. *Nous serions contens l'un & l'autre*, répliqua M. du Bellay.

» La pluralité des Bénéfices, dit » notre Auteur, est cause de tous » les desordres.... L'on connoit par » expérience que la plûpart de ceux » qui ont plusieurs Bénéfices, se servent des biens de l'Eglise ou pour » contenter leur ambition ou pour » s'abandonner aux plaisirs... N'est-ce pas une chose injuste que la plû-part de ceux qui sont les meilleurs » entre les Ministres de l'Eglise, ayent

» à peine de quoi vivre, pendant
» qu'il y en a un qui eſt dans l'a-
« bondance, & qui peut-être eſt
» un yvrogne. » Il eſt certain que les Eccléſiaſtiques les plus pauvres ſont auſſi les plus édifians. Je me rappelle à ce ſujet un trait d'Henry IV. Ce Prince paſſoit par une petite Ville de Normandie, où il y avoit un Chapitre de Chanoines fort gueux, qui chantoient l'Office de tout leur cœur. *Je n'aurois pas crû*, dit Henry IV, *qu'on pût chanter ſi fort pour ſi peu d'argent.*

On ne peut trop louer le zèle que l'Auteur de cet ouvrage témoigne pour le ſalut de ſes confrères. Il employe toute ſa Rhétorique à leur perſuader que l'oiſiveté, la bonne chère & la moleſſe, ne ſont point l'appanage de la vie Canoniale. Il leur expoſe une longue ſuite d'obligations, dont la pratique n'eſt rien moins que facile. J'ai oüi dire qu'il y avoit en Allemagne un Chapitre où l'on ne pouvoit être admis qu'après avoir paſſé par les verges entre deux hayes de Chanoines. Cette flagellation revolteroit peut-être moins que l'accompliſſement de

mille devoirs pénibles. Un mauvais quart d'heure est bientôt passé.

On demande si, quand il y a Musique dans une Cathédrale, les Chanoines peuvent s'abstenir de chanter. On répond que cela n'est pas permis. Mais si un Chanoine ne sçait pas la Musique, & qu'il ne puisse faire sa partie, comment veut-on qu'il joigne sa voix à celle des Musiciens ? Il n'en faudroit pas davantage pour causer la plus désagréable cacophonie. Comme l'Auteur a senti la force de l'objection, il s'est donné la peine d'y répondre, & il convient que les Chanoines ne sont pas obligés de sçavoir la Musique, ni de chanter eux-mêmes ce que les seuls Musiciens peuvent exécuter. Leur obligation se réduit alors au chant des Pseaumes, des Hymnes & des Cantiques qui composoient autrefois tout l'Office Divin. Mais les Chanoines se rendroient-ils coupables en récitant à voix basse ce qu'on chante en Musique ? On leur défend d'en user de la sorte, & on leur permet cependant ailleurs de passer sous silence tous les versets des Pseaumes qui se jouent sur l'Orgue. Je ne sçai pour-

quoi cet inſtrument a le privilége exclusif d'exempter Meſſieurs les Chanoines d'une partie de leurs devoirs.

Il paroît, par ce qu'on va lire ; que tous les Chanoines n'entendent pas leur Breviaire. » Si quelqu'un, » dit notre Auteur, ne comprend » pas le ſens des Pſeaumes ou des » prieres qu'il récite, ou qu'il entend » réciter aux autres, il n'eſt obligé » en ce cas à autre choſe qu'à tenir » ſon cœur élevé à Dieu. » Si on pratiquoit cette méthode dans tous les Chapitres, on verroit, je crois, de fréquentes élévations de cœur à Dieu.

Voici qui doit faire trembler les bredouilleurs. « Si un homme qui » ſeroit obligé de payer chaque jour » ſept pièces d'argent à un autre, » en retranchoit tous les jours quel- » que partie, il ne ſatisferoit pas à » ſon créancier autant qu'il y ſeroit » tenu. De même ceux qui retran- » chent tous les jours quelques ſyl- » labes, quelques mots, ou quelques » verſets de leur Office, par la trop » grande précipitation avec laquelle » ils le recitent, ou le chantent, ne » peuvent pas s'acquitter de leur obli-

» gation envers Dieu. « Il s'ensuit de-là qu'un Chanoine est obligé à restitution lorsqu'il ne chante qu'une partie de l'Office Divin ; mais comment évaluer ce qu'on doit restituer pour une syllabe, pour un mot, pour un verset ? Il faudroit alors un calcul Algèbrique ; & il y a, je crois, très-peu de Chanoines qui entendent l'Algèbre.

On parle dans cet ouvrage de certains Chapitres où les Chanoines ne semblent assister au Chœur que pour avoir leur part des distributions ; ils ne se trouvent jamais aux Offices, lorsqu'il n'y a rien à gagner : leur revient-il quelque chose, on les voit pour lors accourir à l'Eglise ; mais ils ne font, pour ainsi dire, que toucher la Stalle, & sortent aussi-tôt. Après avoir quitté *Matines*, ils reparoissent à la fin *de Laudes*. Comme ils s'ennuyent au Chœur, ils vont se promener & causer dans la Sacristie : en un mot, pourvu qu'ils se montrent dans le tems de l'Office, ils croyent avoir gagné leur retribution. Sont-ce des Chanoines qui se comportent de cette maniere ? On doit sçavoir gré à l'Auteur de s'élever avec force con-

tre des abus qui ne sont que trop communs dans la plûpart des Chapitres.

Si c'étoit un Laïque, un Religieux, ou un Ecclésiastique sans Bénéfices qui prêchât aux Chanoines une Morale aussi sévère, il n'y auroit rien de surprenant. Mais que ce soit un Chanoine même qui se déclare l'Apôtre d'une Doctrine si rigoureuse, & qui joue à ses Confrères le mauvais tour de mettre sous les yeux d'un Public peu instruit, l'effrayant tableau de leurs obligations, vous m'avouerez, Monsieur, que cela est bien singulier, & en même tems bien héroïque. Quand on établit des loix, ceux, pour qui elles sont faites, en admirent la sagesse, & ne les observent pas. Il en sera de même, selon toutes les apparences, par rapport au genre de vie qu'on voudroit imposer aux heureux Bénéficiers. Mais, pour qu'ils ne prétendent point cause d'ignorance, le pieux Auteur de cet ouvrage l'a fait imprimer à ses frais. Il en a distribué *gratis* un grand nombre d'exemplaires, & l'a taxé à un prix très-modique, afin que les Chanoines

soient tentés de faire du moins l'acquisition d'un Livre.

Je suis, &c.

A Paris, ce 12 Novembre, 1752.

LETTRE XIV.

AVANT que de vous entretenir, Monsieur, de la seconde partie des *Lettres sur l'Histoire*, par feu Mylord *Bolingbroke*, il ne sera pas hors de propos de vous dire un mot de la vie & du caractère de cet Auteur. Vous serez en état après cela de déterminer le dégré de croyance qu'on doit accorder à tout ce que sa plume hardie voudroit consacrer à la mémoire des hommes dans ce second Volume. *Henri Saint-Jean* se fit connoître avec avantage dans la Chambre des Communes par ses raisonnemens politiques, & par ses déclamations violentes, qu'on prend presque toujours en Angleterre pour de l'éloquence. Il devint Sécrétaire des

Suite de Bolingbroke.

Guerres, peu après l'avenement de la Reine Anne au trône; il en donna sa démiſſion en 1708; il fut fait Sécrètaire d'Etat, & Membre du Conſeil Privé. La Reine Anne le créa en 1712 *Baron de Saint-Jean* & *Vicomte de Bolingbroke*. Il eut la plus grande part aux négociations compliquées de la Paix d'Utrecht; mais la Reine étant morte peu de tems après la ſignature de ce Traité, dont la Nation Britannique étoit très-mécontente, on voulut rechercher la conduite de ceux qui avoient été à la tête des Affaires ſous le regne de cette Princeſſe. Le Comte d'*Oxford*, qui étoit grand Tréſorier, fut le premier à qui le Parlement s'adreſſa. On intenta contre lui vingt-deux chefs d'accuſations. On attaqua enſuite le Vicomte *de Bolingbroke*, qui prudemment ſe ſauva en France. Il y reçut un accueil favorable, & même des bienfaits de Louis XIV, qui furent continués par ſon Auguſte Succeſſeur. Le Duc d'*Ormond* imita ſon exemple, & ſortit du Royaume. On commença par ſévir contre ces deux fugitifs. Leurs noms furent effacés du tableau des Pairs & leurs armes
briſées

brifées. Ce qu'il y eut de plus fâcheux, c'eft que leurs biens furent confifqués. Tandis qu'on les traitoit ainfi, *Bolingbroke* menoit une vie agréable dans une jolie Maifon de Campagne, appellée *La Source*, à une lieue d'Orléans. Le Duc d'*Ormond* s'occupa de grands projets, & voulut en vain faire remonter le Prétendant fur le Trône d'Angleterre. Le Comte d'*Oxford*, qui avoit été mis à la Tour, eut le bonheur de fe juftifier. Il fut déclaré innocent, & reprit fa place ordinaire dans la Chambre des Pairs.

Mylord *Bolingbroke*, après avoir été abfent de fa Patrie pendant plufieurs années, eut enfin la permiffion d'y retourner. Il fut réhabilité dans fon titre de *Lord*, mais non dans fes emplois. Il mourut le 21 Décembre 1751, âgé de 79 ans. On le regarde dans fa Patrie comme un des plus grands génies qu'elle ait produits. Le Comte d'*Orrery*, dans fes ouvrages de Littérature, page 155, dit que le Lord *Bolingbroke* réuniffoit en lui *la fageffe de Socrate, la dignité & l'aifance de Pline & la délicateffe d'Horace, & que ces trois qualités écla-*

toient également dans ses écrits & dans sa conversation. A l'égard de sa conversation, c'est à ceux qui ont vêcu avec lui à nous en instruire; mais pour ses écrits, je vous avoue que tous ceux de sa façon qu'on a traduits jusqu'à présent dans notre langue, sont bien éloignés de *la sagesse de Socrate, de la dignité & de l'aisance de Pline, & de la délicatesse d'Horace.* Il a laissé à un Sçavant de sa Nation, M. *Mallet*, sa Bibliothéque qui étoit très belle, & ses Manuscrits qui sont en grand nombre. La République des Lettres invite M. *Mallet* à faire un choix de ces Manuscrits, & à ne livrer à l'impression que ceux qui peuvent honorer la mémoire de l'Auteur, & instruire agréablement le Public.

Mylord *Bolingbroke* étoit un homme inquiet, misantrope, & toujours mécontent. Il joignoit le vice de l'ingratitude à ses défauts. Il ménagea encore moins la France, qui l'avoit si bien reçu, que l'Angleterre qui l'avoit proscrit. Ne soyez plus étonné, Monsieur, des écarts de cette imagination bouillante & de ce mauvais cœur, qui sacrifioit au ressentiment de sa disgrace toutes les qualités

d'un galant homme. C'étoit dans le tems même que nous lui donnions un azile contre les recherches de ses ennemis qu'il composoit ses *Lettres sur l'Histoire*, où il parle si mal de notre Nation ; & tandis qu'il vivoit des bienfaits du Prince adoré qui nous gouverne, il écrivoit contre son auguste Bisayeul de la manière la plus indécente. Vous en allez juger, Monsieur, par l'examen que je vais faire du second Volume de son ouvrage. Ce Volume, presque formé de deux Lettres d'une longueur prodigieuse, est purement historique. C'est une esquisse de ce qui s'est passé en Europe depuis le Traité des Pyrénées jusqu'à la mort de Louis XIV.

L'Auteur observe d'abord que la principale attention de toutes les Puissances a été de s'opposer à *l'exorbitante ambition* de la Maison de Bourbon. Il ne donne cependant pas dans les idées populaires des Etrangers, qui attribuoient à Louis XIV, ainsi qu'à Charles Quint, le projet chimérique de la Monarchie Universelle. M. *Bolingbroke* dit seulement que ce Monarque n'avoit à cœur que d'élever sa famille, & de donner

toujours plus d'étendue à ses Etats; mais il lui refuse cette espèce d'ambition, qui fait le Conquérant & le Héros.

Les autres Princes voyoient d'un œil jaloux la grandeur & la magnificence de Louis XIV. Depuis son mariage avec l'Infante d'Espagne, il ne perdit pas un seul instant de vûe ses prétentions sur ce Royaume. Les deux Branches de la Maison d'Autriche n'étoient guère en état de s'opposer à ses desseins; & la Hollande, qui se trouvoit alors agitée par deux factions, ne pensoit pas non plus à y apporter le moindre obstacle. La politique mal entendue de la Cour d'Angleterre, les vûes courtes & l'humeur prodigue du Prince par qui elle étoit gouvernée, donnerent aussi de grands avantages à Louis XIV. Le Lord *Bolingbroke* regarde cette réunion de la Couronne de France & de celle d'Espagne dans une même Maison comme une *fatale perspective, qui menace de près tout le genre humain.* Il faut avoir l'esprit bien prévenu & l'imagination bien échauffée, pour envisager comme le malheur de l'Univers, ce qui fait la

gloire d'une Nation & le bonheur d'une autre, ſans que les autres Peuples en ſouffrent. Car enfin voit on que les différens Etats de l'Europe ſoient moins floriſſans & les Peuples moins heureux, depuis que l'Eſpagne eſt ſous la domination d'un Prince de la Maiſon de France?

Si l'on en croit l'Auteur, toutes les guerres que Louis XIV a entrepriſes depuis ſon mariage, n'ont eu pour objet, que de placer un de ſes deſcendans ſur le Trône d'Eſpagne; & comme il tient que ce projet étoit une prétention injuſte, il exhale ſa mauvaiſe humeur contre tous ceux qui ont contribué à le faire réuſſir. On ne voit dans ſon ouvrage que des invectives outrées contre ce qu'il appelle la bigoterie, la cruauté, la tyrannie & l'avarice de la Maiſon d'Autriche, qui, ſelon lui, ont occaſionné les troubles de Hongrie, & par conſéquent la diminution de la Puiſſance Impériale; on n'y voit qu'un déchainement continuel contre le Roi d'Angleterre, Charles II, qui rompit le Traité de la triple Alliance, entre la Hollande, l'Angleterre & la Suede, & unit ſes armes à celles de

la France ; que des qualifications odieuses données sans ménagement aux négociateurs d'Aix-la-Chapelle & de Nimègue ; que des épithetes offensantes pour la plûpart des Souverains de l'Europe. Mais Louis XIV est toujours le plus maltraité. En toute occasion il donne à entendre, & dans plusieurs endroits il dit expressément, que l'intérêt général des autres Nations étoit d'abaisser ce Monarque, afin d'éloigner par là plus sûrement de l'Espagne les Princes de son Sang. Les termes les plus injurieux ne coûtent rien à notre Ecrivain atrabilaire, quand il est question de son Bienfaiteur. Jugez-en, Monsieur, par le trait suivant ; vous en connoîtrez mieux la manie de l'Auteur Anglois, de rapporter tout à la Succession d'Espagne, sa haine injuste contre un des plus grands de nos Rois, & si vous voulez encore le mauvais style du Traducteur. » Après » avoir fait la paix avec toutes les » Puissances avec qui il avoit été en » guerre, Louis XIV continua à » exercer ses vexations, tant sur l'Es» pagne que sur l'Empire, & à éten» dre ses Conquêtes dans les Pays-

» Bas & ſur le Rhin..... Il ſaiſit
» toutes les Villes des Pays qui ten-
» toient ſon ambition, ou qui ſe trou-
» voient à ſa bienſéance...... Il agit
» enſuite pour ſoutenir tout cela ſans
» aucun frein ni aucune retenue. Sa
» gloire fut une raiſon pour attaquer
» la Hollande, & ſa convenance une
» raiſon pour pluſieurs des invaſions
» qu'il fit enſuite ſur d'autres......
» Et pendant qu'il attendoit l'occa-
» ſion d'aquerir à ſa famille la Cou-
» ronne d'Eſpagne, il n'étoit pas ſans
» idées ni ſans eſperance d'y faire
» tomber auſſi la Couronne Impériale.
» Quelques-unes des cruautés qu'il
» exerça dans l'Empire, peuvent-être
» attribuées au dépit qu'il eut d'avoir
» manqué ce coup..... Il continua
» à vexer & à tracaſſer tous ceux qui
» avoient le malheur d'être ſes voi-
» ſins; & cela la plûpart du tems
» pour des minucies. « Il faudroit
copier le Livre entier, ſi on vouloit
citer tous les endroits où Monſieur le
Vicomte *de Bolingbroke* parle de ce
Prince avec ſi peu de retenue. L'Em-
pereur n'y eſt quelque fois pas plus
ménagé; ce qui prouve que cet Au-
teur miſantrope obéiſſoit en écrivant

à ce tempérament bilieux, qui le dominoit.

Les années glorieuses du regne de Louis XIV, celles où toutes ses entreprises furent suivies d'heureux succès, ne sont pas les seules, sur lesquelles le Lord *Bolingbroke* distile le fier & l'amertume. Les tems malheureux de la France, les disgraces qui ont affligé le Monarque pendant les dernieres années de sa vie, ne peuvent appaiser la fureur de l'Ecrivain Anglois, ni adoucir l'acreté de son style.

Nous n'en sommes encore qu'à la paix de Riswick, & les déclamations du Vicomte ont deja rempli toute la septiéme Lettre qui fait la première de ce second Volume. Vous pourrez voir, Monsieur, dans la huitiéme, comment la France acquit par donation de l'Espagne, cette Monarchie entière pour un de ses Princes, quoiqu'elle n'eût pas sujet, dit l'Auteur, d'en esperer la plus petite parcelle sans guerre, ni une grande partie, même par la guerre; comment elle consomma avantageusement le systême qu'elle avoit été cinquante ans à tramer; comment, après avoir été

battue de tous côtés, & entiérement épuisée, elle conclut cette guerre là même, avec peu de diminution des Provinces qu'elle avoit acquises, & avec la paisible possession de l'Espagne & des Indes à un Prince de la Maison de Bourbon. Vous ne croiriez pas, Monsieur, que tout cela pût former une matière abondante de plaintes & d'invectives. Mais l'Auteur est tellement aigri contre notre Nation, qu'il ne sçauroit moderer la force de ses termes. Si l'Angleterre se ligue contre nous avec l'Empire, c'est pour *réduire la Puissance exorbitante* de la France. C'est pour *punir nos attentats* passés. Par tout nos Conquêtes sont traitées d'usurpations, notre modération d'artifice, notre générosité de feinte, & notre politique de fourberie. Quelquefois, pour faire diversion, il déclame contre son propre Pays, mais c'est encore nous, qui sommes le motif de ses plaintes, & son grand grief contre le Gouvernement Anglois, c'est toujours l'affaire de la Succession d'Espagne; c'est de n'en avoir pas exclu les Bourbons. Vous ne sçauriez vous imaginer, Mon-

ſieur ; combien cette Succeſſion lui tient au cœur. Quand il auroit été l'héritier préſomptif de cette Couronne ; il n'auroit pas été plus piqué de la voir ſur la tête d'un de nos Princes. On ne peut, dit-il, rien imaginer de plus abſurde, que la conduite que nous avons tenue en Angleterre.
» Quoi devions-nous laiſſer toute cet» te ſucceſſion expoſée aux invaſions » de la France, au riſque même de » voir ces deux Monarchies réu» nies ? » Il auroit voulu ſans doute que ſes compatriotes priſſent les armes pour partager avec nous des Etats, qui ſembloient n'avoir plus de maître ; & que tandis que Philippe V entroit en poſſeſſion de l'Eſpagne, la Reine Anne fut déclarée Souveraine des Pays Eſpagnols dans les Indes. Il fait ſur-tout cela de fort longs raiſonnemens, toujours mêlés d'invectives, & dont le plus petit défaut eſt une obſcurité qui marque beaucoup de confuſion dans l'eſprit de l'Auteur. Il ne laiſſe pas néanmoins de dire de tems en tems d'aſſez bonnes choſes ; mais elles ſont comme étouffées dans un verbiage qui ne finit pas : voici, par

exemple, des réflexions sensées. „ La
„ gloire de prendre des Villes & de
„ gagner des batailles, doit être me-
„ surée par l'utilité qui résulte de ces
„ victoires. Des victoires qui font hon-
„ neur aux armées d'une Nation,
„ peuvent faire la honte de son con-
„ seil. Gagner une bataille, prendre
„ une Ville, c'est la gloire d'un
„ Général & d'une armée; mais la
„ gloire d'une Nation est de propor-
„ tionner les fins qu'elle se propose
„ à son intérêt & à ses forces; les
„ moyens qu'elle employe aux fins
„ qu'elle se propose, & la vigueur
„ qu'elle déploye aux uns & aux
„ autres ensemble. »

Je vous fais grace, Monsieur, de la partie de cette huitième Lettre, où M. *de Bolingbroke* considère encore sous trois points de vûe différens l'affaire qui regarde la succession d'Espagne; car cette succession ne lui sort point de la tête; elle est, selon lui, le germe de tous les évenemens de l'Europe, pendant l'espace d'un demi siècle. Il l'envisage ici par rapport au droit, par rapport à la politique, & par rapport à la puissance. Le droit, selon lui, n'étoit pas pour

Louis XIV ; la politique de l'Europe étoit contraire aux intérêts de ce Prince ; mais la puissance a suppléé au droit & à la politique, & le Roi de France a mis son petit-fils sur le Trône d'Espagne au grand regret de l'Auteur Anglois. Disons mieux ; c'est l'attachement & l'affection des peuples, qui ont mis la couronne sur la tête de Philippe. Ils se soumettoient à Charles III par crainte, & aussi-tôt que son armée étoit partie, ils proclamoient de nouveau Philippe V, par amour.

En voilà assez, Monsieur, sur une matiére, qui, par des répétitions continuelles, vous paroîtroit aussi ennuyeuse dans cette Lettre, que dans le Livre même. Quand je m'étendrois davantage, je ne vous apprendrois rien de nouveau : c'est toujours le même emportement contre la France, la même déchaînement contre les Puissances de l'Europe, les mêmes plaintes contre le gouvernement de son propre pays ; car je vous ai dit, Monsieur, qu'il ne ménageoit pas plus l'Angleterre, que les autres Nations. Il se plaît sur-tout à comparer l'état actuel de sa patrie avec les sié-

cles précédens, & à donner tout l'avantage au tems passé. C'est par ce parallelle qu'il finit sa huitiéme Lettre; ce dernier portrait, s'il est fidéle, pourra vous faire connoître les Anglois de nos jours. « Quand vous remonterez de trois ou quatre générations, vous verrez que les Anglois etoient des hommes francs, peut-être grossiers, mais humains & généreux, jaloux de leurs libertés, & toujours prêts & en état de les défendre avec la voix, la plume & l'épée. Le rétablissement des *Stuarts* commença à changer l'hospitalité en luxe, le plaisir en débauche, les Seigneurs de nos campagnes & les Bourgeois de nos communes en Courtisans & en petits-Maîtres; mais dans cette enfance de notre luxe, il n'excédoit guère la délicatesse; l'esprit animoit la débauche; & la galanterie y répandoit un vernis. Les Courtisans & les petits-Maîtres connoissoient notre Constitution, la respectoient, & souvent la défendoient; les Arts & les Sciences florissoient; & si nous commencions à dégénérer, au moins n'étions-nous encore, ni honteusement

» ignorans, ni libertins effrontés. De-
» puis la révolution, il est vrai que
» nos Rois ont été réduits en appa-
» rence à une dépendance annuelle
» du Parlement; mais l'affaire du
» Parlement, qui en général étoit
» regardée auparavant comme un
» devoir, a été regardée depuis
» comme un vil négoce....& l'esprit
» qui y dominoit dans le tems que
» le service y étoit une affaire de
» devoir, s'est avili, depuis que l'on
» en a fait une affaire de commerce.....
» La Hiérarchie Ecclésiastique, quoi-
» que si sacrée dans son origine, est
« devenue un fardeau inutile à l'Etat;
« & l'Etat est devenu sous une for-
» me ancienne & connue, un Mons-
» tre nouveau & indéfinissable, com-
» posé d'un Roi sans éclat Monarchi-
» chique, d'un Sénat de Nobles, sans
» indépendance Aristocratique, &
» d'une Assemblée de Communes,
» sans liberté Démocratique. Depuis
» cette époque, l'idée même de tout
» ce qui peut s'appeller esprit &
» goût, s'est perdue parmi les Grands;
» les Arts & les Sciences sont comme
» mourans; le luxe s'est accru sans
» se rafiner; & la corruption s'est éta-

» blie ; jusqu'à oser se montrer à
» découvert. Quand un Etat s'use,
» voilà ce qui arrive ; la décadence
» paroit en toutes choses ; vertus
» morales & civiles, goût national
» & particulier, science & esprit,
» tout décline à la fois. » Ainsi, Monsieur, nous allons bientôt voir quelque grande révolution en Angleterre, puisqu'elle renferme chez elle tout ce qui entraine nécessairement la décadence d'un Etat. Mais le Lord *Bolingbroke* n'auroit-il pas regardé son pays avec ces yeux farouches, qui lui faisoient appercevoir tant de défauts dans le nôtre ? Cet homme ne voyoit qu'au travers d'une bile noire, qui sembloit se répandre sur tous les objets qui s'offroient à ses regards.

Outre les huit Lettres dont je vous ai parlé, & qui composent le fond de l'ouvrage de M. *de Bolingbroke*, chaque volume est terminé par des réflexions particulières sur différens sujets. On lit à la fin du premier Tome une *Lettre à M. Pope*, qui contient le plan d'une Histoire générale de l'Europe, pendant deux siécles. L'Auteur a exécuté en par-

„ ſous nos pieds. „ C'eſt en effet un grand ſujet de conſolation pour un exilé, de voir le même ſoleil qu'il voyoit à Paris ! Je crois cependant qu'il ſeroit plus charmé qu'on lui dît avec vérité : Vous trouverez ici les mêmes ſpectacles, les mêmes amuſemens, les mêmes ſociétés, que vous trouviez dans la Capitale ; vous y jouirez de la même liberté ; les habitans y ont la même politeſſe, les mêmes manières, & les gens d'eſprit y ſont en auſſi grand nombre. Vous avez changé de place, il eſt vrai ; mais vous ne changerez ni de façon de vivre, ni de façon d'agir : alors l'exil ne ſeroit plus une peine. Je pourrois encore trouver dans cet écrit des raiſonnemens de cette force ; mais par ce leger échantillon vous jugerez aiſément du reſte de l'ouvrage, dicté par une fauſſe & vaine philoſophie.

Le ſecond Volume finit par une *Lettre à Mylord Baturſt, ſur le véritable uſage de la retraite & de l'étude.* Après un long préambule, dans lequel il eſt difficile de voir où l'Auteur en veut venir, tant il eſt plein de galimathias & d'obſcurité ; après

un raisonnement à perte de vûe sur l'usage que nous devons faire de notre raison, notre Philosophe établit quelques propositions, qui sont la matière de sa Lettre. Le tout aboutit à prouver, que la retraite & l'étude donnent à l'ame cette paix & cette tranquillité qui contribuent le plus à notre bonheur pendant la vie, & qui nous font envisager la mort avec moins de crainte. Ce sujet est si rebattu, & la manière dont il est ici traité, m'a paru si commune, que vous me dispenserez d'entrer dans un long détail. Vous sçaurez seulement que ce petit ouvrage porte pour Epigraphe ces paroles qui conviennent parfaitement au génie Anglois, & surtout à celui du Vicomte *Bolingbroke*: *Nihil admirari*: (hors de leur Païs s'entend:) c'est ce que j'ai fait aussi en lisant ces deux gros Volumes, malgré l'idée avantageuse qu'il n'a pas tenu au Traducteur de nous en donner. Mais le *Nihil admirari* n'est pas fait pour la nation des interprètes. Tout ce que je viens de dire, Monsieur, ne m'empêchera pas de convenir avec vous que le Vicomte *de Bolingbroke*

avoit beaucoup de mérite ; que c'étoit un Politique habile, un grand homme d'Etat ; que son esprit étoit orné (si c'est là le terme propre) d'une érudition peu commune ; qu'il avoit beaucoup lû, & trop retenu. Mais on peut être né avec un génie supérieur ; on peut acquérir une infinité de connoissances, & conserver en même tems un cœur ulcéré par la disgrace, un esprit dur, un caractère inflexible ; enfin, être médiocre.

Antipater. Il faut avouer, Monsieur, que notre Nation est bien inégale dans ses jugemens. Mère indulgente, elle accable quelques écrivains de caresses ; cruelle marâtre, elle en desespère d'autres par ses rigueurs. Quelquefois aussi elle se repent de ses complaisances pour de jeunes Poëtes qui ne les méritoient pas, & elle aime à s'en venger sur la première victime qui s'offre à son courroux. Peut-être la Tragédie d'*Antipater* a-t-elle payé pour trois ou quatre autres. Quoiqu'il en soit, jamais pièce ne fut annoncée avec plus d'éclat dans le monde ; on en par-

loit comme d'un prodige. Les Anciens & les Modernes alloient être éclipsés. On prodiguoit les éloges les plus pompeux à l'Auteur ; on le promenoit dans Paris comme en triomphe ; c'étoit à qui auroit le mérite de le produire. Il ne pouvoit suffire à réciter son ouvrage ; tout le monde vouloit l'entendre, & tout le monde, après l'avoir entendu, le citoit comme un chef-d'œuvre. Ce phénomène, qui ne brilloit que dans quelques maisons particulières, éclata enfin aux yeux du Public, & disparut en un instant comme ces feux légers exhalés de la terre, & qui retombent avec précipitation.

Il est bien fâcheux & bien étonnant que M. *Portelance* n'ait rencontré ni connoisseurs, ni amis, pour l'arrêter au bord du précipice. Nous sommes redevables, selon lui, de l'impression de sa pièce, qui paroît depuis peu chez *de Lormel*, Libraire rue du Foin, aux conseils *de plusieurs personnes sensées & de considération*. Pourquoi les conseils n'ont-ils pas précédé la représentation ? C'étoit alors qu'il falloir conseiller un jeune homme que son ardeur emportoit

dans la carrière ; c'étoit le momem d'inſtruire ce nouveau Phaëton qui vouloit conduire le char du Soleil :

Va par-là, lui dit-il, revien, détourne, arrête.

Sa chûte n'eût pas été ſi violente, & peut-être ſe la feroit-il épargnée. Père inquiet & tendre, il ne feroit point réduit à déplorer le ſort funeſte d'un fils infortunée :

Inutile tendreſſe, *Antipater* n'eſt plus!

Le parti le plus ſage, ſelon moi, étoit de le laiſſer enſeveli dans le naufrage, ſans en préſenter les triſtes débris aux yeux d'un Lecteur plus ſévère encore que l'Auditeur. La pièce en général n'étoit pas aſſez bien écrite pour réuſſir au théâtre, encore moins à l'impreſſion. Le ſtyle a plus d'enflure qne d'embonpoint ; il ſent l'Epopée ; c'eſt du mauvais Lucain. Je vois bien qu'on ſe donne de grands mouvemens pour le ſublime ; mais le ſublime ne paroît pas. Ce n'eſt ni l'énergie de *Corneille*, ni l'élégance de *Racine*. La verſification,

que l'on disoit si belle & si forte ; ne marche que par bonds impétueux ; elle ne s'élève que pour tomber ; en un mot, ce n'est point celle qui distingue les Maîtres de l'art. Les vers heureux y sont très-rares ; les maximes, les sentences, les déclamations fréquentes ; ce qui refroidit par-tout la chaleur de l'action. *Vertus, crimes, forfaits, tonnerre*, &c, un jeune homme est bien content quand il a pû placer ces grands mots dans ses vers. Il n'y a peut-être pas de scène dans *Antipater*, où ils ne se trouvent.

On a beau vanter les saillies de l'imagination ; le cœur seul est l'ame de la Tragédie ; c'est en lui que résident les passions ; & les passions bien menagées sont le grand art du Théâtre. Tous ces volcans, toutes ces brillantes illuminations ne vont qu'à l'esprit sans remuer le cœur, & c'est le cœur qu'il faut frapper. *Melpomène* s'endort aux leçons de politique & de morale. Les Anciens ne connoissoient que le sentiment ; ils n'écrivoient que d'après lui & pour lui : de-là ce grand pathétique, sur-tout dans *Euripide* ; car l'action noble caractérise mieux *Sophocle* ; ils revivent tous deux dans

Corneille & dans *Racine* ; les mœurs ſont changées ; mais la nature eſt toujours la même ; les paſſions ne changent point : heureux celui qui les peint ; il travaille pour tous les pays & pour tous les tems.

Encore ſi les défauts de ſtyle étoient rachetés par la conduite de la pièce, par la force & la beauté des caractères, on paſſeroit au jeune Auteur ſon peu d'élégance & ſon incorrection ; mais on n'apperçoit nulle part cet heureux enchainement d'idées qui naiſſent les unes des autres pour ſe ſoutenir mutuellement, ni cette noble gradation de ſentimens & d'intérêt qui tient le Spectateur en haleine & la Critique en reſpect. Les ſcènes ne ſont point amenées ; une certaine marche d'action ne les lie point enſemble ; on les ouvre comme on les ferme, ſans un motif bien décidé ; de ſorte que les Acteurs vont & viennent ſeulement pour paroître. On s'y fait mille confidences inutiles, & toujours de choſes qu'on ne peut ignorer. Les meſures ſont mal priſes. Ce qui ſurprend le plus, c'eſt qu'à la Cour d'*Herode* on ne ſe défie de perſonne.

Herode

Herode lui-même, tout soupçonneux; tout clairvoyant qu'il étoit, ne voit rien des fureurs d'*Antipater* son fils, qui de son côté ne se soucie pas de les cacher. L'innocent & le coupable en disent trop; ils se trahissent également; l'intrigue est donc très défectueuse.

Glaphira, qui soutient la gloire de l'amour conjugal, ne fait qu'embarasser l'action; tout se passeroit fort bien sans elle. Au reste l'intérêt ne roule que sur une retraite méditée par un frère, & trahie par l'autre; ce qui n'offre rien de merveilleux: voilà pourtant ce qui fait mourir tant de monde à la fin. *Artaman*, confident d'*Antipater*, meurt de poison, sans avoir le tems de se reconnoître; mais il trouve le moyen d'écrire un petit mot de Lettre pour l'acquit de sa conscience, & plus encore pour le dénouement de la Tragédie. *Glaphira* ne voyant plus son époux *Alexandre*, frère d'*Antipater*, se tue d'un coup de poignard. *Alexandre* n'est déja plus; mais on ignore le genre de sa mort. *Herode* qui aimoit tant à tuer les autres, veut se tuer lui-même; il ne sçait trop comment

s'y prendre, & pour en délibérer plus à son aise, il se met dans un Fauteuil. *Antipater* vient alors fort à propos pour lui rendre ce petit service. Mais *Tyron* qui survient, le desarme aussi fort à propos, & comme le père & le fils se disputent le poignard, *Tyron* prend le parti de tuer le fils, qui meurt en scélérat. *Herode* tombe en foiblesse; *Tyron* le soutient, & la pièce finit.

Tous ces mouvemens, comme vous voyez, Monsieur, ne devoient pas produire un grand effet au théâtre. L'Auteur peut avoir du génie; il en paroît même quelques étincelles dans cet ouvrage. Ce qu'*Alexandre* dit à *Glaphira* sur sa candeur a été justement applaudi :

Grand Dieu, que de vertus ! Epouse que j'adore,
Ma chère Glaphira, vous ignorez encore
La fureur des méchans, leurs brigues, leurs détours;
Glaphira, quel bonheur ! Ignorez-les toujours,
Ne soyons plus surpris que des trames du crime

La naïve vertu soit souvent la victime.
Peu faite à l'art trompeur des lâches trahisons,
Elle s'allarmeroit de former des soupçons.
Celui qui dans soi-même a la candeur pour guide,
Croit que dans tous les cœurs elle seule préside ;
Et par ses sentimens jugeant de ceux d'autrui,
Il croit tous les mortels vertueux comme lui.

Il y a aussi quelques beaux vers dans la troisième & longue Scène du second Acte, où *Herode* fait l'histoire de sa vie, & tâche de se justifier devant les Juifs mécontens :

Qui soutint plus que moi le Peuple d'Israël ?
Qui sçut mieux maintenir les droits de l'Eternel ?
Mon zèle pour sa loi m'a-t-il rendu coupable ?
M'ai-je donc point construit ce Temple mémorable,

Qu'après votre esclavage Esdras fit élever ;
Ce Temple que vos Rois ne pouvoient achever ;
Que la Divinité remplit de sa présence ;
Dont l'éclat, des humains confond l'intelligence,
Ce Temple enfin, ingrats, monument glorieux,
Où Dieu, lorsqu'il descend, retrouve encor les Cieux.

Ce dernier vers est très-beau, & si toute la pièce étoit écrite comme les deux morceaux que je viens de citer, on ne se seroit point élevé contre la versification. M. *Portelance* n'a pas plus de vingt ans ; c'est beaucoup à cet âge que d'avoir fait une Tragédie, quelque monstrueuse qu'elle puisse être. J'ose dire qu'il est heureux pour lui de n'avoir pas réussi. Des applaudissemens déplacés sont plus funestes que des chûtes passagères ; celles-ci du moins instruisent un jeune homme, & lui inspirent une juste défiance de lui-même ; les autres ne sont propres qu'à l'aveu-

gler, & à le perdre pour jamais: nous en avons des exemples frappans.

Ce qui doit faire espérer de M. *Portelance*, c'est que ses yeux se sont ouverts en tombant. Il a fait lui-même la critique de sa pièce, & il l'a placée à la fin de sa Tragédie. Il y relève avec beaucoup de franchise & de justesse une partie de ses défauts; mais

Un Père en punissant, *Monsieur*, est toujours Père.

Je suis, &c.

A Paris, ce 18 Novembre 1752.

LETTRE XV.

VOus avez vû, Monsieur, que les Polonois, qui pendant l'espace de huit siècles avoient été gouvernés par des Princes de leur Nation, résolurent enfin de prendre des Etrangers pour maitres. On les vit chercher des Rois en Lithuanie, en France, en Suède & en Alle- Suite de l'Histoire de Pologne.

magne. La jalousie des Seigneurs Polonois qui se croient tous égaux en mérite comme en naissance, leur fait préférer des Souverains, dont l'éducation & les mœurs n'ont souvent aucun rapport avec les préjugés & les usages du pays. On conçoit combien il en coûte à l'orgueil lorsqu'il faut dépendre d'un homme qui auparavant étoit notre égal. On obéit sans répugnance à des Princes dont la Famille est depuis longtems en possession de donner des loix. Il n'en est pas de même à l'égard d'un simple particulier, qu'un heureux hazard vient de placer sur le trône. On ne le voit qu'avec un œil d'envie occuper un rang auquel on pouvoit prétendre, & la dépendance devient alors un joug presque insupportable.

Le premier Monarque étranger qu'eurent les Polonois, fut, comme je vous ai dit, *Louis de Hongrie* en 1370. « Il affectionnoit les gens de » Lettres, & ce n'étoit ni pour se » ménager leur approbation, ni pour » éviter leur censure. Il avoit des » vûes plus élevées. Il les connois» soit capables d'inspirer de la rai-

» son & des sentimens à ses peuples ;
» & de les soumettre par l'amour
» des loix plus sûrement qu'ils ne
» l'étoient par devoir ou par crainte.»

La mort de *Louis de Hongrie* fut suivie d'un interregne qui dura cinq ans, c'est-à-dire, jusqu'au tems où *Jagellon* Duc de Lithuanie monta sur le trône ; ce fut en 1386. Ce *Jagellon*, qu'on appelloit aussi *Uladislas*, fut le Chef d'une nouvelle race qui regna en Pologne près de deux cens ans. Un des premiers soins du nouveau Monarque fut de travailler à la conversion des Lithuaniens ; ces peuples étoient Idolatres. Ils adoroient le feu & le tonnerre ; les serpens & les vipères étoient aussi au nombre de leurs Divinités ; chaque famille avoit quelques-uns de ces animaux, qu'on nourrissoit avec délicatesse ; on leur immoloit des coqs. Lorsque les Lithuaniens faisoient des prisonniers à la guerre, ils choisissoient le plus jeune & le mieux fait, & le bruloient vif ; c'étoit un Holocauste pour l'expiation de leurs péchés : il n'y eut que le Christianisme qui put abolir une coutume si barbare.

Jagellon avoit une fort belle femme dont il étoit exceſſivement jaloux. On vint faire au Roi de faux rapports; le Monarque Polo-lois entra en fureur, & il étoit ſur le point de ſe porter aux plus terribles extrémités. On voulut examiner l'affaire, & on reconnut l'innocence de la Reine. L'accuſateur de cette Princeſſe fut condamné à la peine des Calomniateurs, qui eſt très-ſingulière en Pologne. Le coupable doit en plein Sénat ſe coucher à terre ſous le ſiège de celui dont il a bleſſé l'honneur, & dire à haute voix, qu'en répandant des bruits injurieux, il en a menti comme un chien. Cette confeſſion publique étant achevée, il faut qu'à trois diverſes repriſes il imite la voix d'un chien qui aboye; cette peine des Calomniateurs eſt encore uſitée en Pologne.

Le Mariage devoit être une ſource continuelle de chagrins pour un Prince du caractère de *Jagellon*. Après la mort d'*Hedwige* ſa première femme, il épouſa en ſecondes noces *Sophie* Niéce de *Vitolde* Duc de Lithuanie. La nouvelle Reine donna

quelques sujets de mécontentement à son Oncle, & celui-ci résolut de s'en venger. Il inspira au Roi de violens soupçons contre la fidélité de *Sophie*, qui étoit sur le point d'accoucher de son troisiéme enfant. *Jagellon* commençoit à devenir vieux; ainsi on n'eut pas de peine à lui faire entendre "qu'une si heureuse fécon-
„ dité ne laissoit d'ordinaire à un
„ homme de son âge, que le triste
„ plaisir de s'en faire honneur, &
„ de montrer assez de force d'esprit
„ pour en adópter les fruits avec
„ confiance." Le Roi de Pologne se disposa à tirer une vengeance éclatante de l'insulte faite à un front couronné. Mais les Grands du Royaume vinrent à bout de calmer *Jagellon*, & ce bon Prince exigea seulement, que la Reine se purgeroit par serment & par le témoignage de quelques Dames non suspectes. "Rien
„ n'étoit plus aisé, remarque fort
„ bien M. *de Solignac*, que cette
„ façon de sauver du danger une
„ innocence équivoque. Il est peu
„ de femmes qui n'aient en horreur
„ les maris ombrageux; & au défaut
„ de celles que l'on cherchoit, com-

„ bien s'en feroit-il présentées pour
„ justifier la Reine, dans le cas mê-
„ me qu'elle eût été coupable de
„ tous les déréglemens dont on l'ac-
„ cusoit ? „

Jagellon fut occupé pendant presque tout son Règne à faire la guerre aux Chevaliers Teutoniques. Ces Religieux étoient maîtres de la Prusse, dont ils traitoient les habitans avec beaucoup de dureté. Les Prussiens se révoltèrent enfin contre leurs Tyrans, & ces derniers furent chassés d'un Pays où ils se signaloient tous les jours par les excès les plus honteux. » La pudeur la plus austère » ne trouvoit aucun azile contre » leurs brutalités. Ils repandoient la » terreur dans toutes les familles. » Celles qu'ils avoient deshonorées » par leurs débauches, souvent ils » achevoient de les flétrir par leur » indiscrétion ; & jamais ils n'exi- » geoient plus de respect pour leur » caractère que lorsqu'ils abjuroient » le plus toutes les bienséances de » leur état. »

Sigismond Auguste fut le dernier Roi de la race des *Jagellons* ; & depuis la mort de ce Prince en 1572,

la Couronne de Pologne a passé successivement en différentes Maisons presque toujours étrangères. Avant même que *Sigismond* eût cessé de vivre, on songeoit à lui donner pour successeur *Henri de Valois*. Un Nain Polonois qui étoit à la Cour de France, & qui avoit gagné l'affection de *Catherine de Médicis*, fit entendre qu'il ne seroit pas aussi difficile qu'on se l'imaginoit, de placer le Duc d'Anjou sur le Trône de Pologne. *Krasocki*, c'est le nom de ce Nain, se rendit dans son Pays où il ne cessa de faire l'éloge du Prince *Henri* dont il ne parloit qu'avec des transports d'admiration. „Il „le peignoit audacieux & sage, ne „laissant rien au hazard de ce qui „pouvoit être réglé par la pruden- „ce, & s'attirant par sa bonté ces „tendres sentimens du cœur que la „dignité n'est pas en droit d'exiger „& qu'on lui refuse plus souvent „qu'on ne les lui accorde.„ Ces louanges que méritoit alors le Prince François, firent une si forte impression sur la plûpart des Polonois, qu'ils résolurent de le choisir pour leur Souverain. Malgré cette dispo-

fition favorable des efprits; *Montluc* Evêque de Valence eut encore bien de la peine à réunir tous les fuffrages en faveur de *Henri*. Il fut enfin élû en 1573.

Vous connoîtrez, Monfieur, le génie de la Nation Polonoife, & combien elle eft jaloufe de fa liberté par la capitulation qu'on fit figner à *Montluc* au nom de *Henri* & de *Charle IX*. Les principaux articles portoient: Que la France équiperoit une Flotte pour rendre les Polonois maîtres de la Mer Baltique, & leur redonner le Port & la Ville de Narva; que dans le cas d'une guerre avec les Mofcovites, elle leur fourniroit 4000 hommes de fes meilleures troupes, dont elle payeroit la folde durant fix mois, & même au-delà, s'il étoit néceffaire; que *Henri*, tant qu'il vivroit, feroit paffer tous les ans en Pologne 450000 florins de fes revenus, & les confacreroit uniquement au bien du Royaume; qu'il acquitteroit fur-tout toutes les dettes de l'Etat, contractées du vivant & après la mort de *Sigifmond-Augufte*; qu'il entretiendroit à Paris ou à Cracovie cent jeunes Polonois, pour

y être élevés d'une façon convenable à leur naissance ; & qu'enfin il n'ameneroit avec lui qu'un très-petit nombre d'étrangers, auxquels il n'accorderoit ni biens ni dignités, ni charges, & qu'il les renverroit même aussi-tôt qu'accoutumé aux usages du Pays, il pourroit se passer de leurs services. Tous ces articles, comme on voit, étoient à l'avantage de la Nation. Les Polonois, toujours attentifs à leurs intérêts, firent encore stipuler à *Henri* par le ministère de *Montluc*, qu'il les dispensoit de la fidélité qui lui étoit dûe, si jamais il entreprenoit de violer leurs privilèges, ou qu'il manquât à quelqu'un de ses engagemens. Les Ambassadeurs Polonois vinrent à Paris. On admira leur facilité à s'énoncer en Latin, en François, en Allemand & en Italien. Il ne se trouva à la Cour que deux hommes de condition qui pussent leur répondre en Latin. Ils furent mandés exprès pour soutenir en ce point l'honneur de la noblesse Françoise, qui rougit alors de son ignorance. C'étoit du moins quelque chose que de rougir. On n'en feroit peut-être pas tant aujourd'hui.

Il fallut forcer *Henri* à quitter la France pour se rendre en Pologne. En arrivant sur les frontières, il n'eut pas lieu d'être satisfait. „ De „ quelque côté qu'il jettât les yeux, „ il voyoit des campagnes, la plû„ part incultes, des bois immenses „ & négligés, des villages ensevelis „ dans les neiges ou dans les boues, „ des villes sans murs & presque sans » Maisons, par-tout un air de con» fusion & de desordre. Il lui sem» bloit appercevoir dans les Grands » une mine altiere & superbe, dans » le Peuple une stupide grossiereté. » Quel Spectacle pour un Prince qui venoit de quitter la France ! Cependant *Henri* ne tarda pas à s'appercevoir que ses sujets n'étoient pas aussi misérables qu'il l'avoit crû d'abord. En effet, il n'y a point de nation qui porte aussi loin le luxe & le faste que les Polonois, sur-tout dans les occasions d'éclat. Ils en donnèrent des preuves à l'arrivée du Roi. Mais celui-ci s'ennuya beaucoup en Pologne, & il en sortit avec plaisir pour prendre possession de la Couronne de France.

M. *de Solignac* finit ses cinq pre-

miers Volumes à la retraite précipitée de *Henri*. Je terminerai cet article par vous tracer, le génie, le caractère, les mœurs & les usages des Polonois. Je réunirai sous un seul point de vûe tout ce que l'Auteur dit à ce sujet, & qui est dispersé dans ses cinq volumes.

Les Polonois sont naturellement fiers. Il n'y a en Pologne que deux conditions également extrêmes ; les Nobles, dont la liberté n'a point de règles, les Paysans qui sont de véritables esclaves. Les premiers ont droit de vie & de mort sur leurs vassaux. Mais il faut avouer qu'ils usent rarement d'un pareil privilège. Malgré la différence que les biens, les dignités, les services rendus à l'Etat, l'ancienneté ou l'illustration des familles peuvent mettre entre les Polonois, ils s'estiment d'une égalité si parfaite, qu'ils se donnent mutuellement le nom de frères. Ils partagent l'autorité suprême avec le Roi ; mais celui-ci est sujet aux loix ; & les Nobles ont seuls le droit d'établir des impôts, de déclarer la guerre, de faire les Traités de Paix, de changer les coutumes, d'abroger

les anciennes conſtitutions, & d'en créer de nouvelles. Le Roi diſtribue toutes les charges, confère tous les honneurs, récompenſe à ſon gré le mérite; mais il n'a pas le pouvoir de faire du mal.

Les Diettes de Pologne ſont compoſées de l'ordre des Sénateurs & de celui des ſimples Gentils-hommes. Ceux-ci, ſemblables aux Tribuns de la République Romaine, ſont les Protecteurs de la liberté, & un ſeul d'entre eux avec ce ſeul mot Latin, *veto*, peut rompre les déciſions unanimes de la Chambre des Sénateurs. C'eſt de tous les privilèges, celui dont les Polonois ſont le plus jaloux, & celui qui occaſionne les plus grands deſordres. Les Députés de la Nobleſſe s'appellent *Nonces*; ils ne ſont pas plutôt aſſemblés, qu'ils choiſiſſent un Maréchal, dont la fonction eſt de préſider à leurs délibérations; ce qui lui donne beaucoup d'autorité. Un des principaux ſoins de la Cour à l'ouverture des Diettes, eſt de ſe ménager un Maréchal qui ne ſoit pas ſi zélé pour les intérêts de la République, qu'on ne puiſſe le gagner à force de bienfaits.

Les Evêques, les Palatins, les Castellans & les Grands Officiers de la Couronne forment le Senat. Les Prelats y ont le premier rang. Les honneurs que prétendent les Cardinaux, sont cause que peu de Polonois sont décorés de la pourpre Romaine. Chaque Evêque ayant sa place marquée, ne la veut ceder à qui que ce soit. De-là vient que les Rois de Pologne donnent presque toujours leur nomination au Chapeau à des Etrangers plutôt qu'à leurs Sujets mêmes. Il est défendu à tous les Ecclésiastiques de solliciter le Cardinalat, sans la permission du Roi & de la République.

Les Palatins sont revêtus de la plus éminente dignité où l'on puisse parvenir en Pologne. Ils président aux Assemblées de la Noblesse de leurs Provinces, & la menent à la guerre lorsqu'elle marche pour les intérêts de la Nation. Les Castellans sont les Lieutenans des Palatins, & les Grands Officiers de la Couronne ressemblent assez à ce que nous appellons des Ministres d'Etat. Aucune des Charges dont je viens de parler n'est héréditaire. C'est le Roi qui les don-

ne; mais il ne peut les ôter que du consentement de la République. Le premier des Senateurs est l'Archevêque de Gnesne, en qualité de Primat du Royaume; il fait la fonction de Vicaire durant les interregnes; il jouit de plusieurs belles prérogatives qu'on ne lui a accordées, que parce que son état de Prêtre l'empêche de parvenir à la Couronne; qu'il pourroit se procurer plus facilement qu'un autre, sans l'obstacle dont je viens de parler.

Le Roi convoque les Diettes. Elles se tiennent tous les deux ans à Warsovie ou à Grodno, dans le Duché de Lithuanie. Les Diettes ordinaires doivent durer six semaines; on n'accorde que la moitié de ce tems pour les extraordinaires; ces regles ne sont pas observées avec bien de l'exactitude. Outre ces Assemblées qu'on appelle en Latin *Comitia Togata*, il y a aussi *Comitia Paludata*: ce sont les Diettes à cheval dans lesquelles chacun est sous les armes au milieu d'une Campagne. Il est rare que quelque Nonce, ou quelque Senateur même, n'y expie par la mort son opiniâtreté à s'opposer aux vûes de la multitude.

Il n'y a point de Royaume moins tranquille que la Pologne. Il s'y forme souvent des confédérations contre le Roi ou contre le Senat. L'amour de la liberté donne lieu à ces mouvemens, dont les suites sont quelquefois funestes.

Les Polonois n'ont point de Places fortifiées ; ils laissent leur Pays ouvert tel qu'il l'étoit dès le commencement de la Monarchie, & comme ils peuvent mettre sur pied des armées nombreuses, ils s'embarassent peu d'avoir des Forts & des Citadelles. Ces Peuples passent pour être courageux ; mais ils seroient bien plus formidables, s'ils faisoient plus de cas de la discipline Militaire. Ils ne s'apperçoivent pas, qu'une troupe de Héros qui combat sans ordre, ne vaut pas une armée d'hommes ordinaires qui sçavent obéïr.

On pourroit accuser les Polonois de donner un peu dans la superstition. Pendant le Carême, des Confrairies de Pénitens vont chaque jour en Procession dans les Eglises, & là immédiatement avant le Salut, en plein jour, & en présence des Fideles de l'un & de l'autre sexe, cha-

que Confrére se découvre le dos, & se fouette jusqu'au sang. » J'ai été » témoin de ces violentes fustigations » dit M. *de Solignac*, & je ne sçai si » je dois me reprocher de n'en avoir » avoir pas été édifié autant qu'il me » paroissoit que les Polonois l'étoient » eux-mêmes. » Je crois que notre Historien ne doit point avoir de scrupules là dessus.

Les Polonois poussent fort loin la magnificence. » Quand ils vont à la » guerre, ils y ont plusieurs chevaux » de main, aussi superbement enharnachés que s'il s'agissoit d'un carouzel, ou d'une entrée d'éclat dans » une Ville. Les étriers d'argent massif, quantité de plaques du même » métal, les housses brodées & traînantes à terre, laissent voir à peine » la beauté de ces chevaux, qui naturellement ardens & legers pourroient, sans tous ces ornemens, faire » un des plus beaux spectacles de » l'Armée.

Rien n'est plus rare en Pologne que de voir quelqu'un qui cherche à thésauriser. Il y a peu de Seigneurs qui connoissent, ou du moins qui pratiquent les regles d'une sage œco-

nomie. Ils font cas de l'argent, mais c'est pour le répandre à pleines mains. Ce défaut prouve de la noblesse dans les sentimens, au lieu que l'avarice est la passion des ames basses. Rien ne caractérise mieux la générosité des Polonois, que l'accueil qu'ils font aux étrangers, même les plus inconnus. Ils préviennent leurs besoins, & les reçoivent avec beaucoup de politesse Une bonne qualité qu'on admire encore dans ces Peuples, c'est la franchise : incapables de dissimuler, ils portent leurs plaintes & leurs murmures jusqu'aux pieds du trône, & accoutument l'oreille des Rois à entendre la vérité.

Les Polonois aiment les Sciences; cependant ils ont fait assez peu de progrès dans ce que nous appellons belle Littérature. Quelques-uns de leurs Souverains se sont déclarés Protecteurs des Arts; mais le Prince qui étoit le plus disposé à les faire fleurir, n'a pas eu le tems de les attirer dans ses Etats. La Lorraine a profité d'un bien dont la Pologne devoit jouir.

Pour revenir à l'ouvrage qui a fait

la matière de cette Lettre ; on ne ſçauroit trop applaudir aux doctes veilles de M. le Chevalier *de Solignac*. Nous n'avions point encore dans notre langue aucune Hiſtoire exacte & détaillée d'un Royaume qui par ſon étendue immenſe, par la ſingularité de ſa police, par ſes anciennes & nouvelles liaiſons avec la France, par la gloire d'être l'un des plus fermes boulevards de la Chrétienté contre la Puiſſance Ottomane, meritoit bien d'être connu parmi nous. Ce n'eſt pas que quelques Auteurs n'euſſent deja taché de nous en donner une idée. Mais leurs écrits ne ſont que des compilations informes de faits faux ou altérés. Je n'excepte point de ce jugement les *Révolutions de Pologne* qui parurent en 1735, & que l'Abbé *Desfontaines* voulut bien mettre ſous ſon nom, pour faire plaiſir à l'Auteur médiocre qui les avoit compoſées à la hâte. M. *de Solignac* a eu tous les ſecours qu'il pouvoit ſouhaiter. On lui a fourni tous les Livres néceſſaires ; vous ſeriez effrayé, Monſieur, du nombre de Volumes qu'il a lûs. Il en donne lui-même la

liste au commencement de son ouvrage, & dans le cours de l'Histoire il a l'attention de les citer. Quelle sagacité ne lui a-t-il pas fallu pour demêler la vérité dans la lecture insipide de tant d'écrits barbares, pour les confronter, les rapprocher, les concilier ? On tient ordinairement peu de compte à un Auteur de ce travail obscur & pénible. On aime à voir un beau Spectacle, sans s'embarasser de l'attirail des machines. Les gens du monde, les Lecteurs ordinaires ne verront donc ici qu'un ouvrage intéressant, & agréable à lire. Mais les gens de Lettres, les connoisseurs mesureront leur estime à la difficulté de l'entreprise, au travail de l'Ecrivain ; & cette estime par conséquent sera sans bornes. Ce qui doit garantir la fidélité de tout ce qui est avancé dans cette Histoire, c'est qu'outre ce nombre infini de Volumes que M. *de Solignac* a eu la patience de lire, il a puisé des lumières en Pologne même, dans la conversation des gens habiles qui connoissent parfaitement le Pays. Des Seigneurs Polonois ont bien voulu

se prêter ; & présider en quelque sorte à son ouvrage. Mais le plus sûr garant de l'Auteur est lui-même. Le caractère de candeur, de droiture & de bonne foi qu'il fait éclater dans toutes ses actions, se retrouve dans ses écrits. Son style, comme j'ai deja eu l'honneur de vous le marquer, Monsieur, est plein, grave, soutenu, nombreux, simple avec noblesse, élevé sans contrainte ; ce n'est point ce style hâché, coupé & antithètique, qui malheureusement est à la mode.

Cette Histoire se trouve à Paris chez *Jean-Thomas Hérissant*, Libraire rue St Jacque. Nous en attendons la suite avec d'autant plus d'impatience que nous y verrons l'image fidelle d'un Roi, plus grand par sa fermeté dans les disgraces, par son goût pour les beaux Arts, qu'il récompense en Auguste & qu'il cultive en Marc-Aurèle, par la droiture de ses sentimens, par la douceur de ses mœurs ; par sa bienfaisance, que les Hércs les plus fameux ne l'ont été par leurs Conquêtes. Je ne dois point omettre une circonstance particulière que j'ai apprise, & qui prouve que ce

Roi

Roi, également cher à la Religion, à l'humanité & aux Muſes, ne cherche d'autre récompenſe dans le bien qu'il fait que le bien même. M. *de Solignac* n'avoit d'abord penſé qu'à faire l'Hiſtoire du Prince, à qui il eſt attaché par ſes ſentimens plus encore que par ſes emplois. Il en communiqua le projet à ſon Maître; ſa modeſtie fut allarmée, & il exigea de M. *de Solignac* qu'il abandonneroit ce travail. L'Auteur jaloux de donner un témoignage Public de ſa vénération & de ſa reconnoiſſance, ne pouvoit imaginer de moyen plus heureux que d'entreprendre une Hiſtoire générale de Pologne, où celle de ſon Héros ſe trouveroit naturellement.

Epître

Je ne puis mieux placer qu'à la fin de cet Article, Monſieur, des vers envoyés à une Polonoiſe, illuſtre par ſa naiſſance, diſtinguée par les agrémens de ſa perſonne & de ſon eſprit, aimable aux yeux de nos Françoiſes mêmes.

A MADAME LA COMTESSE DE *MNISZECH*.

Par M. *Fréron.*

Le Goût, les Arts, la Politesse ;
Les Talens, la Délicatesse,
L'Esprit, l'Enjoûment, les Attraits :
Voilà, me disois-je sans cesse,
L'heureux partage des Français.
Le reste du Monde est barbare ;
Et la Nature, ailleurs avare,
Prodigue à Paris ses bienfaits.
De cette yvresse mensongère
Mon orgueil goûtoit la douceur.
Vos yeux, jeune & belle Etrangère,
Ont dissipé ma folle erreur :
Et quand j'appris que la Vistule
Avoit produit tant de beauté,
De graces, de vivacité,
Je me trouvai bien ridicule.
Pour mieux punir ma vanité,
Votre illustre époux est Sarmate ;
Et dans lui cependant éclate
Un esprit juste & lumineux,
Une ame noble & délicate,
L'art d'être aimable & d'être heureux

Pour le coup, ma chère Patrie,
Ne vantez plus nos agrémens :
Vous n'avez point, je le parie,
De plus aimables habitans :
Trop heureuse de les connaître,
Dites (car il faut vous flatter)
Que parmi nous ils devoient naître,
Ou du moins ils devroient rester.

Dans la Feuille où je vous ai rendu compte, Monsieur, des œuvres de M. *de Moncrif*, l'Imprimeur a défiguré les quatre premiers vers de la Strophe que j'ai rapportée de ses Poësies sacrées. Ces quatre vers doivent être lûs ainsi :

Eh, quelle Mortelle aujourd'hui
Au sein des grandeurs s'humilie ?
Constamment du bonheur d'autrui
S'occupe, & soi-même s'oublie ?

Je suis, &c.

A Paris, ce 21
Novembre 1752.

TABLE
DES MATIERES
du sixiéme Volume.

Fin de la Table.